﻿The Project Gutenberg EBook of Le Horla and Others, by Guy de Maupassant

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: Le Horla and Others

Author: Guy de Maupassant

Release Date: January 22, 2004 [EBook #10775]

Language: French

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LE HORLA AND OTHERS \*\*\*

Produced by Miranda van de Heijning, Christine De Ryck and the Online

Distributed Proofreading Team from images generously made available

by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at

http://gallica.bnf.fr.

GUY DE MAUPASSANT

Le Horla

1887

LE HORLA

\_8 mai.\_--Quelle journée admirable! J'ai passé toute la matinée étendu sur

l'herbe, devant ma maison, sous l'énorme platane qui la couvre, l'abrite et

l'ombrage tout entière. J'aime ce pays, et j'aime y vivre parce que j'y ai

mes racines, ces profondes et délicates racines, qui attachent un homme à

la terre où sont nés et morts ses aïeux, qui l'attachent à ce qu'on pense

et à ce qu'on mange, aux usages comme aux nourritures, aux locutions

locales, aux intonations des paysans, aux odeurs du sol, des villages et de

l'air lui-même.

J'aime ma maison où j'ai grandi. De mes fenêtres, je vois la Seine qui

coule, le long de mon jardin, derrière la route, presque chez moi, la

grande et large Seine, qui va de Rouen au Havre, couverte de bateaux qui

passent.

A gauche, là-bas, Rouen, la vaste ville aux toits bleus, sous le peuple

pointu des clochers gothiques. Ils sont innombrables, frêles ou larges,

dominés par la flèche de fonte de la cathédrale, et pleins de cloches qui

sonnent dans l'air bleu des belles matinées, jetant jusqu'à moi leur doux

et lointain bourdonnement de fer, leur chant d'airain que la brise

m'apporte, tantôt plus fort et tantôt plus affaibli, suivant qu'elle

s'éveille ou s'assoupit.

Comme il faisait bon ce matin!

Vers onze heures, un long convoi de navires, traînés par un remorqueur,

gros comme une mouche, et qui râlait de peine en vomissant une fumée

épaisse, défila devant ma grille.

Après deux goëlettes anglaises, dont le pavillon rouge ondoyait sur le

ciel, venait un superbe trois-mats brésilien, tout blanc, admirablement

propre et luisant. Je le saluai, je ne sais pourquoi, tant ce navire me fit

plaisir à voir.

\_12 mai\_.--J'ai un peu de fièvre depuis quelques jours; je me sens

souffrant, ou plutôt je me sens triste.

D'où viennent ces influences mystérieuses qui changent en découragement

notre bonheur et notre confiance en détresse. On dirait que l'air, l'air

invisible est plein d'inconnaissables Puissances, dont nous subissons les

voisinages mystérieux. Je m'éveille plein de gaîté, avec des envies de

chanter dans la gorge.--Pourquoi?--Je descends le long de l'eau; et

soudain, après une courte promenade, je rentre désolé, comme si quelque

malheur m'attendait chez moi.--Pourquoi?--Est-ce un frisson de froid qui,

frôlant ma peau, a ébranlé mes nerfs et assombri mon âme? Est-ce la forme

des nuages, ou la couleur du jour, la couleur des choses, si variable, qui,

passant par mes yeux, a troublé ma pensée? Sait-on? Tout ce qui nous

entoure, tout ce que nous voyons sans le regarder, tout ce que nous frôlons

sans le connaître, tout ce que nous touchons sans le palper, tout ce que

nous rencontrons sans le distinguer, a sur nous, sur nos organes et, par

eux, sur nos idées, sur notre coeur lui-même, des effets rapides,

surprenants et inexplicables?

Comme il est profond, ce mystère de l'Invisible! Nous ne le pouvons sonder

avec nos sens misérables, avec nos yeux qui ne savent apercevoir ni le trop

petit, ni le trop grand, ni le trop près, ni le trop loin, ni les habitants

d'une étoile, ni les habitants d'une goutte d'eau... avec nos oreilles qui

nous trompent, car elles nous transmettent les vibrations de l'air en notes

sonores. Elles sont des fées qui font ce miracle de changer en bruit ce

mouvement et par cette métamorphose donnent naissance à la musique, qui

rend chantante l'agitation muette de la nature... avec notre odorat, plus

faible que celui du chien... avec notre goût, qui peut à peine discerner

l'âge d'un vin!

Ah! si nous avions d'autres organes qui accompliraient en notre faveur

d'autres miracles, que de choses nous pourrions découvrir encore autour de

nous!

\_16 mai\_.--Je suis malade, décidément! Je me portais si bien le mois

dernier! J'ai la fièvre, une fièvre atroce, ou plutôt un énervement

fiévreux, qui rend mon âme aussi souffrante que mon corps. J'ai sans cesse

cette sensation affreuse d'un danger menaçant, cette appréhension d'un

malheur qui vient ou de la mort qui approche, ce pressentiment qui est sans

doute l'atteinte d'un mal encore inconnu, germant dans le sang et dans la

chair.

\_18 mai\_.--Je viens d'aller consulter mon médecin, car je ne pouvais plus

dormir. Il m'a trouvé le pouls rapide, l'oeil dilaté, les nerfs vibrants,

mais sans aucun symptôme alarmant. Je dois me soumettre aux douches et

boire du bromure de potassium.

\_25 mai\_.--Aucun changement! Mon état, vraiment, est bizarre. A mesure

qu'approche le soir, une inquiétude incompréhensible m'envahit, comme si la

nuit cachait pour moi une menace terrible. Je dîne vite, puis j'essaye de

lire; mais je ne comprends pas les mots; je distingue à peine les lettres.

Je marche alors dans mon salon de long en large, sous l'oppression d'une

crainte confuse et irrésistible, la crainte du sommeil et la crainte du

lit.

Vers dix heures, je monte dans ma chambre. A peine entré, je donne deux

tours de clef, et je pousse les verrous; j'ai peur... de quoi?... Je ne

redoutais rien jusqu'ici... j'ouvre mes armoires, je regarde sous mon lit;

j'écoute... j'écoute... quoi?... Est-ce étrange qu'un simple malaise, un

trouble de la circulation peut-être, l'irritation d'un filet nerveux, un

peu de congestion, une toute petite perturbation dans le fonctionnement si

imparfait et si délicat de notre machine vivante, puisse faire un

mélancolique du plus joyeux des hommes, et un poltron du plus brave? Puis,

je me couche, et j'attends le sommeil comme on attendrait le bourreau. Je

l'attends avec l'épouvante de sa venue; et mon coeur bat, et mes jambes

frémissent; et tout mon corps tressaille dans la chaleur des draps,

jusqu'au moment où je tombe tout à coup dans le repos, comme on tomberait

pour s'y noyer, dans un gouffre d'eau stagnante. Je ne le sens pas venir,

comme autrefois, ce sommeil perfide, caché près de moi, qui me guette, qui

va me saisir par la tête, me fermer les yeux, m'anéantir.

Je dors--longtemps--deux ou trois heures--puis un rêve--non--un cauchemar

m'étreint. Je sens bien que je suis couché et que je dors,... je le sens et

je le sais... et je sens aussi que quelqu'un s'approche de moi, me regarde,

me palpe, monte sur mon lit, s'agenouille sur ma poitrine, me prend le cou

entre ses mains et serre... serre... de toute sa force pour m'étrangler.

Moi, je me débats, lié par cette impuissance atroce, qui nous paralyse dans

les songes; je veux crier,--je ne peux pas;--je veux remuer,--je ne peux

pas;--j'essaye, avec des efforts affreux, en haletant, de me tourner, de

rejeter cet être qui m'écrase et qui m'étouffe,--je ne peux pas!

Et soudain, je m'éveille, affolé, couvert de sueur. J'allume une bougie. Je

suis seul.

Après cette crise, qui se renouvelle toutes les nuits, je dors enfin, avec

calme, jusqu'à l'aurore.

\_2 juin\_.--Mon état s'est encore aggravé. Qu'ai-je donc? Le bromure n'y

fait rien; les douches n'y font rien. Tantôt, pour fatiguer mon corps, si

las pourtant, j'allai faire un tour dans la forêt de Roumare. Je crus

d'abord que l'air frais, léger et doux, plein d'odeur d'herbes et de

feuilles, me versait aux veines un sang nouveau, au coeur une énergie

nouvelle. Je pris une grande avenue de chasse, puis je tournai vers La

Bouille, par une allée étroite, entre deux armées d'arbres démesurément

hauts qui mettaient un toit vert, épais, presque noir, entre le ciel et

moi.

Un frisson me saisit soudain, non pas un frisson de froid, mais un étrange

frisson d'angoisse.

Je hâtai le pas, inquiet d'être seul dans ce bois, apeuré sans raison,

stupidement, par la profonde solitude. Tout à coup, il me sembla que

j'étais suivi, qu'on marchait sur mes talons, tout près, tout près, à me

toucher.

Je me retournai brusquement. J'étais seul. Je ne vis derrière moi que la

droite et large allée, vide, haute, redoutablement vide; et de l'autre côté

elle s'étendait aussi à perte de vue, toute pareille, effrayante.

Je fermai les yeux. Pourquoi? Et je me mis à tourner sur un talon, très

vite, comme une toupie. Je faillis tomber; je rouvris les yeux; les arbres

dansaient; la terre flottait; je dus m'asseoir. Puis, ah! je ne savais plus

par où j'étais venu! Bizarre idée! Bizarre! Bizarre idée! Je ne savais plus

du tout. Je partis par le côté qui se trouvait à ma droite, et je revins

dans l'avenue qui m'avait amené au milieu de la forêt.

\_3 juin\_.--La nuit a été horrible. Je vais m'absenter pendant quelques

semaines. Un petit voyage, sans doute, me remettra.

\_2 juillet\_.--Je rentre. Je suis guéri. J'ai fait d'ailleurs une excursion

charmante. J'ai visité le mont Saint-Michel que je ne connaissais pas.

Quelle vision, quand on arrive, comme moi, à Avranches, vers la fin du

jour! La ville est sur une colline; et on me conduisit dans le jardin

public, au bout de la cité. Je poussai un cri d'étonnement. Une baie

démesurée s'étendait devant moi, à perte de vue, entre deux côtes écartées

se perdant au loin dans les brumes; et au milieu de cette immense baie

jaune, sous un ciel d'or et de clarté, s'élevait sombre et pointu un mont

étrange, au milieu des sables. Le soleil venait de disparaître, et sur

l'horizon encore flamboyant se dessinait le profil de ce fantastique rocher

qui porte sur son sommet un fantastique monument.

Dès l'aurore, j'allai vers lui. La mer était basse, comme la veille au

soir, et je regardais se dresser devant moi, à mesure que j'approchais

d'elle, la surprenante abbaye. Après plusieurs heures de marche,

j'atteignis l'énorme bloc de pierres qui porte la petite cité dominée par

la grande église. Ayant gravi la rue étroite et rapide, j'entrai dans la

plus admirable demeure gothique construite pour Dieu sur la terre, vaste

comme une ville, pleine de salles basses écrasées sous des voûtes et de

hautes galeries que soutiennent de frêles colonnes. J'entrai dans ce

gigantesque bijou de granit, aussi léger qu'une dentelle, couvert de tours,

de sveltes clochetons, où montent des escaliers tordus, et qui lancent dans

le ciel bleu des jours, dans le ciel noir des nuits, leurs têtes bizarres

hérissées de chimères, de diables, de bêtes fantastiques, de fleurs

monstrueuses, et reliés l'un à l'autre par de fines arches ouvragées.

Quand je fus sur le sommet, je dis au moine qui m'accompagnait: «Mon père,

comme vous devez être bien ici!»

Il répondit: «Il y a beaucoup de vent, Monsieur»; et nous nous mîmes à

causer en regardant monter la mer, qui courait sur le sable et le couvrait

d'une cuirasse d'acier.

Et le moine me conta des histoires, toutes les vieilles histoires de ce

lieu, des légendes, toujours des légendes.

Une d'elles me frappa beaucoup. Les gens du pays, ceux du mont, prétendent

qu'on entend parler la nuit dans les sables, puis qu'on entend bêler deux

chèvres, l'une avec une voix forte, l'autre avec une voix faible. Les

incrédules affirment que ce sont les cris des oiseaux de mer, qui

ressemblent tantôt à des bêlements, et tantôt à des plaintes humaines; mais

les pêcheurs attardés jurent avoir rencontré, rôdant sur les dunes, entre

deux marées, autour de la petite ville jetée ainsi loin du monde, un vieux

berger, dont on ne voit jamais la tête couverte de son manteau, et qui

conduit, en marchant devant eux, un bouc à figure d'homme et une chèvre à

figure de femme, tous deux avec de longs cheveux blancs et parlant sans

cesse, se querellant dans une langue inconnue, puis cessant soudain de

crier pour bêler de toute leur force.

Je dis au moine: «Y croyez-vous?»

Il murmura: «Je ne sais pas.»

Je repris: «S'il existait sur la terre d'autres êtres que nous, comment ne

les connaîtrions-nous point depuis longtemps; comment ne les auriez-vous

pas vus, vous? comment ne les aurais-je pas vus, moi?»

Il répondit: «Est-ce que nous voyons la cent-millième partie de ce qui

existe? Tenez, voici le vent, qui est la plus grande force de la nature,

qui renverse les hommes, abat les édifices, déracine les arbres, soulève la

mer en montagnes d'eau, détruit les falaises, et jette aux brisants les

grands navires, le vent qui tue, qui siffle, qui gémit, qui

mugit,--l'avez-vous vu, et pouvez-vous le voir? Il existe, pourtant.»

Je me tus devant ce simple raisonnement. Cet homme était un sage ou

peut-être un sot. Je ne l'aurais pu affirmer au juste; mais je me tus. Ce

qu'il disait là, je l'avais pensé souvent.

\_3 juillet\_.--J'ai mal dormi; certes, il y a ici une influence fiévreuse,

car mon cocher souffre du même mal que moi. En rentrant hier, j'avais

remarqué sa pâleur singulière. Je lui demandai:

--Qu'est-ce que vous avez, Jean?

--J'ai que je ne peux plus me reposer, Monsieur, ce sont mes nuits qui

mangent mes jours. Depuis le départ de Monsieur, cela me tient comme un

sort.

Les autres domestiques vont bien cependant, mais j'ai grand peur d'être

repris, moi.

\_4 juillet\_.--Décidément, je suis repris. Mes cauchemars anciens

reviennent. Cette nuit, j'ai senti quelqu'un accroupi sur moi, et qui, sa

bouche sur la mienne, buvait ma vie entre mes lèvres. Oui, il la puisait

dans ma gorge, comme aurait fait une sangsue. Puis il s'est levé, repu, et

moi je me suis réveillé, tellement meurtri, brisé, anéanti, que je ne

pouvais plus remuer. Si cela continue encore quelques jours, je repartirai

certainement.

\_5 juillet\_.--Ai-je perdu la raison? Ce qui s'est passé, ce que j'ai vu la

nuit dernière est tellement étrange, que ma tête s'égare quand j'y songe!

Comme je le fais maintenant chaque soir, j'avais fermé ma porte à clef;

puis, ayant soif, je bus un demi-verre d'eau, et je remarquai par hasard

que ma carafe était pleine jusqu'au bouchon de cristal.

Je me couchai ensuite et je tombai dans un de mes sommeils épouvantables,

dont je fus tiré au bout de deux heures environ par une secousse plus

affreuse encore.

Figurez-vous un homme qui dort, qu'on assassine, et qui se réveille avec un

couteau dans le poumon, et qui râle, couvert de sang, et qui ne peut plus

respirer, et qui va mourir, et qui ne comprend pas--voilà.

Ayant enfin reconquis ma raison, j'eus soif de nouveau; j'allumai une

bougie et j'allai vers la table où était posée ma carafe. Je la soulevai en

la penchant sur mon verre; rien ne coula.--Elle était vide! Elle était vide

complètement! D'abord, je n'y compris rien; puis, tout à coup, je ressentis

une émotion si terrible, que je dus m'asseoir, ou plutôt, que je tombai sur

une chaise! puis, je me redressai d'un saut pour regarder autour de moi!

puis je me rassis, éperdu d'étonnement et de peur, devant le cristal

transparent! Je le contemplais avec des yeux fixes, cherchant à deviner.

Mes mains tremblaient! On avait donc bu cette eau? Qui? Moi? moi, sans

doute? Ce ne pouvait être que moi? Alors, j'étais somnambule, je vivais,

sans le savoir, de cette double vie mystérieuse qui fait douter s'il y a

deux êtres en nous, ou si un être étranger, inconnaissable et invisible,

anime, par moments, quand notre âme est engourdie, notre corps captif qui

obéit à cet autre, comme à nous-mêmes, plus qu'à nous-mêmes.

Ah! qui comprendra mon angoisse abominable? Qui comprendra l'émotion d'un

homme, sain d'esprit, bien éveillé, plein de raison et qui regarde

épouvanté, à travers le verre d'une carafe, un peu d'eau disparue pendant

qu'il a dormi! Et je restai là jusqu'au jour, sans oser regagner mon lit.

\_6 juillet\_.--Je deviens fou. On a encore bu toute ma carafe cette

nuit;--ou plutôt, je l'ai bue!

Mais, est-ce moi? Est-ce moi? Qui serait-ce? Qui? Oh! mon Dieu! Je deviens

fou? Qui me sauvera?

\_10 juillet\_.--Je viens de faire des épreuves surprenantes.

Décidément, je suis fou! Et pourtant!

Le 6 juillet, avant de me coucher, j'ai placé sur ma table du vin, du lait,

de l'eau, du pain et des fraises.

On a bu--j'ai bu--toute l'eau, et un peu de lait. On n'a touché ni au vin,

ni au pain, ni aux fraises.

Le 7 juillet, j'ai renouvelé la même épreuve, qui a donné le même résultat.

Le 8 juillet, j'ai supprimé l'eau et le lait. On n'a touché à rien.

Le 9 juillet enfin, j'ai remis sur ma table l'eau et le lait seulement, en

ayant soin d'envelopper les carafes en des linges de mousseline blanche et

de ficeler les bouchons. Puis, j'ai frotté mes lèvres, ma barbe, mes mains

avec de la mine de plomb, et je me suis couché.

L'invincible sommeil m'a saisi, suivi bientôt de l'atroce réveil. Je

n'avais point remué; mes draps eux-mêmes ne portaient pas de taches. Je

m'élançai vers ma table. Les linges enfermant les bouteilles étaient

demeurés immaculés. Je déliai les cordons, en palpitant de crainte. On

avait bu toute l'eau! on avait bu tout le lait! Ah! mon Dieu!...

Je vais partir tout à l'heure pour Paris.

\_12 juillet\_.--Paris. J'avais donc perdu la tête les jours derniers! J'ai

dû être le jouet de mon imagination énervée, à moins que je ne sois

vraiment somnambule, ou que j'aie subi une de ces influences constatées,

mais inexplicables jusqu'ici, qu'on appelle suggestions. En tout cas, mon

affolement touchait à la démence, et vingt-quatre heures de Paris ont suffi

pour me remettre d'aplomb.

Hier, après des courses et des visites, qui m'ont fait passer dans l'âme de

l'air nouveau et vivifiant, j'ai fini ma soirée au Théâtre-Français. On y

jouait une pièce d'Alexandre Dumas fils; et cet esprit alerte et puissant a

achevé de me guérir. Certes, la solitude est dangereuse pour les

intelligences qui travaillent. Il nous faut, autour de nous, des hommes qui

pensent et qui parlent. Quand nous sommes seuls longtemps, nous peuplons le

vide de fantômes.

Je suis rentré à l'hôtel très gai, par les boulevards. Au coudoiement de la

foule, je songeais, non sans ironie, à mes terreurs, à mes suppositions de

l'autre semaine, car j'ai cru, oui, j'ai cru qu'un être invisible habitait

sous mon toit. Comme notre tête est faible et s'effare, et s'égare vite,

dès qu'un petit fait incompréhensible nous frappe!

Au lieu de conclure par ces simples mots: «Je ne comprends pas parce que la

cause m'échappe», nous imaginons aussitôt des mystères effrayants et des

puissances surnaturelles.

\_14 juillet\_.--Fête de la République. Je me suis promené par les rues. Les

pétards et les drapeaux m'amusaient comme un enfant. C'est pourtant fort

bête d'être joyeux, à date fixe, par décret du gouvernement. Le peuple est

un troupeau imbécile, tantôt stupidement patient et tantôt férocement

révolté. On lui dit: «Amuse-toi.» Il s'amuse. On lui dit: «Va te battre

avec le voisin.» Il va se battre. On lui dit: «Vote pour l'Empereur.» Il

vote pour l'Empereur. Puis, on lui dit: «Vote pour la République.» Et il

vote pour la République.

Ceux qui le dirigent sont aussi sots; mais au lieu d'obéir à des hommes,

ils obéissent à des principes, lesquels ne peuvent être que niais, stériles

et faux, par cela même qu'ils sont des principes, c'est-à-dire des idées

réputées certaines et immuables, en ce monde où l'on n'est sûr de rien,

puisque la lumière est une illusion, puisque le bruit est une illusion.

\_16 juillet\_.--J'ai vu hier des choses qui m'ont beaucoup troublé.

Je dînais chez ma cousine, Mme Sablé, dont le mari commande le 76e

chasseurs à Limoges. Je me trouvais chez elle avec deux jeunes femmes, dont

l'une a épousé un médecin, le docteur Parent, qui s'occupe beaucoup des

maladies nerveuses et des manifestations extraordinaires auxquelles donnent

lieu en ce moment les expériences sur l'hypnotisme et la suggestion.

Il nous raconta longuement les résultats prodigieux obtenus par des savants

anglais et par les médecins de l'école de Nancy.

Les faits qu'il avança me parurent tellement bizarres, que je me déclarai

tout à fait incrédule.

«Nous sommes, affirmait-il, sur le point de découvrir un des plus

importants secrets de la nature, je veux dire, un de ses plus importants

secrets sur cette terre; car elle en a certes d'autrement importants,

là-bas, dans les étoiles. Depuis que l'homme pense, depuis qu'il sait dire

et écrire sa pensée, il se sent frôlé par un mystère impénétrable pour ses

sens grossiers et imparfaits, et il tâche de suppléer, par l'effort de son

intelligence, à l'impuissance de ses organes. Quand cette intelligence

demeurait encore à l'état rudimentaire, cette hantise des phénomènes

invisibles a pris des formes banalement effrayantes. De là sont nées les

croyances populaires au surnaturel, les légendes des esprits rôdeurs, des

fées, des gnomes, des revenants, je dirai même la légende de Dieu, car nos

conceptions de l'ouvrier-créateur, de quelque religion qu'elles nous

viennent, sont bien les inventions les plus médiocres, les plus stupides,

les plus inacceptables sorties du cerveau apeuré des créatures. Rien de

plus vrai que cette parole de Voltaire. «Dieu a fait l'homme à son image,

mais l'homme le lui a bien rendu.»

«Mais, depuis un peu plus d'un siècle, on semble pressentir quelque chose

de nouveau. Mesmer et quelques autres nous ont mis sur une voie inattendue,

et nous sommes arrivés vraiment, depuis quatre ou cinq ans surtout, à des

résultats surprenants.»

Ma cousine, très incrédule aussi, souriait. Le docteur Parent lui

dit:--Voulez-vous que j'essaie de vous endormir, Madame?

--Oui, je veux bien.

Elle s'assit dans un fauteuil et il commença à la regarder fixement en la

fascinant. Moi, je me sentis soudain un peu troublé, le coeur battant, la

gorge serrée. Je voyais les yeux de Mme Sablé s'alourdir, sa bouche se

crisper, sa poitrine haleter.

Au bout de dix minutes, elle dormait.

--Mettez-vous derrière elle, dit le médecin.

Et je m'assis derrière elle. Il lui plaça entre les mains une carte de

visite en lui disant: «Ceci est un miroir; que voyez-vous dedans?»

Elle répondit:

--Je vois mon cousin.

--Que fait-il?

--Il se tord la moustache.

--Et maintenant?

--Il tire de sa poche une photographie.

--Quelle est cette photographie?

--La sienne.

C'était vrai! Et cette photographie venait de m'être livrée, le soir même,

à l'hôtel.

--Comment est-il sur ce portrait?

--Il se tient debout avec son chapeau à la main.

Donc elle voyait dans cette carte, dans ce carton blanc, comme elle eût vu

dans une glace.

Les jeunes femmes, épouvantées, disaient: «Assez! Assez! Assez!»

Mais le docteur ordonna: «Vous vous lèverez demain à huit heures; puis vous

irez trouver à son hôtel votre cousin, et vous le supplierez de vous prêter

cinq mille francs que votre mari vous demande et qu'il vous réclamera à son

prochain voyage.»

Puis il la réveilla.

En rentrant à l'hôtel, je songeais à cette curieuse séance et des doutes

m'assaillirent, non point sur l'absolue, sur l'insoupçonnable bonne foi de

ma cousine, que je connaissais comme une soeur, depuis l'enfance, mais sur

une supercherie possible du docteur. Ne dissimulait-il pas dans sa main une

glace qu'il montrait à la jeune femme endormie, en même temps que sa carte

de visite? Les prestidigitateurs de profession font des choses autrement

singulières.

Je rentrai donc et je me couchai.

Or, ce matin, vers huit heures et demie, je fus réveillé par mon valet de

chambre, qui me dit:

--C'est Mme Sablé qui demande à parler à Monsieur tout de suite.

Je m'habillai à la hâte et je la reçus.

Elle s'assit fort troublée, les yeux baissés, et, sans lever son voile,

elle me dit:

--Mon cher cousin, j'ai un gros service à vous demander.

--Lequel, ma cousine?

--Cela me gêne beaucoup de vous le dire, et pourtant, il le faut. J'ai

besoin, absolument besoin, de cinq mille francs.

--Allons donc, vous?

--Oui, moi, ou plutôt mon mari, qui me charge de les trouver.

J'étais tellement stupéfait, que je balbutiais mes réponses. Je me

demandais si vraiment elle ne s'était pas moquée de moi avec le docteur

Parent, si ce n'était pas là une simple farce préparée d'avance et fort

bien jouée.

Mais, en la regardant avec attention, tous mes doutes se dissipèrent. Elle

tremblait d'angoisse, tant cette démarche lui était douloureuse, et je

compris qu'elle avait la gorge pleine de sanglots.

Je la savais fort riche et je repris:

--Comment! votre mari n'a pas cinq mille francs à sa disposition! Voyons

réfléchissez. Êtes-vous sûre qu'il vous a chargée de me les demander?

Elle hésita quelques secondes comme si elle eût fait un grand effort pour

chercher dans son souvenir, puis elle répondit:

--Oui..., oui... j'en suis sûre.

--Il vous a écrit?

Elle hésita encore, réfléchissant. Je devinai le travail torturant de sa

pensée. Elle ne savait pas. Elle savait seulement qu'elle devait

m'emprunter cinq mille francs pour son mari. Donc elle osa mentir.

--Oui, il m'a écrit.

--Quand donc? Vous ne m'avez parlé de rien, hier.

--J'ai reçu sa lettre ce matin.

--Pouvez-vous me la montrer?

--Non... non... non... elle contenait des choses intimes... trop

personnelles... je l'ai... je l'ai brûlée.

--Alors, c'est que votre mari fait des dettes.

Elle hésita encore, puis murmura:

--Je ne sais pas.

Je déclarai brusquement:

--C'est que je ne puis disposer de cinq mille francs en ce moment, ma chère

cousine.

Elle poussa une sorte de cri de souffrance.

--Oh! oh! je vous en prie, je vous en prie, trouvez-les...

Elle s'exaltait, joignait les mains comme si elle m'eût prié! J'entendais

sa voix changer de ton; elle pleurait et bégayait, harcelée, dominée par

l'ordre irrésistible qu'elle avait reçu.

--Oh! oh! je vous en supplie... si vous saviez comme je souffre... il me

les faut aujourd'hui.

J'eus pitié d'elle.

--Vous les aurez tantôt, je vous le jure.

Elle s'écria:

--Oh! merci! merci! Que vous êtes bon.

Je repris:--Vous rappelez-vous ce qui s'est passé hier soir chez vous?

--Oui.

--Vous rappelez-vous que le docteur Parent vous a endormie?

--Oui.

--Eh! bien, il vous a ordonné de venir m'emprunter ce matin cinq mille

francs, et vous obéissez en ce moment à cette suggestion.

Elle réfléchit quelques secondes et répondit:

--Puisque c'est mon mari qui les demande.

Pendant une heure, j'essayai de la convaincre, mais je n'y pus parvenir.

Quand elle fui partie, je courus chez le docteur. Il allait sortir; et il

m'écouta en souriant. Puis il dit:

--Croyez-vous maintenant?

--Oui, il le faut bien.

--Allons chez votre parente.

Elle sommeillait déjà sur une chaise longue, accablée de fatigue. Le

médecin lui prit le pouls, la regarda quelque temps, une main levée vers

ses yeux qu'elle ferma peu à peu sous l'effort insoutenable de cette

puissance magnétique.

Quand elle fut endormie:

--Votre mari n'a plus besoin de cinq mille francs! Vous allez donc oublier

que vous avez prié votre cousin de vous les prêter, et, s'il vous parle de

cela, vous ne comprendrez pas.

Puis il la réveilla. Je tirai de ma poche un portefeuille:

--Voici, ma chère cousine, ce que vous m'avez demandé ce matin.

Elle fut tellement surprise que je n'osai pas insister. J'essayai cependant

de ranimer sa mémoire, mais elle nia avec force, crut que je me moquais

d'elle, et faillit, à la fin, se fâcher.

\* \* \* \* \*

Voilà! je viens de rentrer; et je n'ai pu déjeuner, tant cette expérience

m'a bouleversé.

\_19 juillet\_.--Beaucoup de personnes à qui j'ai raconté cette aventure se

sont moquées de moi. Je ne sais plus que penser. Le sage dit: Peut-être?

\_21 juillet\_.--J'ai été dîner à Bougival, puis j'ai passé la soirée au bal

des canotiers. Décidément, tout dépend des lieux et des milieux. Croire au

surnaturel dans l'île de la Grenouillière, serait le comble de la folie...

mais au sommet du mont Saint-Michel?... mais dans les Indes? Nous subissons

effroyablement l'influence de ce qui nous entoure. Je rentrerai chez moi la

semaine prochaine.

\_30 juillet\_.--Je suis revenu dans ma maison depuis hier. Tout va bien.

\_2 août\_.--Rien de nouveau; il fait un temps superbe. Je passe mes journées

à regarder couler la Seine.

\_4 août\_.--Querelles parmi mes domestiques. Ils prétendent qu'on casse les

verres, la nuit, dans les armoires. Le valet de chambre accuse la

cuisinière, qui accuse la lingère, qui accuse les deux autres. Quel est le

coupable? Bien fin qui le dirait?

\_6 août\_.--Cette fois, je ne suis pas fou. J'ai vu... j'ai vu... j'ai

vu!... Je ne puis plus douter... j'ai vu!... J'ai encore froid jusque dans

les ongles... j'ai encore peur jusque dans les moelles... j'ai vu!...

Je me promenais à deux heures, en plein soleil, dans mon parterre de

rosiers... dans l'allée des rosiers d'automne qui commencent à fleurir.

Comme je m'arrêtais à regarder un \_géant des batailles\_, qui portait trois

fleurs magnifiques, je vis, je vis distinctement, tout près de moi, la tige

d'une de ces roses se plier, comme si une main invisible l'eût tordue, puis

se casser comme si cette main l'eût cueillie! Puis la fleur s'éleva,

suivant la courbe qu'aurait décrite un bras en la portant vers une bouche,

et elle resta suspendue dans l'air transparent, toute seule, immobile,

effrayante tache rouge à trois pas de mes yeux.

Éperdu, je me jetai sur elle pour la saisir! Je ne trouvai rien; elle avait

disparu. Alors je fus pris d'une colère furieuse contre moi-même; car il

n'est pas permis à un homme raisonnable et sérieux d'avoir de pareilles

hallucinations.

Mais était-ce bien une hallucination? Je me retournai pour chercher la

tige, et je la retrouvai immédiatement sur l'arbuste, fraîchement brisée,

entre les deux autres roses demeurées à la branche.

Alors, je rentrai chez moi l'âme bouleversée; car je suis certain,

maintenant, certain comme de l'alternance des jours et des nuits, qu'il

existe près de moi un être invisible, qui se nourrit de lait et d'eau, qui

peut toucher aux choses, les prendre et les changer de place, doué par

conséquent d'une nature matérielle, bien qu'imperceptible pour nos sens, et

qui habite comme moi, sous mon toit...

\_7 août\_.--J'ai dormi tranquille. Il a bu l'eau de ma carafe, mais n'a

point troublé mon sommeil.

Je me demande si je suis fou. En me promenant, tantôt au grand soleil, le

long de la rivière, des doutes me sont venus sur ma raison, non point des

doutes vagues comme j'en avais jusqu'ici, mais des doutes précis, absolus.

J'ai vu des fous; j'en ai connu qui restaient intelligents, lucides,

clairvoyants même sur toutes les choses de la vie, sauf sur un point. Ils

parlaient de tout avec clarté, avec souplesse, avec profondeur, et soudain

leur pensée touchant l'écueil de leur folie, s'y déchirait en pièces,

s'éparpillait et sombrait dans cet océan effrayant et furieux, plein de

vagues bondissantes, de brouillards, de bourrasques, qu'on nomme «la

démence».

Certes, je me croirais fou, absolument fou, si je n'étais conscient, si je

ne connaissais parfaitement mon état, si je ne le sondais en l'analysant

avec une complète lucidité. Je ne serais donc, en somme, qu'un halluciné

raisonnant. Un trouble inconnu se serait produit dans mon cerveau, un de

ces troubles qu'essayent de noter et de préciser aujourd'hui les

physiologistes; et ce trouble aurait déterminé dans mon esprit, dans

l'ordre et la logique de mes idées, une crevasse profonde. Des phénomènes

semblables ont lieu dans le rêve qui nous promène à travers les

fantasmagories les plus invraisemblables, sans que nous en soyions surpris,

parce que l'appareil vérificateur, parce que le sens du contrôle est

endormi; tandis que la faculté imaginative veille et travaille. Ne se

peut-il pas qu'une des imperceptibles touches du clavier cérébral se trouve

paralysée chez moi? Des hommes, à la suite d'accidents, perdent la mémoire

des noms propres ou des verbes ou des chiffres, ou seulement des dates. Les

localisations de toutes les parcelles de la pensée sont aujourd'hui

prouvées. Or, quoi d'étonnant à ce que ma faculté de contrôler l'irréalité

de certaines hallucinations, se trouve engourdie chez moi en moment!

Je songeais à tout cela en suivant le bord de l'eau. Le soleil couvrait de

clarté la rivière, faisait la terre délicieuse, emplissait mon regard

d'amour pour la vie, pour les hirondelles, dont l'agilité est une joie de

mes yeux, pour les herbes de la rive, dont le frémissement est un bonheur

de mes oreilles.

Peu à peu, cependant un malaise inexplicable me pénétrait. Une force, me

semblait-il, une force occulte m'engourdissait, m'arrêtait, m'empêchait

d'aller plus loin, me rappelait en arrière. J'éprouvais ce besoin

douloureux de rentrer qui vous oppresse, quand on a laissé au logis un

malade aimé, et que le pressentiment vous saisit d'une aggravation de son

mal.

Donc, je revins malgré moi, sûr que j'allais trouver, dans ma maison, une

mauvaise nouvelle, une lettre ou une dépêche. Il n'y avait rien; et je

demeurai plus surpris et plus inquiet que si j'avais eu de nouveau quelque

vision fantastique.

\_8 août\_.--J'ai passé hier une affreuse soirée. Il ne se manifeste plus,

mais je le sens près de moi, m'épiant, me regardant, me pénétrant, me

dominant et plus redoutable, en se cachant ainsi, que s'il signalait par

des phénomènes surnaturels sa présence invisible et constante.

J'ai dormi, pourtant.

\_9 août\_.--Rien, mais j'ai peur.

\_10 août\_.--Rien; qu'arrivera-t-il demain?

\_11 août\_.--Toujours rien; je ne puis plus rester chez moi avec cette

crainte et cette pensée entrées en mon âme; je vais partir.

\_12 août\_, 10 heures du soir.--Tout le jour j'ai voulu m'en aller; je n'ai

pas pu. J'ai voulu accomplir cet acte de liberté si facile, si

simple,--sortir--monter dans ma voiture pour gagner Rouen--je n'ai pas pu.

Pourquoi?

\_13 août\_.--Quand on est atteint par certaines maladies, tous les ressorts

de l'être physique semblent brisés, toutes les énergies anéanties, tous les

muscles relâchés, les os devenus mous comme la chair et la chair liquide

comme de l'eau. J'éprouve cela dans mon être moral d'une façon étrange et

désolante. Je n'ai plus aucune force, aucun courage, aucune domination sur

moi, aucun pouvoir même de mettre en mouvement ma volonté. Je ne peux plus

vouloir; mais quelqu'un veut pour moi; et j'obéis.

\_14 août\_.--Je suis perdu! Quelqu'un possède mon âme et la gouverne!

quelqu'un ordonne tous mes actes, tous mes mouvements, toutes mes pensées.

Je ne suis plus rien en moi, rien qu'un spectateur esclave et terrifié de

toutes les choses que j'accomplis. Je désire sortir. Je ne peux pas. Il ne

veut pas; et je reste, éperdu, tremblant, dans le fauteuil où il me tient

assis. Je désire seulement me lever, me soulever, afin de me croire encore

maître de moi. Je ne peux pas! Je suis rivé à mon siège; et mon siège

adhère au sol, de telle sorte qu'aucune force ne nous soulèverait.

Puis, tout d'un coup, il faut, il faut, il faut que j'aille au fond de mon

jardin cueillir des fraises et les manger. Et j'y vais. Je cueille des

fraises et je les mange! Oh! mon Dieu! Mon Dieu! Mon Dieu! Est-il un Dieu?

S'il en est un, délivrez-moi, sauvez-moi! secourez-moi! Pardon! Pitié!

Grâce! Sauvez-moi! Oh! quelle souffrance! quelle torture! quelle horreur!

\_15 août\_.--Certes, voilà comment était possédée et dominée ma pauvre

cousine, quand elle est venue m'emprunter cinq mille francs. Elle subissait

un vouloir étranger entré en elle, comme une autre âme, comme une autre âme

parasite et dominatrice. Est-ce que le monde va finir?

Mais celui qui me gouverne, quel est-il, cet invisible? cet inconnaissable,

ce rôdeur d'une race surnaturelle?

Donc les Invisibles existent! Alors, comment depuis l'origine du monde ne

se sont-ils pas encore manifestés d'une façon précise comme ils le font

pour moi? Je n'ai jamais rien lu qui ressemble à ce qui s'est passé dans ma

demeure. Oh! si je pouvais la quitter, si je pouvais m'en aller, fuir et ne

pas revenir. Je serais sauvé, mais je ne peux pas.

\_16 août\_.--J'ai pu m'échapper aujourd'hui pendant deux heures, comme un

prisonnier qui trouve ouverte, par hasard, la porte de son cachot. J'ai

senti que j'étais libre tout à coup et qu'il était loin. J'ai ordonné

d'atteler bien vite et j'ai gagné Rouen. Oh! quelle joie de pouvoir dire à

un homme qui obéit: «Allez à Rouen!»

Je me suis fait arrêter devant la bibliothèque et j'ai prié qu'on me prêtât

le grand traité du docteur Hermann Herestauss sur les habitants inconnus du

monde antique et moderne.

Puis, au moment de remonter dans mon coupé, j'ai voulu dire: «A la gare!»

et j'ai crié,--je n'ai pas dit, j'ai crié--d'une voix si forte que les

passants se sont retournés: «A la maison», et je suis tombé, affolé

d'angoisse, sur le coussin de ma voiture. Il m'avait retrouvé et repris.

\_17 août\_.--Ah! Quelle nuit! quelle nuit! Et pourtant il me semble que je

devrais me réjouir. Jusqu'à une heure du matin, j'ai lu! Hermann

Herestauss, docteur en philosophie et en théogonie, a écrit l'histoire et

les manifestations de tous les êtres invisibles rôdant autour de l'homme ou

rêvés par lui. Il décrit leurs origines, leur domaine, leur puissance. Mais

aucun d'eux ne ressemble à celui qui me hante. On dirait que l'homme,

depuis qu'il pense, a pressenti et redouté un être nouveau, plus fort que

lui, son successeur en ce monde, et que, le sentant proche et ne pouvant

prévoir la nature de ce maître, il a créé, dans sa terreur, tout le peuple

fantastique des êtres occultes, fantômes vagues nés de la peur.

Donc, ayant lu jusqu'à une heure du matin, j'ai été m'asseoir ensuite

auprès de ma fenêtre ouverte pour rafraîchir mon front et ma pensée au vent

calme de l'obscurité.

Il faisait bon, il faisait tiède! Comme j'aurais aimé cette nuit-là

autrefois!

Pas de lune. Les étoiles avaient au fond du ciel noir des scintillements

frémissants. Qui habite ces mondes? Quelles formes, quels vivants, quels

animaux, quelles plantes sont là-bas? Ceux qui pensent dans ces univers

lointains, que savent-ils plus que nous? Que peuvent-ils plus que nous? Que

voient-ils que nous ne connaissons point? Un d'eux, un jour ou l'autre,

traversant l'espace, n'apparaîtra-t-il pas sur notre terre pour la

conquérir, comme les Normands jadis traversaient la mer pour asservir des

peuples plus faibles.

Nous sommes si infirmes, si désarmés, si ignorants, si petits, nous autres,

sur ce grain de boue qui tourne délayé dans une goutte d'eau.

Je m'assoupis en rêvant ainsi au vent frais du soir.

Or, ayant dormi environ quarante minutes, je rouvris les yeux sans faire un

mouvement, réveillé par je ne sais quelle émotion confuse et bizarre. Je ne

vis rien d'abord, puis, tout à coup, il me sembla qu'une page du livre

resté ouvert sur ma table venait de tourner toute seule. Aucun souffle

d'air n'était entré par ma fenêtre. Je fus surpris et j'attendis. Au bout

de quatre minutes environ, je vis, je vis, oui, je vis de mes yeux une

autre page se soulever et se rabattre sur la précédente, comme si un doigt

l'eût feuilletée. Mon fauteuil était vide, semblait vide; mais je compris

qu'il était là, lui, assis à ma place, et qu'il lisait. D'un bond furieux,

d'un bond de bête révoltée, qui va éventrer son dompteur, je traversai ma

chambre pour le saisir, pour l'étreindre, pour le tuer!... Mais mon siège,

avant que je l'eusse atteint, se renversa comme si on eût fui devant moi...

ma table oscilla, ma lampe tomba et s'éteignit, et ma fenêtre se ferma

comme si un malfaiteur surpris se fût élancé dans la nuit, en prenant à

pleines mains les battants.

Donc, il s'était sauvé; il avait eu peur, peur de moi, lui!

Alors,... alors... demain... ou après,... ou un jour quelconque,... je

pourrai donc le tenir sous mes poings, et l'écraser contre le sol! Est-ce

que les chiens, quelquefois, ne mordent point et n'étranglent pas leurs

maîtres?

\_18 août\_.--J'ai songé toute la journée. Oh! oui, je vais lui obéir, suivre

ses impulsions, accomplir toutes ses volontés, me faire humble, soumis,

lâche. Il est le plus fort. Mais une heure viendra...

\_19 août\_.--Je sais... je sais... je sais tout! Je viens de lire ceci dans

la \_Revue du Monde Scientifique\_: «Une nouvelle assez curieuse nous arrive

de Rio de Janeiro. Une folie, une épidémie de folie, comparable aux

démences contagieuses qui atteignirent les peuples d'Europe au moyen âge,

sévit en ce moment dans la province de San-Paulo. Les habitants éperdus

quittent leurs maisons, désertent leurs villages, abandonnent leurs

cultures, se disant poursuivis, possédés, gouvernés comme un bétail humain

par des êtres invisibles bien que tangibles, des sortes de vampires qui se

nourrissent de leur vie, pendant leur sommeil, et qui boivent en outre de

l'eau et du lait sans paraître toucher à aucun autre aliment.

«M. le professeur Don Pedro Henriquez, accompagné de plusieurs savants

médecins, est parti pour la province de San-Paulo, afin d'étudier sur place

les origines et les manifestations de cette surprenante folie, et de

proposer à l'Empereur les mesures qui lui paraîtront le plus propres à

rappeler à la raison ces populations en délire.»

Ah! Ah! je me rappelle, je me rappelle le beau trois-mâts brésilien qui

passa sous mes fenêtres en remontant la Seine, le 8 mai dernier! Je le

trouvai si joli, si blanc, si gai! L'Être était dessus, venant de là-bas,

où sa race est née! Et il m'a vu! Il a vu ma demeure blanche aussi; et il a

sauté du navire sur la rive. Oh! mon Dieu!

A présent, je sais, je devine. Le règne de l'homme est fini.

Il est venu, Celui que redoutaient les premières terreurs des peuples

naïfs, Celui qu'exorcisaient les prêtres inquiets, que les sorciers

évoquaient par les nuits sombres, sans le voir apparaître encore, à qui les

pressentiments des maîtres passagers du monde prêtèrent toutes les formes

monstrueuses ou gracieuses des gnomes, des esprits, des génies, des fées,

des farfadets. Après les grossières conceptions de l'épouvante primitive,

des hommes plus perspicaces l'ont pressenti plus clairement. Mesmer l'avait

deviné, et les médecins, depuis dix ans déjà, ont découvert, d'une façon

précise, la nature de sa puissance avant qu'il l'eut exercée lui-même. Ils

ont joué avec cette arme du Seigneur nouveau, la domination d'un mystérieux

vouloir sur l'âme humaine devenue esclave. Ils ont appelé cela magnétisme,

hypnotisme, suggestion... que sais-je? Je les ai vus s'amuser comme des

enfants imprudents avec cette horrible puissance! Malheur à nous! Malheur à

l'homme! Il est venu, le... le... comment se nomme-t-il... le... il me

semble qu'il me crie son nom, et je ne l'entends pas... le... oui... il le

crie... J'écoute... je ne peux pas... répète... le... Horla... J'ai

entendu... le Horla... c'est lui... le Horla... il est venu!...

Ah! le vautour a mangé la colombe, le loup a mangé le mouton; le lion a

dévoré le buffle aux cornes aiguës; l'homme a tué le lion avec la flèche,

avec le glaive, avec la poudre; mais le Horla va faire de l'homme ce que

nous avons fait du cheval et du boeuf: sa chose, son serviteur et sa

nourriture, par la seule puissance de sa volonté. Malheur à nous!

Pourtant, l'animal, quelquefois, se révolte et tue celui qui l'a dompté...

moi aussi je veux... je pourrai... mais il faut le connaître, le toucher,

le voir! Les savants disent que l'oeil de la bête, différent du nôtre, ne

distingue point comme le nôtre... Et mon oeil à moi ne peut distinguer le

nouveau venu qui m'opprime.

Pourquoi? Oh! je me rappelle à présent les paroles du moine du mont

Saint-Michel: «Est-ce que nous voyons la cent-millième partie de ce qui

existe? Tenez, voici le vent qui est la plus grande force de la nature, qui

renverse les hommes, abat les édifices, déracine les arbres, soulève la mer

en montagnes d'eau, détruit les falaises et jette aux brisants les grands

navires, le vent qui tue, qui siffle, qui gémit, qui mugit, l'avez-vous vu

et pouvez-vous le voir: Il existe pourtant!»

Et je songeais encore: mon oeil est si faible, si imparfait, qu'il ne

distingue même point les corps durs, s'ils sont transparents comme le

verre!... Qu'une glace sans tain barre mon chemin, il me jette dessus comme

l'oiseau entré dans une chambre se casse la tête aux vitres. Mille choses

en outre le trompent et l'égarent? Quoi d'étonnant, alors, à ce qu'il ne

sache point apercevoir un corps nouveau que la lumière traverse.

Un être nouveau! pourquoi pas? Il devait venir assurément! pourquoi

serions-nous les derniers? Nous ne le distinguons point, ainsi que tous les

autres créés avant nous? C'est que sa nature est plus parfaite, son corps

plus fin et plus fini que le nôtre, que le nôtre si faible, si

maladroitement conçu, encombré d'organes toujours fatigués, toujours forcés

comme des ressorts trop complexes, que le nôtre, qui vit comme une plante

et comme une bête, en se nourrissant péniblement d'air, d'herbe et de

viande, machine animale en proie aux maladies, aux déformations, aux

putréfactions, poussive, mal réglée, naïve et bizarre, ingénieusement mal

faite, oeuvre grossière et délicate, ébauche d'être qui pourrait devenir

intelligent et superbe.

Nous sommes quelques-uns, si peu sur ce monde, depuis l'huître jusqu'à

l'homme. Pourquoi pas un de plus, une fois accomplie la période qui sépare

les apparitions successives de toutes les espèces diverses?

Pourquoi pas un de plus? Pourquoi pas aussi d'autres arbres aux fleurs

immenses, éclatantes et parfumant des régions entières? Pourquoi pas

d'autres éléments que le feu, l'air, la terre et l'eau?--Ils sont quatre,

rien que quatre, ces pères nourriciers des êtres! Quelle pitié! Pourquoi ne

sont-ils pas quarante, quatre cents, quatre mille! Comme tout est pauvre,

mesquin, misérable! avarement donné, sèchement inventé, lourdement fait!

Ah! l'éléphant, l'hippopotame, que de grâce! Le chameau, que d'élégance!

Mais, direz-vous, le papillon! une fleur qui vole! J'en rêve un qui serait

grand comme cent univers, avec des ailes dont je ne puis même exprimer la

forme, la beauté, la couleur et le mouvement. Mais je le vois... il va

d'étoile en étoile, les rafraîchissant et les embaumant au souffle

harmonieux et léger de sa course!... Et les peuples de là-haut le regardent

passer, extasiés et ravis!...

\* \* \* \* \*

Qu'ai-je donc? C'est lui, lui, le Horla, qui me hante, qui me fait penser

ces folies! Il est en moi, il devient mon âme; je le tuerai!

\_19 août\_.--Je le tuerai. Je l'ai vu! je me suis assis hier soir, à ma

table; et je fis semblant d'écrire avec une grande attention. Je savais

bien qu'il viendrait rôder autour de moi, tout près, si près que je

pourrais peut-être le toucher, le saisir? Et alors!... alors, j'aurais la

force des désespérés; j'aurais mes mains, mes genoux, ma poitrine, mon

front, mes dents pour l'étrangler, l'écraser, le mordre, le déchirer.

Et je le guettais avec tous mes organes surexcités.

J'avais allumé mes deux lampes et les huit bougies de ma cheminée, comme si

j'eusse pu, dans cette clarté, le découvrir.

En face de moi, mon lit, un vieux lit de chêne à colonnes; à droite, ma

cheminée; à gauche, ma porte fermée avec soin, après l'avoir laissée

longtemps ouverte, afin de l'attirer; derrière moi, une très haute armoire

à glace, qui me servait chaque jour, pour me raser, pour m'habiller, et où

j'avais coutume de me regarder, de la tête aux pieds, chaque fois que je

passais devant.

Donc, je faisais semblant d'écrire, pour le tromper, car il m'épiait lui

aussi; et soudain, je sentis, je fus certain qu'il lisait par-dessus mon

épaule, qu'il était là, frôlant mon oreille.

Je me dressai, les mains tendues, en me tournant si vite que je faillis

tomber. Eh! bien?... on y voyait comme en plein jour, et je ne me vis pas

dans ma glace!... Elle était vide, claire, profonde, pleine de lumière! Mon

image n'était pas dedans... et j'étais en face, moi! Je voyais le grand

verre limpide du haut en bas. Et je regardais cela avec des yeux affolés;

et je n'osais plus avancer, je n'osais plus faire un mouvement, sentant

bien pourtant qu'il était là, mais qu'il m'échapperait encore, lui dont le

corps imperceptible avait dévoré mon reflet.

Comme j'eus peur! Puis voilà que tout à coup je commençai à m'apercevoir

dans une brume, au fond du miroir, dans une brume comme à travers une nappe

d'eau; et il me semblait que cette eau glissait de gauche à droite,

lentement, rendant plus précise mon image, de seconde en seconde. C'était

comme la fin d'une éclipse. Ce qui me cachait ne paraissait point posséder

de contours nettement arrêtés, mais une sorte de transparence opaque,

s'éclaircissant peu à peu.

Je pus enfin me distinguer complètement, ainsi que je le fais chaque jour

en me regardant.

Je l'avais vu! L'épouvante m'en est restée, qui me fait encore frissonner.

\_20 août\_.--Le tuer, comment? puisque je ne peux l'atteindre? Le poison?

mais il me verrait le mêler à l'eau; et nos poisons, d'ailleurs,

auraient-ils un effet sur son corps imperceptible? Non... non... sans aucun

doute... Alors?... alors?...

\_21 août\_.--J'ai fait venir un serrurier de Rouen, et lui ai commandé pour

ma chambre des persiennes de fer, comme en ont, à Paris, certains hôtels

particuliers, au rez-de-chaussée, par crainte des voleurs. Il me fera, en

outre, une porte pareille. Je me suis donné pour un poltron, mais je m'en

moque!...

\* \* \* \* \*

\_10 septembre\_.--Rouen, hôtel continental. C'est fait... c'est fait... mais

est-il mort? J'ai l'âme bouleversée de ce que j'ai vu.

Hier donc, le serrurier ayant posé ma persienne et ma porte de fer, j'ai

laissé tout ouvert jusqu'à minuit, bien qu'il commençât à faire froid.

Tout à coup, j'ai senti qu'il était là, et une joie, une joie folle m'a

saisi. Je me suis levé lentement, et j'ai marché à droite, à gauche,

longtemps pour qu'il ne devinât rien; puis j'ai ôté mes bottines et mis mes

savates avec négligence; puis j'ai fermé ma persienne de fer, et revenant à

pas tranquilles vers la porte, j'ai fermé la porte aussi à double tour.

Retournant alors vers la fenêtre, je la fixai par un cadenas, dont je mis

la clef dans ma poche.

Tout à coup, je compris qu'il s'agitait autour de moi, qu'il avait peur à

son tour, qu'il m'ordonnait de lui ouvrir. Je faillis céder; je ne cédai

pas, mais m'adossant à la porte, je l'entre-bâillai, tout juste assez pour

passer, moi, à reculons; et comme je suis très grand ma tête touchait au

linteau. J'étais sûr qu'il n'avait pu s'échapper et je l'enfermai, tout

seul, tout seul! Quelle joie! Je le tenais! Alors, je descendis, en

courant; je pris dans mon salon, sous ma chambre, mes deux lampes et je

renversai toute l'huile sur le tapis, sur les meubles, partout; puis j'y

mis le feu, et je me sauvai, après avoir bien refermé, à double tour, la

grande porte d'entrée.

Et j'allai me cacher au fond de mon jardin, dans un massif de lauriers.

Comme ce fut long! comme ce fut long! Tout était noir, muet, immobile; pas

un souffle d'air, pas une étoile, des montagnes de nuages qu'on ne voyait

point, mais qui pesaient sur mon âme si lourds, si lourds.

Je regardais ma maison, et j'attendais. Comme ce fut long! Je croyais déjà

que le feu s'était éteint tout seul, ou qu'il l'avait éteint, Lui, quand

une des fenêtres d'en bas creva sous la poussée de l'incendie, et une

flamme, une grande flamme rouge et jaune, longue, molle, caressante, monta

le long du mur blanc et le baisa jusqu'au toit. Une lueur courut dans les

arbres, dans les branches, dans les feuilles, et un frisson, un frisson de

peur aussi! Les oiseaux se réveillaient; un chien se mit à hurler; il me

sembla que le jour se levait! Deux autres fenêtres éclatèrent aussitôt, et

je vis que tout le bas de ma demeure n'était plus qu'un effrayant brasier.

Mais un cri, un cri horrible, suraigu, déchirant, un cri de femme passa

dans la nuit, et deux mansardes s'ouvrirent! J'avais oublié mes

domestiques! Je vis leurs faces affolées, et leurs bras qui s'agitaient!...

Alors, éperdu d'horreur, je me mis à courir vers le village en hurlant: «Au

secours! au secours! au feu! au feu!» Je rencontrai des gens qui s'en

venaient déjà et je retournai avec eux, pour voir!

La maison, maintenant, n'était plus qu'un bûcher horrible et magnifique, un

bûcher monstrueux, éclairant toute la terre, un bûcher où brûlaient des

hommes, et où il brûlait aussi, Lui, Lui, mon prisonnier, l'Être nouveau,

le nouveau maître, le Horla!

Soudain le toit tout entier s'engloutit entre les murs, et un volcan de

flammes jaillit jusqu'au ciel. Par toutes les fenêtres ouvertes sur la

fournaise, je voyais la cuve de feu, et je pensais qu'il était là, dans ce

four, mort...

--Mort? Peut-être?... Son corps? son corps que le jour traversait

n'était-il pas indestructible par les moyens qui tuent les nôtres?

S'il n'était pas mort?... seul peut-être le temps a prise sur l'Être

Invisible et Redoutable. Pourquoi ce corps transparent, ce corps

inconnaissable, ce corps d'Esprit, s'il devait craindre, lui aussi, les

maux, les blessures, les infirmités, la destruction prématurée?

La destruction prématurée? toute l'épouvante humaine vient d'elle! Après

l'homme le Horla.--Après celui qui peut mourir tous les jours, à toutes les

heures, à toutes les minutes, par tous les accidents, est venu celui qui ne

doit mourir qu'à son jour, à son heure, à sa minute, parce qu'il a touché

la limite de son existence!

Non... non... sans aucun doute, sans aucun doute... il n'est pas mort...

Alors... alors... il va donc falloir que je me tue moi!...

\* \* \* \* \*

AMOUR

TROIS PAGES DU \_LIVRE D'UN CHASSEUR\_

... Je viens de lire dans un fait divers de journal un drame de passion. Il

l'a tuée, puis il s'est tué, donc il l'aimait. Qu'importent Il et Elle?

Leur amour seul m'importe; et il ne m'intéresse point parce qu'il

m'attendrit ou parce qu'il m'étonne, ou parce qu'il m'émeut ou parce qu'il

me fait songer, mais parce qu'il me rappelle un souvenir de ma jeunesse, un

étrange souvenir de chasse où m'est apparu l'Amour comme apparaissaient aux

premiers chrétiens des croix au milieu du ciel.

Je suis né avec tous les instincts et les sens de l'homme primitif,

tempérés par des raisonnements et des émotions de civilisé. J'aime la

chasse avec passion; et la bête saignante, le sang sur les plumes, le sang

sur mes mains, me crispent le coeur à le faire défaillir.

Cette année-là, vers la fin de l'automne, les froids arrivèrent

brusquement, et je fus appelé par un de mes cousins, Karl de Rauville, pour

venir avec lui tuer des canards dans les marais, au lever du jour.

Mon cousin gaillard, de quarante ans, roux, très fort et très barbu,

gentilhomme de campagne, demi-brute aimable, d'un caractère gai, doué de

cet esprit gaulois qui rend agréable la médiocrité, habitait une sorte de

ferme-château dans une vallée large où coulait une rivière. Des bois

couvraient les collines de droite et de gauche, vieux bois seigneuriaux où

restaient des arbres magnifiques et où l'on trouvait les plus rares gibiers

à plume de toute cette partie de la France. On y tuait des aigles

quelquefois; et les oiseaux de passage, ceux qui presque jamais ne viennent

en nos pays trop peuplés, s'arrêtaient presque infailliblement dans ces

branchages séculaires comme s'ils eussent connu ou reconnu un petit coin de

forêt des anciens temps demeuré là pour leur servir d'abri en leur courte

étape nocturne.

Dans la vallée, c'étaient de grands herbages arrosés par des rigoles et

séparés par des haies; puis, plus loin, la rivière, canalisée jusque-là,

s'épandait en un vaste marais. Ce marais, la plus admirable région de

chasse que j'aie jamais vue, était tout le souci de mon cousin qui

l'entretenait comme un parc. A travers l'immense peuple de roseaux qui le

couvrait, le faisait vivant, bruissant, houleux, on avait tracé d'étroites

avenues où les barques plates, conduites et dirigées avec des perches,

passaient, muettes, sur l'eau morte, frôlaient les joncs, faisaient fuir

les poissons rapides à travers les herbes et plonger les poules sauvages

dont la tête noire et pointue disparaissait brusquement.

J'aime l'eau d'une passion désordonnée: la mer, bien que trop grande, trop

remuante, impossible à posséder, les rivières si jolies mais qui passent,

qui fuient, qui s'en vont, et les marais surtout où palpite toute

l'existence inconnue des bêtes aquatiques. Le marais c'est un monde entier

sur la terre, monde différent, qui a sa vie propre, ses habitants

sédentaires, et ses voyageurs de passage, ses voix, ses bruits et son

mystère surtout. Rien n'est plus troublant, plus inquiétant, plus

effrayant, parfois, qu'un marécage. Pourquoi cette peur qui plane sur ces

plaines basses couvertes d'eau? Sont-ce les vagues rumeurs des roseaux, les

étranges feux follets, le silence profond qui les enveloppe dans les nuits

calmes, ou bien les brumes bizarres, qui traînent sur les joncs comme des

robes de mortes, ou bien encore l'imperceptible clapotement, si léger, si

doux, et plus terrifiant parfois que le canon des hommes ou que le tonnerre

du ciel, qui fait ressembler les marais à des pays de rêve, à des pays

redoutables cachant un secret inconnaissable et dangereux.

Non. Autre chose s'en dégage, un autre mystère, plus profond, plus grave,

flotte dans les brouillards épais, le mystère même de la création

peut-être! Car n'est-ce pas dans l'eau stagnante et fangeuse, dans la

lourde humidité des terres mouillées sous la chaleur du soleil, que remua,

que vibra, que s'ouvrit au jour le premier germe de vie?

\* \* \* \* \*

J'arrivai le soir chez mon cousin. Il gelait à fendre les pierres.

Pendant le dîner, dans la grande salle dont les buffets, les murs, le

plafond étaient couverts d'oiseaux empaillés, aux ailes étendues, ou

perchés sur des branches accrochées par des clous, éperviers, hérons,

hiboux, engoulevents, buses, tiercelets, vautours, faucons, mon cousin

pareil lui même à un étrange animal des pays froids, vêtu d'une jaquette en

peau de phoque, me racontait les dispositions qu'il avait prises pour cette

nuit même.

Nous devions partir à trois heures et demie du matin, afin d'arriver vers

quatre heures et demie au point choisi pour notre affût. On avait construit

à cet endroit une hutte avec des morceaux de glace pour nous abriter un peu

contre le vent terrible qui précède le jour, ce vent chargé de froid qui

déchire la chair comme des scies, la coupe comme des lames, la pique comme

des aiguillons empoisonnés, la tord comme des tenailles, et la brûle comme

du feu.

Mon cousin se frottait les mains: «Je n'ai jamais vu une gelée pareille,

disait-il, nous avions déjà douze degrés sous zéro à six heures du soir.»

J'allai me jeter sur mon lit aussitôt après le repas, et je m'endormis à la

lueur d'une grande flamme flambant dans ma cheminée.

A trois heures sonnantes on me réveilla. J'endossai, à mon tour, une peau

de mouton et je trouvai mon cousin Karl couvert d'une fourrure d'ours.

Après avoir avalé chacun deux tasses de café brûlant suivies de deux verres

de fine champagne, nous partîmes accompagnés d'un garde et de nos chiens:

Plongeon et Pierrot.

Dès les premiers pas dehors, je me sentis glacé jusqu'aux os. C'était une

de ces nuits où la terre semble morte de froid. L'air gelé devient

résistant, palpable tant il fait mal; aucun souffle ne l'agite; il est

figé, immobile; il mord, traverse, dessèche, tue les arbres, les plantes,

les insectes, les petits oiseaux eux-mêmes qui tombent des branches sur le

sol dur, et deviennent durs aussi, comme lui, sous l'étreinte du froid.

La lune, à son dernier quartier, toute penchée sur le côté, toute pâle,

paraissait défaillante au milieu de l'espace, et si faible qu'elle ne

pouvait plus s'en aller, qu'elle restait là-haut, saisie aussi, paralysée

par la rigueur du ciel. Elle répandait une lumière sèche et triste sur le

monde, cette lueur mourante et blafarde qu'elle nous jette chaque mois, à

la fin de sa résurrection.

Nous allions, côte à côte, Karl et moi, le dos courbé, les mains dans nos

poches et le fusil sous le bras. Nos chaussures enveloppées de laine afin

de pouvoir marcher sans glisser sur la rivière gelée ne faisaient aucun

bruit; et je regardais la fumée blanche que faisait l'haleine de nos

chiens.

Nous fûmes bientôt au bord du marais, et nous nous engageâmes dans une des

allées de roseaux secs qui s'avançait à travers cette forêt basse.

Nos coudes, frôlant les longues feuilles en rubans, laissaient derrière

nous un léger bruit; et je me sentis saisi, comme je ne l'avais jamais été,

par l'émotion puissante et singulière que font naître en moi les marécages.

Il était mort, celui-là, mort de froid, puisque nous marchions dessus, au

milieu de son peuple de joncs desséchés.

Tout à coup, au détour d'une des allées, j'aperçus la hutte de glace qu'on

avait construite pour nous mettre à l'abri. J'y entrai, et comme nous

avions encore près d'une heure à attendre le réveil des oiseaux errants, je

me roulai dans ma couverture pour essayer de me réchauffer.

Alors, couché sur le dos, je me mis à regarder la lune déformée, qui avait

quatre cornes à travers les parois vaguement transparentes de cette maison

polaire.

Mais le froid du marais gelé, le froid de ces murailles, le froid tombé du

firmament me pénétra bientôt d'une façon si terrible, que je me mis à

tousser.

Mon cousin Karl fut pris d'inquiétude: «Tant pis si nous ne tuons pas

grand'-chose aujourd'hui, dit-il, je ne veux pas que tu t'enrhumes; nous

allons faire du feu.» Et il donna l'ordre au garde de couper des roseaux.

On en fit un tas au milieu de notre hutte défoncée au sommet pour laisser

échapper la fumée; et lorsque la flamme rouge monta le long des cloisons

claires de cristal, elles se mirent à fondre, doucement, à peine, comme si

ces pierres de glace avaient sué. Karl, resté dehors, me cria: «Viens donc

voir!» Je sortis et je restai éperdu d'étonnement. Notre cabane, en forme

de cône, avait l'air d'un monstrueux diamant au coeur de feu poussé soudain

sur l'eau gelée du marais. Et dedans, on voyait deux formes fantastiques,

celles de nos chiens qui se chauffaient.

Mais un cri bizarre, un cri perdu, un cri errant, passa sur nos têtes. La

lueur de notre foyer réveillait les oiseaux sauvages.

Rien ne m'émeut comme cette première clameur de vie qu'on ne voit point et

qui court dans l'air sombre, si vite, si loin, avant qu'apparaisse à

l'horizon la première clarté des jours d'hiver. Il me semble à cette heure

glaciale de l'aube, que ce cri fuyant emporté par les plumes d'une bête est

un soupir de l'âme du monde!

Karl disait: «Éteignez le feu. Voici l'aurore.»

Le ciel en effet commençait à pâlir, et les bandes de canards traînaient de

longues taches rapides, vite effacées, sur le firmament.

Une lueur éclata dans la nuit, Karl venait de tirer; et les deux chiens

s'élancèrent.

Alors, de minute en minute, tantôt lui et tantôt moi, nous ajustions

vivement dès qu'apparaissait au-dessus des roseaux l'ombre d'une tribu

volante. Et Pierrot et Plongeon, essoufflés et joyeux, nous rapportaient

des bêtes sanglantes dont l'oeil quelquefois nous regardait encore.

Le jour s'était levé, un jour clair et bleu; le soleil apparaissait au fond

de la vallée et nous songions à repartir, quand deux oiseaux, le col droit

et les ailes tendues, glissèrent brusquement sur nos têtes. Je tirai. Un

d'eux tomba presque à mes pieds. C'était une sarcelle au ventre d'argent.

Alors, dans l'espace au-dessus de moi, une voix, une voix d'oiseau cria. Ce

fut une plainte courte, répétée, déchirante; et la bête, la petite bête

épargnée se mit à tourner dans le bleu du ciel au-dessus de nous en

regardant sa compagne morte que je tenais entre mes mains.

Karl, à genoux, le fusil à l'épaule, l'oeil ardent, la guettait, attendant

qu'elle fût assez proche.

--Tu as tué la femelle, dit-il, le mâle ne s'en ira pas.

Certes, il ne s'en allait point; il tournoyait toujours, et pleurait autour

de nous. Jamais gémissement de souffrance ne me déchira le coeur comme

l'appel désolé, comme le reproche lamentable de ce pauvre animal perdu dans

l'espace.

Parfois, il s'enfuyait sous la menace du fusil qui suivait son vol; il

semblait prêt à continuer sa route, tout seul à travers le ciel. Mais ne

s'y pouvant décider il revenait bientôt pour chercher sa femelle.

--Laisse-la par terre, me dit Karl, il approchera tout à l'heure.

Il approchait, en effet, insouciant du danger, affolé par son amour de

bête, pour l'autre bête que j'avais tuée.

Karl tira; ce fut comme si on avait coupé la corde qui tenait suspendu

l'oiseau. Je vis une chose noire qui tombait; j'entendis dans les roseaux

le bruit d'une chute. Et Pierrot me le rapporta.

Je les mis, froids déjà, dans le même carnier... et je repartis, ce

jour-là, pour Paris.

\* \* \* \* \*

LE TROU

\_Coups et blessures, ayant occasionné la mort.\_ Tel était le chef

d'accusation qui faisait comparaître en cour d'assises le sieur Léopold

Renard, tapissier.

Autour de lui les principaux témoins, la dame Flamèche, veuve de la

victime, les nommés Louis Ladureau, ouvrier ébéniste, et Jean Durdent,

plombier.

Près du criminel, sa femme en noir, petite, laide, l'air d'une guenon

habillée en dame.

Et voici comment Renard (Léopold) raconte le drame:

--Mon Dieu, c'est un malheur dont je fus tout le temps la première victime,

et dont ma volonté n'est pour rien. Les faits se commentent d'eux-mêmes,

m'sieu l'président. Je suis un honnête homme, homme de travail, tapissier

dans la même rue depuis seize ans, connu, aimé, respecté, considéré de

tous, comme en ont attesté les voisins, même la concierge qui n'est pas

folâtre tous les jours. J'aime le travail, j'aime l'épargne, j'aime les

honnêtes gens et les plaisirs honnêtes. Voilà ce qui m'a perdu, tant pis

pour moi; ma volonté n'y étant pas, je continue à me respecter.

«Donc, tous les dimanches, mon épouse que voilà et moi, depuis cinq ans,

nous allons passer la journée à Poissy. Ça nous fait prendre l'air, sans

compter que nous aimons la pêche à la ligne, oh! mais là, nous l'aimons

comme des petits oignons. C'est Mélie qui m'a donné cette passion-là, la

rosse, et qu'elle y est plus emportée que moi, la teigne, vu que tout le

mal vient d'elle en c't'affaire-là, comme vous l'allez voir par la suite.

«Moi, je suis fort et doux, pas méchant pour deux sous. Mais elle! oh! là!

là! ça n'a l'air de rien, c'est petit, c'est maigre; eh bien! c'est plus

malfaisant qu'une fouine. Je ne nie pas qu'elle ait des qualités; elle en

a, et d'importantes pour un commerçant. Mais son caractère! Parlez-en aux

alentours, et même à la concierge qui m'a déchargé tout à l'heure... elle

vous en dira des nouvelles.

«Tous les jours elle me reprochait ma douceur: «C'est moi qui ne me

laisserais pas faire ci! C'est moi qui ne me laisserais pas faire ça.» En

l'écoutant, m'sieu l'président, j'aurais eu au moins trois duels au pugilat

par mois...

Mme Renard l'interrompit: «Cause toujours; rira bien qui rira l'dernier.»

Il se tourna vers elle avec candeur:

--Eh bien, j'peux t'charger puisque t'es pas en cause, toi...

Puis, faisant de nouveau face au président:

--Lors je continue. Donc nous allions à Poissy tous les samedis soir pour y

pêcher dès l'aurore du lendemain. C'est une habitude pour nous qu'est

devenue une seconde nature, comme on dit. J'avais découvert, voilà trois

ans cet été, une place, mais une place! Oh! là! là! à l'ombre, huit pieds

d'eau, au moins, p't-être dix, un trou, quoi, avec des retrous sous la

berge, une vraie niche à poisson, un paradis pour le pêcheur. Ce trou-là,

m'sieu l'président, je pouvais le considérer comme à moi, vu que j'en étais

le Christophe Colomb. Tout le monde le savait dans le pays, tout le monde

sans opposition. On disait: «Ça, c'est la place à Renard;» et personne n'y

serait venu, pas même M. Plumeau, qu'est connu, soit dit sans l'offenser,

pour chiper les places des autres.

«Donc, sûr de mon endroit, j'y revenais comme un propriétaire. A peine

arrivé, le samedi, je montais dans \_Dalila\_, avec mon épouse.--\_Dalila\_

c'est ma norvégienne, un bateau que j'ai fait construire chez Fournaise,

quéque chose de léger et de sûr.--Je dis que nous montons dans \_Dalila\_, et

nous allons amorcer. Pour amorcer, il n'y a que moi, et ils le savent bien,

les camaraux.--Vous me demanderez avec quoi j'amorce? Je n'peux pas

répondre. Ça ne touche point à l'accident; je ne peux pas répondre, c'est

mon secret.--Ils sont plus de deux cents qui me l'ont demandé. On m'en a

offert des petits verres, et des fritures, et des matelotes pour me faire

causer!! Mais va voir s'ils viennent, les chevesnes. Ah! oui, on m'a tapé

sur le ventre pour la connaître, ma recette... Il n'y a que ma femme qui la

sait... et elle ne la dira pas plus que moi!... Pas vrai, Mélie?...

Le président l'interrompit.

--Arrivez au fait le plus tôt possible.

Le prévenu reprit: «J'y viens, j'y viens. Donc le samedi 8 juillet, parti

par le train de cinq heures vingt-cinq, nous allâmes, dès avant dîner,

amorcer comme tous les samedis. Le temps s'annonçait bien. Je disais à

Mélie: «Chouette, chouette pour demain!» Et elle répondait: «Ça promet.»

Nous ne causons jamais plus que ça ensemble.

«Et puis, nous revenons dîner. J'étais content, j'avais soif. C'est cause

de tout, m'sieu l'président. Je dis à Mélie: «Tiens, Mélie, il fait beau,

si je buvais une bouteille de \_casque à mèche\_». C'est un petit vin blanc

que nous avons baptisé comme ça, parce que, si on en boit trop, il vous

empêche de dormir et il remplace le casque à mèche. Vous comprenez.

«Elle me répond: «Tu peux faire à ton idée, mais tu s'ras encore malade; et

tu ne pourras pas te lever demain.»--Ça, c'était vrai, c'était sage,

c'était prudent, c'était perspicace, je le confesse. Néanmoins, je ne sus

pas me contenir; et je la bus ma bouteille. Tout vint de là.

«Donc, je ne pus pas dormir. Cristi! je l'ai eu jusqu'à deux heures du

matin, ce casque à mèche en jus de raisin. Et puis pouf, je m'endors, mais

là je dors à n'pas entendre gueuler l'ange du jugement dernier.

«Bref, ma femme me réveille à six heures. Je saute du lit, j'passe vite et

vite ma culotte et ma vareuse; un coup d'eau sur le museau et nous sautons

dans \_Dalila\_. Trop tard. Quand j'arrive à mon trou, il était pris! Jamais

ça n'était arrivé, m'sieu l'président, jamais depuis trois ans! Ça m'a fait

un effet comme si on me dévalisait sous mes yeux. Je dis: «Nom d'un nom,

d'un nom, d'un nom!» Et v'là ma femme qui commence à me harceler. «Hein,

ton casque à mèche! Va donc, soûlot! Es-tu content, grande bête.»

«Je ne disais rien; c'était vrai, tout ça.

«Je débarque tout de même près de l'endroit pour tâcher de profiter des

restes. Et peut-être qu'il ne prendrait rien c't homme? et qu'il s'en

irait.

«C'était un petit maigre, en coutil blanc, avec un grand chapeau de paille.

Il avait aussi sa femme, une grosse qui faisait de la tapisserie derrière

lui.

«Quand elle nous vit nous installer près du lieu, v'là qu'elle murmure:

«--Il n'y a donc pas d'autre place sur la rivière?»

«Et la mienne, qui rageait, de répondre:

«--Les gens qu'ont du savoir-vivre s'informent des habitudes d'un pays

avant d'occuper les endroits réservés.

«Comme je ne voulais pas d'histoires, je lui dis:

«--Tais-toi, Mélie. Laisse faire, laisse faire. Nous verrons bien.

«Donc, nous avions mis \_Dalila\_ sous les saules, nous étions descendus, et

nous pêchions, coude à coude, Mélie et moi, juste à côté des deux autres.

«Ici, m'sieu l'président, il faut que j'entre dans le détail.

«Y avait pas cinq minutes que nous étions là quand la ligne du voisin s'met

à plonger deux fois, trois fois; et puis voilà qu'il en amène un, de

chevesne, gros comme ma cuisse, un peu moins p't-être, mais presque! Moi,

le coeur me bat; j'ai une sueur aux tempes, et Mélie qui me dit: «Hein,

pochard, l'as-tu vu, celui-là!»

«Sur ces entrefaites, M. Bru, l'épicier de Poissy, un amateur de goujon,

lui, passe en barque et me crie: «On vous a pris votre endroit, monsieur

Renard?» Je lui réponds: «Oui, monsieur Bru, il y a dans ce monde des gens

pas délicats qui ne savent pas les usages.»

«Le petit coutil d'à côté avait l'air de ne pas entendre, sa femme non

plus, sa grosse femme, un veau quoi!»

Le président interrompit une seconde fois: «Prenez-garde! Vous insultez Mme

veuve Flamèche, ici présente.»

Renard s'excusa: «Pardon, pardon, c'est la passion qui m'emporte.»

«Donc, il ne s'était pas écoulé un quart d'heure que le petit coutil en

prit encore un, de chevesne--et un autre presque par-dessus, et encore un

cinq minutes plus tard.»

«Moi, j'en avais les larmes aux yeux. Et puis je sentais Mme Renard en

ébullition; elle me lancicotait sans cesse: «Ah! misère! crois-tu qu'il te

le vole, ton poisson? Crois-tu? Tu ne prendras rien, toi, pas une

grenouille, rien de rien, rien. Tiens, j'ai du feu dans la main, rien que

d'y penser.»

«Moi, je me disais:--Attendons midi. Il ira déjeuner, ce braconnier-là, et

je la reprendrai, ma place. Vu que moi, m'sieu l'président, je déjeune sur

les lieux tous les dimanches. Nous apportons les provisions dans \_Dalila\_.»

«Ah! ouiche. Midi sonne! Il avait un poulet dans un journal, le malfaiteur,

et pendant qu'il mange, v'là qu'il en prend encore un, de chevesne!»

«Mélie et moi nous cassions une croûte aussi, comme ça, sur le pouce,

presque rien, le coeur n'y était pas.»

«Alors, pour faire digestion, je prends mon journal. Tous les dimanches,

comme ça, je lis le \_Gil Blas\_, à l'ombre, au bord de l'eau. C'est le jour

de Colombine, vous savez bien, Colombine qu'écrit des articles dans le \_Gil

Blas\_. J'avais coutume de faire enrager Mme Renard en prétendant la

connaître, c'te Colombine. C'est pas vrai, je la connais pas, je ne l'ai

jamais vue, n'importe, elle écrit bien; et puis elle dit des choses

rudement d'aplomb pour une femme. Moi, elle me va, y en a pas beaucoup dans

son genre.»

«Voilà donc que je commence à asticoter mon épouse, mais elle se fâche tout

de suite, et raide, encore. Donc je me tais.»

«C'est à ce moment qu'arrivent de l'autre côté de la rivière nos deux

témoins que voilà, M. Ladureau et M. Durdent. Nous nous connaissions de

vue.»

«Le petit s'était remis à pêcher. Il en prenait que j'en tremblais, moi. Et

sa femme se met à dire: «La place est rudement bonne, nous y reviendrons

toujours, Désiré!»

Moi, je me sens un froid dans le dos. Et Mme Renard répétait: «T'es pas un

homme, t'es pas un homme. T'as du sang de poulet dans les veines.»

«Je lui dis soudain: «Tiens, j'aime mieux m'en aller, je ferais quelque

bêtise.»

«Et elle me souffle, comme si elle m'eût mis un fer rouge sous le nez:

«T'es pas un homme. V'là qu'tu fuis, maintenant, que tu rends la place! Va

donc, Bazaine!»

«Là, je me suis senti touché. Cependant je ne bronche pas.»

«Mais l'autre, il lève une brème, oh! jamais je n'en ai vu telle. Jamais!»

«Et r'voilà ma femme qui se met à parler haut, comme si elle pensait. Vous

voyez d'ici la malice. Elle disait: «C'est ça qu'on peut appeler du poisson

volé, vu que nous avons amorcé la place nous-mêmes. Il faudrait rendre au

moins l'argent dépensé pour l'amorce.»

Alors, la grosse au petit coutil se mit à dire à son tour: «C'est à nous

que vous en avez, madame?»

«--J'en ai aux voleurs de poisson qui profitent de l'argent dépensé par les

autres.»

«--C'est nous que vous appelez des voleurs de poisson?»

«Et voilà qu'elles s'expliquent, et puis qu'elles en viennent aux mots.

Cristi, elles en savent, les gueuses, et de tapés. Elles gueulaient si fort

que nos deux témoins, qui étaient sur l'autre berge, s'mettent à crier pour

rigoler: «Eh! là-bas, un peu de silence. Vous allez empêcher vos époux de

pêcher.»

«Le fait est que le petit coutil et moi, nous ne bougions pas plus que deux

souches. Nous restions là, le nez sur l'eau, comme si nous n'avions pas

entendu.»

«Cristi de cristi, nous entendions bien pourtant: «Vous n'êtes qu'une

menteuse.--Vous n'êtes qu'une traînée.--Vous n'êtes qu'une roulure.--Vous

n'êtes qu'une rouchie.» Et va donc, et va donc. Un matelot n'en sait pas

plus.

«Soudain, j'entends un bruit derrière moi. Je me r'tourne. C'était l'autre,

la grosse, qui tombait sur ma femme à coups d'ombrelle. Pan! pan! Mélie en

r'çoit deux. Mais elle rage, Mélie, et puis elle tape, quand elle rage.

Elle vous attrape la grosse par les cheveux, et puis v'lan, v'lan, v'lan,

des gifles qui pleuvaient comme des prunes.»

«Moi, je les aurais laissé faire. Les femmes entre elles, les hommes entre

eux. Il ne faut pas mêler les coups. Mais le petit coutil se lève comme un

diable et puis il veut sauter sur ma femme. Ah! mais non! ah! mais non! pas

de ça, camarade. Moi je le reçois sur le bout de mon poing, cet oiseau-là.

Et gnon, et gnon. Un dans le nez, l'autre dans le ventre. Il lève les bras,

il lève la jambe et il tombe sur le dos, en pleine rivière, juste dans

l'trou.»

«Je l'aurais repêché pour sûr, m'sieu l'président, si j'avais eu le temps

tout de suite. Mais, pour comble, la grosse prenait le dessus, et elle vous

tripotait Mélie de la belle façon. Je sais bien que j'aurais pas dû la

secourir pendant que l'autre buvait son coup. Mais je ne pensais pas qu'il

se serait noyé. Je me disais: «Bah! ça le rafraîchira!»

«Je cours donc aux femmes pour les séparer. Et j'en reçois des gnons, des

coups d'ongles et des coups de dents. Cristi, quelles rosses!»

«Bref, il me fallut bien cinq minutes, peut-être dix, pour séparer ces deux

crampons-là.»

«J'me r'tourne. Pu rien. L'eau calme comme un lac. Et les autres là-bas qui

criaient: «Repêchez-le, repêchez-le.»

«C'est bon à dire, ça, mais je ne sais pas nager moi, et plonger encore

moins, pour sûr!»

«Enfin le barragiste est venu et deux messieurs avec des gaffes, ça avait

bien duré un grand quart d'heure. On l'a retrouvé au fond du trou, sous

huit pieds d'eau, comme j'avais dit, mais il y était, le petit coutil!»

«Voilà les faits tels que je les jure. Je suis innocent, sur l'honneur.»

\* \* \* \* \*

Les témoins ayant déposé dans le même sens, le prévenu fut acquitté.

\* \* \* \* \*

SAUVÉE

Elle entra comme une balle qui crève une vitre, la petite marquise de

Rennedon, et elle se mit à rire avant de parler, à rire aux larmes comme

elle avait fait un mois plus tôt en annonçant à son amie qu'elle avait

trompé le marquis pour se venger, rien que pour se venger, et rien qu'une

fois, parce qu'il était vraiment trop bête et trop jaloux.

La petite baronne de Grangerie avait jeté sur son canapé le livre qu'elle

lisait et elle regardait Annette avec curiosité, riant déjà elle-même.

Enfin elle demanda:

--Qu'est-ce que tu as encore fait?

--Oh!... ma chère... ma chère... C'est trop drôle... trop drôle...,

figure-toi... je suis sauvée!... sauvée!... sauvée!...

--Comment sauvée?

--Oui, sauvée!

--De quoi?

--De mon mari, ma chère, sauvée! Délivrée! libre! libre! libre!

--Comment libre? En quoi?

--En quoi! Le divorce! Oui, le divorce! Je tiens le divorce!

--Tu es divorcée?

--Non, pas encore, que tu es sotte! On ne divorce pas en trois heures! Mais

j'ai des preuves... des preuves... des preuves qu'il me trompe... un

flagrant délit... songe... un flagrant délit... je le tiens...

--Oh, dis-moi ça! Alors il te trompait?

--Oui... c'est-à-dire non... oui et non... je ne sais pas. Enfin, j'ai des

preuves, c'est l'essentiel.

--Comment as-tu fait?

--Comment j'ai fait?... Voilà! Oh! j'ai été forte, rudement forte. Depuis

trois mois il était devenu odieux, tout à fait odieux, brutal, grossier,

despote, ignoble enfin. Je me suis dit: Ça ne peut pas durer, il me faut le

divorce! Mais comment? Ça n'était pas facile. J'ai essayé de me faire

battre par lui. Il n'a pas voulu. Il me contrariait du matin au soir, me

forçait à sortir quand je ne voulais pas, à rester chez moi quand je

désirais dîner en ville; il me rendait la vie insupportable d'un bout à

l'autre de la semaine, mais il ne me battait pas.

«Alors, j'ai tâché de savoir s'il avait une maîtresse. Oui, il en avait

une, mais il prenait mille précautions pour aller chez elle. Ils étaient

imprenables ensemble. Alors, devine ce que j'ai fait?

--Je ne devine pas.

--Oh! tu ne devinerais jamais. J'ai prié mon frère de me procurer une

photographie de cette fille.

--De la maîtresse de ton mari?

--Oui. Ça a coûté quinze louis à Jacques, le prix d'un soir, de sept heures

à minuit, dîner compris, trois louis l'heure. Il a obtenu la photographie

par-dessus le marché.

--Il me semble qu'il aurait pu l'avoir à moins en usant d'une ruse

quelconque et sans... sans... sans être obligé de prendre en même temps

l'original.

--Oh! elle est jolie. Ça ne déplaisait pas à Jacques. Et puis moi j'avais

besoin de détails sur elle, de détails physiques sur sa taille, sur sa

poitrine, sur son teint, sur mille choses enfin.

--Je ne comprends pas.

--Tu vas voir. Quand j'ai connu tout ce que je voulais savoir, je me suis

rendue chez un... comment dirais-je... chez un homme d'affaires... tu

sais... de ces hommes qui font des affaires de toute sorte... de toute

nature... des agents de... de... de publicité et de complicité... de ces

hommes... enfin tu comprends.

--Oui, à peu près. Et tu lui as dit?

--Je lui ai dit, en lui montrant la photographie de Clarisse (elle

s'appelle Clarisse): «Monsieur, il me faut une femme de chambre qui

ressemble à ça. Je la veux jolie, élégante, fine, propre. Je la paierai ce

qu'il faudra. Si ça me coûte dix mille francs, tant pis. Je n'en aurai pas

besoin plus de trois mois.»

«Il avait l'air très étonné, cet homme. Il demanda: «Madame la veut-elle

irréprochable?»

«Je rougis, et je balbutiai: «Mais oui, comme probité.»

«Il reprit: «... Et... comme moeurs...» Je n'osai pas répondre. Je fis

seulement un signe de tête qui voulait dire: non. Puis, tout à coup, je

compris qu'il avait un horrible soupçon, et je m'écriai, perdant l'esprit:

«Oh! Monsieur... c'est pour mon mari... qui me trompe... qui me trompe en

ville... et je veux... je veux qu'il me trompe chez moi... vous

comprenez... pour le surprendre...»

«Alors, l'homme se mit à rire. Et je compris à son regard qu'il m'avait

rendu son estime. Il me trouvait même très forte. J'aurais bien parié qu'à

ce moment-là il avait envie de me serrer la main.

«Il me dit: «Dans huit jours, Madame, j'aurai votre affaire. Et nous

changerons de sujet s'il le faut. Je réponds du succès. Vous ne me payerez

qu'après réussite. Ainsi cette photographie représente la maîtresse de

monsieur votre mari?

«--Oui, Monsieur.

«--Une belle personne, une fausse maigre. Et quel parfum?

«Je ne comprenais pas; je répétai:--Comment, quel parfum?

«Il sourit: «Oui, madame, le parfum est essentiel pour séduire un homme;

car cela lui donne des ressouvenirs inconscients qui le disposent à

l'action; le parfum établit des confusions obscures dans son esprit, le

trouble et l'énerve en lui rappelant ses plaisirs. Il faudrait tâcher de

savoir aussi ce que monsieur votre mari a l'habitude de manger quand il

dîne avec cette dame. Vous pourriez lui servir les mêmes plats le soir où

vous le pincerez. Oh! nous le tenons, Madame, nous le tenons.»

«Je m'en allai enchantée. J'étais tombée là vraiment sur un homme très

intelligent.

\* \* \* \* \*

«Trois jours plus tard, je vis arriver chez moi une grande fille brune,

très belle, avec l'air modeste et hardi en même temps, un singulier air de

rouée. Elle fut très convenable avec moi. Comme je ne savais trop qui

c'était, je l'appelais «mademoiselle»; alors, elle me dit: «Oh! Madame peut

m'appeler Rose tout court.» Nous commençâmes à causer.

«--Eh bien, Rose, vous savez pourquoi vous venez ici?

«--Je m'en doute, Madame.

«--Fort bien, ma fille... et cela ne vous... ennuie pas trop?

«--Oh! Madame, c'est le huitième divorce que je fais; j'y suis habituée.

«--Alors parfait. Vous faut-il longtemps pour réussir?

«--Oh! Madame, cela dépend tout à fait du tempérament de Monsieur. Quand

j'aurai vu Monsieur cinq minutes en tête-à-tête, je pourrai répondre

exactement à Madame.

«--Vous le verrez tout à l'heure, mon enfant. Mais je vous préviens qu'il

n'est pas beau.

«--Cela ne me fait rien, Madame. J'en ai séparé déjà de très laids. Mais je

demanderai à Madame si elle s'est informée du parfum.

«--Oui, ma bonne Rose,--la verveine.

«--Tant mieux, Madame, j'aime beaucoup cette odeur-là! Madame peut-elle me

dire aussi si la maîtresse de Monsieur porte du linge de soie?

«--Non, mon enfant: de la batiste avec dentelles.

«--Oh! alors, c'est une personne comme il faut. Le linge de soie commence à

devenir commun.

«--C'est très vrai, ce que vous dites là!

«--Eh bien, Madame, je vais prendre mon service.

«Elle prit son service, en effet, immédiatement, comme si elle n'eût fait

que cela toute sa vie.

«Une heure plus tard mon mari rentrait, Rose ne leva même pas les yeux sur

lui, mais il leva les yeux sur elle, lui. Elle sentait déjà la verveine à

plein nez. Au bout de cinq minutes elle sortit.

«Il me demanda aussitôt:

«--Qu'est-ce que c'est que cette fille-là?

«--Mais... ma nouvelle femme de chambre.

«--Où l'avez-vous trouvée?

«--C'est la baronne de Grangerie qui me l'a donnée, avec les meilleurs

renseignements.

«--Ah! elle est assez jolie!

«--Vous trouvez?

«--Mais oui... pour une femme de chambre.

«J'étais ravie. Je sentais qu'il mordait déjà.

«Le soir même, Rose me disait: «Je puis maintenant promettre à Madame que

ça ne durera pas plus de quinze jours. Monsieur est très facile!

«--Ah! vous avez déjà essayé?

«--Non, Madame; mais ça se voit au premier coup d'oeil. Il a déjà envie de

m'embrasser en passant à côté de moi.

«--Il ne vous a rien dit?

«--Non, Madame, il m'a seulement demandé mon nom... pour entendre le son de

ma voix.

«--Très bien, ma bonne Rose. Allez le plus vite que vous pourrez.

«--Que Madame ne craigne rien. Je ne résisterai que le temps nécessaire

pour ne pas me déprécier.

«Au bout de huit jours, mon mari ne sortait presque plus. Je le voyais

rôder toute l'après-midi dans la maison; et ce qu'il y avait de plus

significatif dans son affaire, c'est qu'il ne m'empêchait plus de sortir.

Et moi j'étais dehors toute la journée... pour... pour le laisser libre.

«Le neuvième jour, comme Rose me déshabillait, elle me dit d'un air timide:

«--C'est fait, Madame, de ce matin.

«Je fus un peu surprise, un rien émue même, non de la chose, mais plutôt de

la manière dont elle me l'avait dite. Je balbutiai:--Et... et... ça c'est

bien passé?...

«--Oh! très bien, Madame. Depuis trois jours déjà il me pressait, mais je

ne voulais pas aller trop vite. Madame me préviendra du moment où elle

désire le flagrant délit.

«--Oui, ma fille. Tenez!... prenons jeudi.

«--Va pour jeudi, Madame. Je n'accorderai rien jusque-là pour tenir

Monsieur en éveil.

«--Vous êtes sûre de ne pas manquer?

«--Oh! oui, Madame, très sûre. Je vais allumer Monsieur dans les grands

prix, de façon à le faire donner juste à l'heure que Madame voudra bien me

désigner.

«--Prenons cinq heures, ma bonne Rose.

«--Ça va pour cinq heures, Madame; et à quel endroit?

«--Mais... dans ma chambre.

«--Soit, dans la chambre de Madame.

«Alors, ma chérie, tu comprends ce que j'ai fait. J'ai été chercher papa et

maman d'abord, et puis mon oncle d'Orvelin, le président, et puis M.

Raplet, le juge, l'ami de mon mari. Je ne les ai pas prévenus de ce que

j'allais leur montrer. Je les ai fait entrer tous sur la pointe des pieds

jusqu'à la porte de ma chambre. J'ai attendu cinq heures, cinq heures

juste. Oh! comme mon coeur battait. J'avais fait monter aussi le concierge

pour avoir un témoin de plus! Et puis... et puis, au moment où la pendule

commence à sonner, pan, j'ouvre la porte toute grande... Ah! ah! ah! ça y

était en plein... en plein... ma chère... Oh! quelle tête!... si tu avais

vu sa tête!... Et il s'est retourné... l'imbécile? Ah! qu'il était drôle...

Je riais, je riais... Et papa qui s'est fâché, qui voulait battre mon

mari... Et le concierge, un bon serviteur, qui l'aidait à se rhabiller...

devant nous... devant nous... Il boutonnait ses bretelles... que c'était

farce!... Quant à Rose, parfaite! absolument parfaite... Elle pleurait...

elle pleurait très bien. C'est une fille précieuse... Si tu en as jamais

besoin, n'oublie pas!

«Et me voici... Je suis venue tout de suite te raconter la chose... tout de

suite. Je suis libre. Vive le divorce!...»

Et elle se mit à danser au milieu du salon, tandis que la petite baronne,

songeuse et contrariée, murmurait:

--Pourquoi ne m'as-tu pas invitée à voir ça?

\* \* \* \* \*

CLOCHETTE

Sont-ils étranges, ces anciens souvenirs qui vous hantent sans qu'on puisse

se défaire d'eux!

Celui-là est si vieux, si vieux que je ne saurais comprendre comment il est

resté si vif et si tenace dans mon esprit. J'ai vu depuis tant de choses

sinistres, émouvantes ou terribles, que je m'étonne de ne pouvoir passer un

jour, un seul jour, sans que la figure de la mère Clochette ne se retrace

devant mes yeux, telle que je la connus, autrefois, voilà si longtemps,

quand j'avais dix ou douze ans.

C'était une vieille couturière qui venait une fois par semaine, tous les

mardis, raccommoder le linge chez mes parents. Mes parents habitaient une

de ces demeures de campagne appelées châteaux, et qui sont simplement

d'antiques maisons à toit aigu, dont dépendent quatre ou cinq fermes

groupées autour.

Le village, un gros village, un bourg, apparaissait à quelques centaines de

mètres, serré autour de l'église, une église de briques rouges devenues

noires avec le temps.

Donc, tous les mardis, la mère Clochette arrivait entre six heures et demie

et sept heures du matin et montait aussitôt dans la lingerie se mettre au

travail.

C'était une haute femme maigre, barbue, ou plutôt poilue, car elle avait de

la barbe sur toute la figure, une barbe surprenante, inattendue, poussée

par bouquets invraisemblables, par touffes frisées qui semblaient semées

par un fou à travers ce grand visage de gendarme en jupes. Elle en avait

sur le nez, sous le nez, autour du nez, sur le menton, sur les joues; et

ses sourcils d'une épaisseur et d'une longueur extravagantes, tout gris,

touffus, hérissés, avaient tout à fait l'air d'une paire de moustaches

placées là par erreur.

Elle boitait, non pas comme boitent les estropiés ordinaires, mais comme un

navire à l'ancre. Quand elle posait sur sa bonne jambe son grand corps

osseux et dévié, elle semblait prendre son élan pour monter sur une vague

monstrueuse, puis, tout à coup, elle plongeait comme pour disparaître dans

un abîme, elle s'enfonçait dans le sol. Sa marche éveillait bien l'idée

d'une tempête, tant elle se balançait en même temps; et sa tête toujours

coiffée d'un énorme bonnet blanc, dont les rubans lui flottaient dans le

dos, semblait traverser l'horizon, du nord au sud et du sud au nord, à

chacun de ses mouvements.

J'adorais cette mère Clochette. Aussitôt levé je montais dans la lingerie

où je la trouvais installée à coudre, une chaufferette sous les pieds. Dès

que j'arrivais, elle me forçait à prendre cette chaufferette et à m'asseoir

dessus pour ne pas m'enrhumer dans cette vaste pièce froide, placée sous le

toit.

--Ça te tire le sang de la gorge, disait-elle.

Elle me contait des histoires, tout en reprisant le linge avec ses longs

doigts crochus, qui étaient vifs; ses yeux derrière ses lunettes aux verres

grossissants, car l'âge avait affaibli sa vue, me paraissaient énormes,

étrangement profonds, doubles.

Elle avait, autant que je puis me rappeler les choses qu'elle me disait et

dont mon coeur d'enfant était remué, une âme magnanime de pauvre femme.

Elle voyait gros et simple. Elle me contait les événements du bourg,

l'histoire d'une vache qui s'était sauvée de l'étable et qu'on avait

retrouvée, un matin, devant le moulin de Prosper Malet, regardant tourner

les ailes de bois, ou l'histoire d'un oeuf de poule découvert dans le

clocher de l'église sans qu'on eût jamais compris quelle bête était venue

le pondre là, ou l'histoire du chien de Jean-Jean Pilas, qui avait été

reprendre à dix lieues du village la culotte de son maître volée par un

passant tandis qu'elle séchait devant la porte après une course à la pluie.

Elle me contait ces naïves aventures de telle façon qu'elles prenaient en

mon esprit des proportions de drames inoubliables, de poèmes grandioses et

mystérieux; et les contes ingénieux inventés par des poètes et que me

narrait ma mère, le soir, n'avaient point cette saveur, cette ampleur,

cette puissance des récits de la paysanne.

\* \* \* \* \*

Or, un mardi, comme j'avais passé toute la matinée à écouter la mère

Clochette, je voulus remonter près d'elle, dans la journée, après avoir été

cueillir des noisettes avec le domestique, au bois des Hallets, derrière la

ferme de Noirpré. Je me rappelle tout cela aussi nettement que les choses

d'hier.

Or, en ouvrant la porte de la lingerie, j'aperçus la vieille couturière

étendue sur le sol, à côté de sa chaise, la face par terre, les bras

allongés, tenant encore son aiguille d'une main, et de l'autre, une de mes

chemises. Une de ses jambes, dans un bas bleu, la grande sans doute,

s'allongeait sous sa chaise; et les lunettes brillaient au pied de la

muraille, ayant roulé loin d'elle.

Je me sauvai en poussant des cris aigus. On accourut; et j'appris au bout

de quelques minutes que la mère Clochette était morte.

Je ne saurais dire l'émotion profonde, poignante, terrible, qui crispa mon

coeur d'enfant. Je descendis à petits pas dans le salon et j'allai me

cacher dans un coin sombre, au fond d'une immense et antique bergère où je

me mis à genoux pour pleurer. Je restai là longtemps sans doute, car la

nuit vint.

Tout à coup on entra avec une lampe, mais on ne me vit pas et j'entendis

mon père et ma mère causer avec le médecin, dont je reconnus la voix.

On l'avait été chercher bien vite et il expliquait les causes de

l'accident. Je n'y compris rien d'ailleurs. Puis il s'assit, et accepta un

verre de liqueur avec un biscuit.

Il parlait toujours; et ce qu'il dit alors me reste et me restera gravé

dans l'âme jusqu'à ma mort! Je crois que je puis reproduire même presque

absolument les termes dont il se servit.

--Ah! disait-il, la pauvre femme! ce fut ici ma première cliente. Elle se

cassa la jambe le jour de mon arrivée et je n'avais pas eu le temps de me

laver les mains en descendant de la diligence quand on vint me quérir en

toute hâte, car c'était grave, très grave.

«Elle avait dix-sept ans, et c'était une très belle fille, très belle, très

belle! L'aurait-on cru? Quant à son histoire, je ne l'ai jamais dite; et

personne hors moi et un autre qui n'est plus dans le pays ne l'a jamais

sue. Maintenant qu'elle est morte, je puis être moins discret.

«A cette époque-là venait de s'installer, dans le bourg, un jeune aide

instituteur qui avait une jolie figure et une belle taille de

sous-officier. Toutes les filles lui couraient après, et il faisait le

dédaigneux, ayant grand'peur d'ailleurs du maître d'école, son supérieur,

le père Grabu, qui n'était pas bien levé tous les jours.

«Le père Grabu employait déjà comme couturière la belle Hortense, qui vient

de mourir chez vous et qu'on baptisa plus tard Clochette, après son

accident. L'aide instituteur distingua cette belle fillette, qui fut sans

doute flattée d'être choisie par cet imprenable conquérant; toujours est-il

qu'elle l'aima, et qu'il obtint un premier rendez-vous, dans le grenier de

l'école, à la fin d'un jour de couture, la nuit venue.

«Elle fit donc semblant de rentrer chez elle, mais au lieu de descendre

l'escalier en sortant de chez les Grabu, elle le monta, et alla se cacher

dans le foin, pour attendre son amoureux. Il l'y rejoignit bientôt, et il

commençait à lui conter fleurette, quand la porte de ce grenier s'ouvrit de

nouveau et le maître d'école parut et demanda:

«--Qu'est-ce que vous faites là haut, Sigisbert?

«Sentant qu'il serait pris, le jeune instituteur, affolé, répondit

stupidement:

«--J'étais monté me reposer un peu sur les bottes, monsieur Grabu.

«Ce grenier était très grand, très vaste, absolument noir; et Sigisbert

poussait vers le fond la jeune fille effarée, en répétant: «Allez là-bas,

cachez-vous. Je vais perdre ma place, sauvez-vous, cachez-vous?»

«Le maître d'école entendant murmurer, reprit: «Vous n'êtes donc pas seul

ici?»

«--Mais oui, monsieur Grabu!

«--Mais non, puisque vous parlez.

«--Je vous jure que oui, monsieur Grabu.

«--C'est ce que je vais savoir, reprit le vieux; et fermant la porte à

double tour, il descendit chercher une chandelle.

«Alors le jeune homme, un lâche comme on en trouve souvent, perdit la tête

et il répétait, paraît-il, devenu furieux tout à coup: «Mais cachez-vous,

qu'il ne vous trouve pas. Vous allez me mettre sans pain pour toute ma vie.

Vous allez briser ma carrière... Cachez-vous donc!»

«On entendait la clef qui tournait de nouveau dans la serrure.

«Hortense courut à la lucarne qui donnait sur la rue, l'ouvrit brusquement,

puis, d'une voix basse et résolue:

«--Vous viendrez me ramasser quand il sera parti, dit-elle.

«Et elle sauta.

«Le père Grabu ne trouva personne et redescendit, fort surpris.

«Un quart d'heure plus tard, M. Sigisbert entrait, chez moi et me contait

son aventure. La jeune fille était restée au pied du mur incapable de se

lever, étant tombée de deux étages. J'allai la chercher avec lui. Il

pleuvait à verse, et j'apportai chez moi cette malheureuse dont la jambe

droite était brisée à trois places, et dont les os avaient crevé les

chairs. Elle ne se plaignait pas et disait seulement avec une admirable

résignation. «Je suis punie, bien punie!»

«Je fis venir du secours et les parents de l'ouvrière, à qui je contai la

fable d'une voiture emportée qui l'avait renversée et estropiée devant ma

porte.

«On me crut, et la gendarmerie chercha en vain, pendant un mois, l'auteur

de cet accident.

«Voilà! Et je dis que cette femme fut une héroïne, de la race de celles qui

accomplissent les plus belles actions historiques.

«Ce fut là son seul amour. Elle est morte vierge. C'est une martyre, une

grande âme, une Dévouée sublime! Et si je ne l'admirais pas absolument je

ne vous aurais pas conté cette histoire, que je n'ai jamais voulu dire à

personne pendant sa vie, vous comprenez pourquoi.»

Le médecin s'était tu. Maman pleurait. Papa prononça quelques mots que je

ne saisis pas bien; puis ils s'en allèrent.

Et je restai à genoux sur ma bergère, sanglotant, pendant que j'entendais

un bruit étrange de pas lourds et de heurts dans l'escalier.

On emportait le corps de Clochette.

\* \* \* \* \*

LE MARQUIS DE FUMEROL

Roger de Tourneville, au milieu du cercle de ses amis, parlait, à cheval

sur une chaise, il tenait un cigare à la main, et, de temps en temps

aspirait et soufflait un petit nuage de fumée.

... Nous étions à table quand on apporta une lettre. Papa l'ouvrit. Vous

connaissez bien papa qui croit faire l'intérim du Roy, en France. Moi, je

l'appelle don Quichotte parce qu'il s'est battu pendant douze ans contre le

moulin à vent de la République sans bien savoir si c'était au nom des

Bourbons ou bien au nom des Orléans. Aujourd'hui il tient la lance au nom

des Orléans seuls, parce qu'il n'y a plus qu'eux. Dans tous les cas, papa

se croit le premier gentilhomme de France, le plus connu, le plus influent,

le chef du parti; et comme il est sénateur inamovible il considère les Rois

des environs comme ayant des trônes peu sûrs.

Quant à maman, c'est l'âme de papa, c'est l'âme de la royauté et de la

religion, le bras droit de Dieu sur terre, et le fléau des mal-pensants.

Donc on apporta une lettre pendant que nous étions à table. Papa l'ouvrit,

la lut; puis il regarda maman et lui dit: «Ton frère est à l'article de la

mort.» Maman pâlit. Presque jamais on ne parlait de mon oncle dans la

maison. Moi je ne le connaissais pas du tout. Je savais seulement par la

voix publique qu'il avait mené et menait encore une vie de polichinelle.

Ayant mangé sa fortune avec un nombre incalculable de femmes, il n'avait

conservé que deux maîtresses, avec lesquelles il vivait dans un petit

appartement, rue des Martyrs.

Ancien pair de France, ancien colonel de cavalerie, il ne croyait,

disait-on, ni à Dieu ni à diable. Doutant donc de la vie future, il avait

abusé, de toutes les façons, de la vie présente; et il était devenu la

plaie vive du coeur de maman.

Elle dit: «Donnez-moi cette lettre, Paul.»

Quand elle eut fini de la lire, je la demandai à mon tour. La voici:

«Monsieur le comte, je croi devoir vou faire asavoir que votre bôfrère le

marqui de Fumerold, va mourir. Peut être voudré vous prendre des

disposition, et ne pas oublié que je vous ai prévenu.

«Votre servante,

«MÉLANI.»

Papa murmura: «Il faut aviser. Dans ma situation, je dois veiller sur les

derniers moments de votre frère.»

Maman reprit: «Je vais faire chercher l'abbé Poivron et lui demander

conseil. Puis j'irai trouver mon frère avec l'abbé et Roger. Vous, Paul,

restez ici. Il ne faut pas vous compromettre. Une femme peut faire et doit

faire ces choses-là. Mais pour un homme politique dans votre position,

c'est autre chose. Un adversaire aurait beau jeu à se servir contre vous de

la plus louable de vos actions.

--Vous avez raison, dit mon père. Faites suivant votre inspiration, ma

chère amie.

Un quart d'heure plus tard, l'abbé Poivron entrait dans le salon, et la

situation fut exposée, analysée, discutée sous toutes ses faces.

Si le marquis de Fumerol, un des grands noms de France, mourait sans les

secours de la religion, le coup assurément serait terrible pour la noblesse

en général et pour le comte de Tourneville en particulier. Les

libre-penseurs triompheraient. Les mauvais journaux chanteraient victoire

pendant six mois; le nom de ma mère serait traîné dans la boue et dans la

prose des feuilles socialistes; celui de mon père éclaboussé. Il était

impossible qu'une pareille chose arrivât.

Donc une croisade fut immédiatement décidée qui serait conduite par l'abbé

Poivron, petit prêtre gras et propre, vaguement parfumé, un vrai vicaire de

grande église dans un quartier noble et riche.

Un landau fut attelé et nous voici partis tous trois, maman, le curé et

moi, pour administrer mon oncle.

\* \* \* \* \*

Il avait été décidé qu'on verrait d'abord Mme Mélanie, auteur de la lettre

et qui devait être la concierge ou la servante de mon oncle.

Je descendis en éclaireur devant une maison à sept étages et j'entrai dans

un couloir sombre où j'eus beaucoup de mal à découvrir le trou obscur du

portier. Cet homme me toisa avec méfiance.

Je demandai: «Madame Mélanie, s'il vous plaît?

--Connais pas!

--Mais, j'ai reçu une lettre d'elle.

--C'est possible, mais connais pas. C'est quelque entretenue que vous

demandez?

--Non, une bonne, probablement. Elle m'a écrit pour une place.

--Une bonne?... Une bonne?... P't-être la celle au marquis. Allez voir,

cintième à gauche.

Du moment que je ne demandais pas une entretenue, il était devenu plus

aimable et il vint jusqu'au couloir. C'était un grand maigre avec des

favoris blancs, un air bedeau et des gestes majestueux.

Je grimpai en courant un long limaçon poisseux d'escalier dont je n'osais

toucher la rampe et je frappai trois coups discrets, à la porte de gauche

du cinquième étage.

Elle s'ouvrit aussitôt; et une femme malpropre, énorme, se trouva devant

moi barrant l'entrée de ses bras ouverts qui s'appuyaient aux deux

portants.

Elle grogna: «Qu'est-ce que vous demandez?

--Vous êtes madame Mélanie?

--Oui.

--Je suis le vicomte de Tourneville.

--Ah bon! Entrez.

--C'est que... maman est en bas avec un prêtre.

--Ah bon... Allez les chercher. Mais prenez garde au portier.

Je descendis et je remontai avec maman que suivait l'abbé. Il me sembla que

j'entendais d'autres pas derrière nous.

Dès que nous fûmes dans la cuisine, Mélanie nous offrit des chaises et nous

nous assîmes tous les quatre pour délibérer.

--Il est bien bas? demanda maman.

--Ah oui, madame, il n'en a pas pour longtemps.

--Est-ce qu'il semble disposé à recevoir la visite d'un prêtre?

--Oh!... je ne crois pas.

--Puis-je le voir?

--Mais... oui... madame... seulement... seulement... ces demoiselles sont

auprès de lui.

--Quelles demoiselles?

--Mais... mais... ses bonnes amies donc.

--Ah!

Maman était devenue toute rouge.

L'abbé Poivron avait baissé les yeux.

Cela commençait à m'amuser et je dis:

--Si j'entrais le premier? Je verrai comment il me recevra et je pourrai

peut-être préparer son coeur.

Maman, qui n'y entendait pas malice, répondit:

--Oui, mon enfant.

Mais une porte s'ouvrit quelque part et une voix, une voix de femme cria:

--Mélanie!

La grosse bonne s'élança, répondit:

--Qu'est-ce qu'il faut, mamzelle Claire?

--L'omelette, bien vite.

--Dans une minute, mamzelle.

Et revenant vers nous, elle expliqua cet appel:

--C'est une omelette au fromage qu'elles m'ont commandée pour deux heures

comme collation.

Et tout de suite elle cassa les oeufs dans un saladier et se mit à les

battre avec ardeur.

Moi, je sortis sur l'escalier et je tirai la sonnette afin d'annoncer mon

arrivée officielle.

Mélanie m'ouvrit, me fit asseoir dans une antichambre, alla dire à mon

oncle que j'étais là, puis revint me prier d'entrer.

L'abbé se cacha derrière la porte pour paraître au premier signe.

Assurément, je fus surpris en voyant mon oncle. Il était très beau, très

solennel, très chic, ce vieux viveur.

Assis, presque couché dans un grand fauteuil, les jambes enveloppées d'une

couverture, les mains, de longues mains pâles, pendantes sur les bras du

siège, il attendait la mort avec une dignité biblique. Sa barbe blanche

tombait sur sa poitrine, et ses cheveux, tout blancs aussi, la rejoignaient

sur les joues.

Debout, derrière son fauteuil, comme pour le défendre contre moi, deux

jeunes femmes, deux grasses petites femmes, me regardaient avec des yeux

hardis de filles. En jupe et en peignoir, bras nus, avec des cheveux noirs

à la diable sur la nuque, chaussées de savates orientales à broderies d'or

qui montraient les chevilles et les bas de soie, elles avaient l'air,

auprès de ce moribond, des figures immorales d'une peinture symbolique.

Entre le fauteuil et le lit, une petite table portant une nappe, deux

assiettes, deux verres, deux fourchettes et deux couteaux, attendait

l'omelette au fromage commandée tout à l'heure à Mélanie.

Mon oncle dit d'une voix faible, essoufflée, mais nette:

--Bonjour, mon enfant. Il est tard pour me venir voir. Notre connaissance

ne sera pas longue.

Je balbutiai: «Mon oncle, ce n'est pas ma faute...»

Il répondit: «Non. Je le sais. C'est la faute de ton père et de ta mère

plus que la tienne... Comment vont-ils?»

--Pas mal, je vous remercie. Quand ils ont appris que vous étiez malade,

ils m'ont envoyé prendre de vos nouvelles.

--Ah! Pourquoi ne sont-ils pas venus eux-mêmes?

Je levai les yeux sur les deux filles, et je dis doucement: «Ce n'est pas

de leur faute s'ils n'ont pu venir, mon oncle. Mais il serait difficile

pour mon père, et impossible pour ma mère d'entrer ici...»

Le vieillard ne répondit rien, mais souleva sa main vers la mienne. Je pris

cette main pâle et froide et je la gardai.

La porte s'ouvrit: Mélanie entra avec l'omelette et la posa sur la table.

Les deux femmes aussitôt s'assirent devant leurs assiettes et se mirent à

manger sans détourner les yeux de moi.

Je dis: «Mon oncle, ce serait une grande joie pour ma mère de vous

embrasser.»

Il murmura: «Moi aussi... je voudrais...» Il se tut. Je ne trouvais rien à

lui proposer, et on n'entendait plus que le bruit des fourchettes sur la

porcelaine et ce vague mouvement des bouches qui mâchent.

Or l'abbé, qui écoutait derrière la porte, voyant notre embarras et croyant

la partie gagnée, jugea le moment venu d'intervenir, et il se montra.

Mon oncle fut tellement stupéfait de cette apparition qu'il demeura d'abord

immobile; puis il ouvrit la bouche comme s'il voulait avaler le prêtre;

puis il cria d'une voix forte, profonde, furieuse:

--Que venez-vous faire ici?

L'abbé, accoutumé aux situations difficiles, avançait toujours, murmurant:

--Je viens au nom de votre soeur, monsieur le marquis; c'est elle qui

m'envoie... Elle serait si heureuse, monsieur le marquis...

Mais le marquis n'écoutait pas. Levant une main il indiquait la porte d'un

geste tragique et superbe, et il disait exaspéré, haletant:

--Sortez d'ici... sortez d'ici... voleurs d'âmes... Sortez d'ici, violeurs

de consciences... Sortez d'ici, crocheteurs de portes des moribonds!

Et l'abbé reculait, et moi aussi, je reculais vers la porte, battant en

retraite avec mon clergé; et, vengées, les deux petites femmes s'étaient

levées, laissant leur omelette à demi mangée, et elles s'étaient placées

des deux côtés du fauteuil de mon oncle, posant leurs mains sur ses bras

pour le calmer, pour le protéger contre les entreprises criminelles de la

Famille et de la Religion.

L'abbé et moi nous rejoignîmes maman dans la cuisine. Et Mélanie de nouveau

nous offrit des chaises.

--Je savais bien que ça n'irait pas tout seul, disait-elle. Il faut trouver

autre chose, autrement il nous échappera.

Et on recommença à délibérer. Maman avait un avis; l'abbé en soutenait un

autre. J'en apportais un troisième.

Nous discutions à voix basse depuis une demi-heure peut-être quand un grand

bruit de meubles remués et des cris poussés par mon oncle, plus véhéments

et plus terribles encore que les premiers, nous firent nous dresser tous

les quatre.

Nous entendions à travers les portes et les cloisons: «Dehors... dehors...

manants... cuistres... dehors gredins... dehors... dehors.»

Mélanie se précipita, puis revint aussitôt m'appeler à l'aide. J'accourus.

En face de mon oncle soulevé par la colère, presque debout et vociférant,

deux hommes, l'un derrière l'autre, semblaient attendre qu'il fût mort de

fureur.

A sa longue redingote ridicule, à ses longs souliers anglais, à son air

d'instituteur sans place, à son col droit et à sa cravate blanche, à ses

cheveux plats, à sa figure humble de faux prêtre d'une religion bâtarde, je

reconnus aussitôt le premier pour un pasteur protestant.

Le second était le concierge de la maison qui, appartenant au culte

réformé, nous avait suivis, avait vu notre défaite, et avait couru chercher

son prêtre à lui, dans l'espoir d'un meilleur sort.

Mon oncle semblait fou de rage! Si la vue du prêtre catholique, du prêtre

de ses ancêtres, avait irrité le marquis de Fumerol devenu libre-penseur,

l'aspect du ministre de son portier le mettait tout à fait hors de lui.

Je saisis par les bras les deux hommes et je les jetai dehors si

brusquement qu'ils s'embrassèrent avec violence deux fois de suite, au

passage des deux portes qui conduisaient à l'escalier.

Puis je disparus à mon tour et je rentrai dans la cuisine, notre quartier

général, afin de prendre conseil de ma mère et de l'abbé.

Mais Mélanie, effarée, rentra en gémissant. «Il meurt... il meurt... venez

vite... il meurt...»

Ma mère s'élança. Mon oncle était tombé par terre, tout au long sur le

parquet, et il ne remuait plus. Je crois bien qu'il était déjà mort.

Maman fut superbe à cet instant-là! Elle marcha droit sur les deux filles

agenouillées auprès du corps et qui cherchaient à le soulever. Et leur

montrant la porte avec une autorité, une dignité, une majesté

irrésistibles, elle prononça:

--C'est à vous de sortir, maintenant.

Et elles sortirent, sans protester, sans dire un mot. Il faut ajouter que

je me disposais à les expulser avec la même vivacité que le pasteur et le

concierge.

Alors l'abbé Poivron administra mon oncle avec toutes les prières d'usage

et lui remit ses péchés.

Maman sanglotait, prosternée près de son frère.

Tout à coup elle s'écria:

--Il m'a reconnue. Il m'a serré la main. Je suis sûr qu'il m'a

reconnue!!!... et qu'il m'a remerciée! oh, mon Dieu! quelle joie!

Pauvre maman! Si elle avait compris ou deviné à qui et à quoi ce

remerciement-là devait s'adresser!

On coucha l'oncle sur son lit. Il était bien mort cette fois.

--Madame, dit Mélanie, nous n'avons pas de draps pour l'ensevelir. Tout le

linge appartient à ces demoiselles.

Moi je regardais l'omelette qu'elles n'avaient point fini de manger, et

j'avais, en même temps, envie de pleurer et de rire. Il y a de drôles

d'instants et de drôles de sensations, parfois, dans la vie!

\* \* \* \* \*

Or, nous avons fait à mon oncle des funérailles magnifiques, avec cinq

discours sur la tombe. Le sénateur baron de Croisselles a prouvé, en termes

admirables, que Dieu toujours rentre victorieux dans les âmes de race un

instant égarées. Tous les membres du parti royaliste et catholique

suivaient le convoi avec un enthousiasme de triomphateurs, en parlant de

cette belle mort après cette vie un peu troublée.

\* \* \* \* \*

Le vicomte Roger s'était tu. On riait autour de lui. Quelqu'un dit: «Bah!

c'est là l'histoire de toutes les conversions \_in extremis.\_»

\* \* \* \* \*

LE SIGNE

La petite marquise de Rennedon dormait encore, dans sa chambre close et

parfumée, dans son grand lit doux et bas, dans ses draps de batiste légère,

fine comme une dentelle, caressants comme un baiser; elle dormait seule,

tranquille, de l'heureux et profond sommeil des divorcées.

Des voix la réveillèrent qui parlaient vivement dans le petit salon bleu.

Elle reconnut son amie chère, la petite baronne de Grangerie, se disputant

pour entrer avec la femme de chambre qui défendait la porte de sa

maîtresse.

Alors la petite marquise se leva, tira les verrous, tourna la serrure,

souleva la portière et montra sa tête, rien que sa tête blonde, cachée sous

un nuage de cheveux.

--Qu'est-ce que tu as, dit-elle, à venir si tôt? Il n'est pas encore neuf

heures.

La petite baronne, très pâle, nerveuse, fiévreuse, répondit:

--Il faut que je te parle. Il m'arrive une chose horrible.

--Entre, ma chérie.

Elle entra, elles s'embrassèrent; et la petite marquise se recoucha pendant

que la femme de chambre ouvrait les fenêtres, donnait de l'air et du jour.

Puis, quand la domestique fut partie, Mme de Rennedon reprit: «Allons,

raconte.»

Mme de Grangerie se mit à pleurer, versant ces jolies larmes claires qui

rendent plus charmantes les femmes, et elle balbutiait sans s'essuyer les

yeux, pour ne point les rougir: «Oh, ma chère, c'est abominable,

abominable, ce qui m'arrive. Je n'ai pas dormi de la nuit, mais pas une

minute; tu entends, pas une minute. Tiens, tâte mon coeur, comme il bat.»

Et, prenant la main de son amie, elle la posa sur sa poitrine, sur cette

ronde et ferme enveloppe du coeur des femmes, qui suffit souvent aux hommes

et les empêche de rien chercher dessous. Son coeur battait fort, en effet.

Elle continua:

«Ça m'est arrivé hier dans la journée... vers quatre heures... ou quatre

heures et demie. Je ne sais pas au juste. Tu connais bien mon appartement,

tu sais que mon petit salon, celui où je me tiens toujours, donne sur la

rue Saint-Lazare, au premier; et que j'ai la manie de me mettre à la

fenêtre pour regarder passer les gens. C'est si gai, ce quartier de la

gare, si remuant, si vivant... Enfin, j'aime ça! Donc hier, j'étais assise

sur la chaise basse que je me suis fait installer dans l'embrasure de ma

fenêtre; elle était ouverte, cette fenêtre, et je ne pensais à rien; je

respirais l'air bleu. Tu te rappelles comme il faisait beau, hier!

«Tout à coup je remarque que, de l'autre côté de la rue, il y a aussi une

femme à la fenêtre, une femme en rouge; moi j'étais en mauve, tu sais, ma

jolie toilette mauve. Je ne la connaissais pas cette femme, une nouvelle

locataire, installée depuis un mois; et comme il pleut depuis un mois, je

ne l'avais point vue encore. Mais je m'aperçus tout de suite que c'était

une vilaine fille. D'abord je fus très dégoûtée et très choquée qu'elle fût

à la fenêtre comme moi; et puis, peu à peu, ça m'amusa de l'examiner. Elle

était accoudée, et elle guettait les hommes, et les hommes aussi la

regardaient, tous ou presque tous. On aurait dit qu'ils étaient prévenus

par quelque chose en approchant de la maison, qu'ils la flairaient comme

les chiens flairent le gibier, car ils levaient soudain la tête et

échangeaient bien vite un regard avec elle, un regard de franc-maçon. Le

sien disait: «Voulez-vous?»

«Le leur répondait: «Pas le temps», ou bien: «Une autre fois», ou bien:

«Pas le sou», ou bien: «Veux-tu te cacher, misérable!» C'étaient les yeux

des pères de famille qui disaient cette dernière phrase.

«Tu ne te figures pas comme c'était drôle de la voir faire son manège ou

plutôt son métier.»

«Quelquefois elle fermait brusquement la fenêtre et je voyais un monsieur

tourner sous la porte. Elle l'avait pris, celui-là, comme un pêcheur à la

ligne prend un goujon. Alors je commençais à regarder ma montre. Ils

restaient de douze à vingt minutes, jamais plus. Vraiment, elle me

passionnait, à la fin, cette araignée. Et puis elle n'était pas laide,

cette fille.

«Je me demandais: Comment fait-elle pour se faire comprendre si bien, si

vite, complètement. Ajoute-t-elle à son regard un signe de tête ou un

mouvement de main?»

«Et je pris ma lunette de théâtre pour me rendre compte de son procédé. Oh!

il était bien simple: un coup d'oeil d'abord, puis un sourire, puis un tout

petit geste de tête qui voulait dire «Montez-vous?» Mais si léger, si

vague, si discret, qu'il fallait vraiment beaucoup de chic pour le réussir

comme elle.

«Et je me demandais: Est-ce que je pourrais le faire aussi bien, ce petit

coup de bas en haut, hardi et gentil; car il était très gentil, son geste.

«Et j'allai l'essayer devant la glace. Ma chère, je le faisais mieux

qu'elle, beaucoup mieux! J'étais enchantée; et je revins me mettre à la

fenêtre.

«Elle ne prenait plus personne, à présent, la pauvre fille, plus personne.

Vraiment elle n'avait pas de chance. Comme ça doit être terrible tout de

même de gagner son pain de cette façon-là, terrible et amusant quelquefois,

car enfin il y en a qui ne sont pas mal, de ces hommes qu'on rencontre dans

la rue.

«Maintenant ils passaient tous sur mon trottoir et plus un seul sur le

sien. Le soleil avait tourné. Ils arrivaient les uns derrière les autres,

des jeunes, des vieux, des noirs, des blonds, des gris, des blancs.

«J'en voyais de très gentils, mais très gentils, ma chère, bien mieux que

mon mari, et que le tien, ton ancien mari, puisque tu es divorcée.

Maintenant tu peux choisir.

«Je me disais: Si je leur faisais le signe, est-ce qu'ils me

comprendraient, moi, moi qui suis une honnête femme? Et voilà que je suis

prise d'une envie folle de le leur faire ce signe, mais d'une envie, d'une

envie de femme grosse... d'une envie épouvantable, tu sais, de ces

envies... auxquelles on ne peut pas résister! J'en ai quelquefois comme ça,

moi. Est-ce bête, dis, ces choses-là! Je crois que nous avons des âmes de

singes, nous autres femmes. On m'a affirmé du reste (c'est un médecin qui

m'a dit ça) que le cerveau du singe ressemblait beaucoup au nôtre. Il faut

toujours que nous imitions quelqu'un. Nous imitons nos maris, quand nous

les aimons, dans le premier mois des noces, et puis nos amants ensuite, nos

amies, nos confesseurs quand ils sont bien. Nous prenons leurs manières de

penser, leurs manières de dire, leurs mots, leurs gestes, tout. C'est

stupide.

«Enfin, moi quand je suis trop tentée de faire une chose, je la fais

toujours.

«Je me dis donc: Voyons, je vais essayer sur un, sur un seul, pour voir.

Qu'est-ce qui peut m'arriver? Rien! Nous échangerons un sourire, et voilà

tout, et je ne le reverrai jamais; et si je le vois il ne me reconnaîtra

pas; et s'il me reconnaît je nierai, parbleu.

«Je commence donc à choisir. J'en voulais un qui fût bien, très bien. Tout

à coup je vois venir un grand blond, très joli garçon. J'aime les blonds,

tu sais.

«Je le regarde. Il me regarde. Je souris, il sourit; je fais le geste; oh!

à peine, à peine; il répond «oui» de la tête et le voilà qui entre, ma

chérie! Il entre par la grande porte de la maison.»

«Tu ne te figures pas ce qui s'est passé en moi à ce moment-là! J'ai cru

que j'allais devenir folle. Oh! quelle peur! Songe, il allait parler aux

domestiques! A Joseph qui est tout dévoué à mon mari! Joseph aurait cru

certainement que je connaissais ce monsieur depuis longtemps.»

«Que faire? dis? Que faire? Et il allait sonner, tout à l'heure, dans une

seconde, Que faire, dis? J'ai pensé que le mieux était de courir à sa

rencontre, de lui dire qu'il se trompait, de le supplier de s'en aller. Il

aurait pitié d'une femme, d'une pauvre femme! Je me précipite donc à la

porte et je l'ouvre juste au moment où il posait la main sur le timbre.»

«Je balbutiai, tout à fait folle: «Allez-vous-en, Monsieur, allez-vous-en,

vous vous trompez, je suis une honnête femme, une femme mariée. C'est une

erreur, une affreuse erreur; je vous ai pris pour un de mes amis à qui vous

ressemblez beaucoup. Ayez pitié de moi, Monsieur.»

«Et voilà qu'il se met à rire, ma chère, et il répond: «Bonjour, ma chatte.

Tu sais, je la connais, ton histoire. Tu es mariée, c'est deux louis au

lieu d'un. Tu les auras. Allons montre-moi la route.»

«Et il me pousse; il referme la porte, et comme je demeurais, épouvantée,

en face de lui, il m'embrasse, me prend par la taille et me fait rentrer

dans le salon qui était resté ouvert.»

«Et puis, il se met à regarder tout comme un commissaire-priseur; et il

reprend: «Bigre, c'est gentil, chez toi, c'est très chic. Faut que tu sois

rudement dans la dèche en ce moment-ci pour faire la fenêtre!»

«Alors, moi, je recommence à le supplier: «Oh! Monsieur, allez-vous-en!

allez-vous-en! Mon mari va rentrer! Il va rentrer dans un instant, c'est

son heure! Je vous jure que vous vous trompez!»

«Et il me répond tranquillement: «Allons, ma belle, assez de manières comme

ça. Si ton mari rentre, je lui donnerai cent sous pour aller prendre

quelque chose en face.»

«Comme il aperçoit sur la cheminée la photographie de Raoul, il me demande:

«--C'est ça, ton... ton mari?

«--Oui, c'est lui.

«--Il a l'air d'un joli mufle. Et ça, qu'est-ce que c'est? Une de tes

amies?

«C'était ta photographie, ma chère, tu sais celle en toilette de bal. Je ne

savais plus ce que disais, je balbutiai:

«--Oui c'est une de mes amies.

«--Elle est très gentille. Tu me la feras connaître.

«Et voilà la pendule qui se met à sonner cinq heures; et Raoul rentre tous

les jours à cinq heures et demie! S'il revenait avant que l'autre fût

parti, songe donc! Alors... alors... j'ai perdu la tête... tout à fait...

j'ai pensé... j'ai pensé... que... que le mieux... était de... de... de...

me débarrasser de cet homme le... le plus vite possible... Plus tôt ce

serait fini... tu comprends... et... et voilà... voilà... puisqu'il le

fallait... et il le fallait, ma chère... il ne serait pas parti sans ça...

Donc j'ai... j'ai... j'ai mis le verrou à la porte du salon... Voilà.»

\* \* \* \* \*

La petite marquise de Rennedon s'était mise à rire, mais à rire follement,

la tête dans l'oreiller, secouant son lit tout entier.

Quand elle se fut un peu calmée, elle demanda:

--Et... et... il était joli garçon...

--Mais oui.

--Et tu te plains?

--Mais... mais... vois-tu, ma chère, c'est que... il a dit... qu'il

reviendrait demain... à la même heure... et j'ai... j'ai une peur atroce...

Tu n'as pas idée comme il est tenace... et volontaire... Que faire...

dis... que faire?

La petite marquise s'assit dans son lit pour réfléchir; puis elle déclara

brusquement:

--Fais-le arrêter.

La petite baronne fut stupéfaite. Elle balbutia:

--Comment? Tu dis? A quoi penses-tu? Le faire arrêter? Sous quel prétexte?

--Oh! c'est bien simple. Tu vas aller chez le commissaire; tu lui diras

qu'un monsieur te suit depuis trois mois; qu'il a eu l'insolence de monter

chez toi hier; qu'il t'a menacée d'une nouvelle visite pour demain, et que

tu demandes protection à la loi. On te donnera deux agents qui

l'arrêteront.

--Mais, ma chère, s'il raconte...

--Mais on ne le croira pas, sotte, du moment que tu auras bien arrangé ton

histoire au commissaire. Et on te croira, toi, qui es une femme du monde

irréprochable.

--Oh! je n'oserai jamais.

--Il faut oser, ma chère, ou bien tu es perdue.

--Songe qu'il va... qu'il va m'insulter... quand on l'arrêtera.

--Eh bien, tu auras des témoins et tu le feras condamner.

--Condamner à quoi?

--A des dommages. Dans ce cas, il faut être impitoyable!

--Ah! à propos de dommages... il y a une chose qui me gêne beaucoup... mais

beaucoup... Il m'a laissé... deux louis... sur la cheminée.

--Deux louis?

--Oui.

--Pas plus?

--Non.

--C'est peu. Ça m'aurait humiliée, moi. Eh bien?

--Eh bien! qu'est-ce qu'il faut faire de cet argent?

La petite marquise hésita quelques secondes, puis répondit d'une voix

sérieuse:

--Ma chère... Il faut faire... il faut faire... un petit cadeau à ton

mari... ça n'est que justice.

\* \* \* \* \*

LE DIABLE

Le paysan restait debout en face du médecin, devant le lit de la mourante.

La vieille, calme, résignée, lucide, regardait les deux hommes et les

écoutait causer. Elle allait mourir; elle ne se révoltait pas, son temps

était fini, elle avait quatre-vingt-douze ans.

Par la fenêtre et la porte ouvertes, le soleil de juillet entrait à flots,

jetait sa flamme chaude sur le sol de terre brune, onduleux et battu par

les sabots de quatre générations de rustres. Les odeurs des champs venaient

aussi, poussées par la brise cuisante, odeurs des herbes, des blés, des

feuilles, brûlés sous la chaleur, de midi. Les sauterelles s'égosillaient,

emplissaient la campagne d'un crépitement clair, pareil au bruit des

criquets de bois qu'on vend aux enfants dans les foires.

Le médecin, élevant la voix, disait:

--Honoré, vous ne pouvez pas laisser votre mère toute seule dans cet

état-là. Elle passera d'un moment à l'autre!

Et le paysan, désolé, répétait:

--Faut pourtant que j'rentre mon blé; v'là trop longtemps qu'il est à

terre. L'temps est bon, justement. Que qu' t'en dis, ma mé?

Et la vieille mourante, tenaillée encore par l'avarice normande, faisait

«oui» de l'oeil et du front, engageait son fils à rentrer son blé et à la

laisser mourir toute seule.

Mais le médecin se fâcha et, tapant du pied:

--Vous n'êtes qu'une brute, entendez-vous, et je ne vous permettrai pas de

faire ça, entendez-vous! Et, si vous êtes forcé de rentrer votre blé

aujourd'hui même, allez chercher la Rapet, parbleu! et faites-lui garder

votre mère. Je le veux, entendez-vous! Et si vous ne m'obéissez pas, je

vous laisserai crever comme un chien, quand vous serez malade à votre tour,

entendez-vous?

Le paysan, un grand maigre, aux gestes lents, torturé par l'indécision, par

la peur du médecin et par l'amour féroce de l'épargne, hésitait, calculait,

balbutiait:

--Comben qu'é prend, la Rapet, pour une garde?

Le médecin criait:

--Est-ce que je sais, moi? Ça dépend du temps que vous lui demanderez.

Arrangez-vous avec elle, morbleu! Mais je veux qu'elle soit ici dans une

heure, entendez-vous?

L'homme se décida:

--J'y vas, j'y vas; vous fâchez point, m'sieu l'médecin.

Et le docteur s'en alla, en appelant:

--Vous savez, vous savez, prenez garde, car je ne badine pas quand je me

fâche, moi!

Dès qu'il fut seul, le paysan se tourna vers sa mère, et, d'une voix

résignée:

--J'vas quéri la Rapet, pisqu'il veut, c't homme. T'éluge point tant qu'je

r'vienne.

Et il sortit à son tour.

\* \* \* \* \*

La Rapet, une vieille repasseuse, gardait les morts et les mourants de la

commune et des environs. Puis, dès qu'elle avait cousu ses clients dans le

drap dont ils ne devaient plus sortir, elle revenait prendre son fer dont

elle frottait le linge des vivants. Ridée comme une pomme de l'autre année,

méchante, jalouse, avare d'une avarice tenant du phénomène, courbée en deux

comme si elle eût été cassée aux reins par l'éternel mouvement du fer

promené sur les toiles, on eût dit qu'elle avait pour l'agonie une sorte

d'amour monstrueux et cynique. Elle ne parlait jamais que des gens qu'elle

avait vus mourir, de toutes les variétés de trépas auxquelles elle avait

assisté; et elle les racontait avec une grande minutie de détails toujours

pareils, comme un chasseur raconte ses coups de fusil.

Quand Honoré Bontemps entra chez elle, il la trouva préparant de l'eau

bleue pour les collerettes des villageoises.

Il dit:

--Allons, bonsoir; ça va-t-il comme vous voulez, la mé Rapet?

Elle tourna vers lui la tête:

--Tout d'même, tout d'même. Et d'vot' part?

--Oh! d'ma part, ça va-t-à volonté, mais c'est ma mé qui n'va point.

--Vot'mé?

--Oui, ma mé.

--Qué qu'alle a votre mé?

--All'a qu'a va tourner d'l'oeil!

La vieille femme retira ses mains de l'eau, dont les gouttes, bleuâtres et

transparentes, lui glissaient jusqu'au bout des doigts, pour retomber dans

le baquet.

Elle demanda, avec une sympathie subite:

--All'est si bas qu'ça?

--L'médecin dit qu'all' n'passera point la r'levée.

--Pour sûr qu'all'est bas alors!

Honoré hésita. Il lui fallait quelques préambules pour la proposition qu'il

préparait. Mais, comme il ne trouvait rien, il se décida tout d'un coup:

--Comben qu'vous m'prendrez pour la garder jusqu'au bout? Vô savez que

j'sommes point riche. J'peux seulement point m'payer une servante. C'est

ben ça qui l'a mise là, ma pauv'mé, trop d'élugement, trop d'fatigue! A

travaillait comme dix, nonobstant ses quatre-vingt-douze. On n'en fait pu

de c'te graine-là!...

La Rapet répliqua gravement:

--Y a deux prix: quarante sous l'jour, et trois francs la nuit pour les

riches. Vingt sous l'jour et quarante la nuit pour l'zautres. Vô m'donnerez

vingt et quarante.

Mais le paysan réfléchissait. Il la connaissait bien, sa mère. Il savait

comme elle était tenace, vigoureuse, résistante. Ça pouvait durer huit

jours, malgré l'avis du médecin.

Il dit résolument:

--Non. J'aime ben qu'vô me fassiez un prix, là, un prix pour jusqu'au bout.

J'courrons la chance d'part et d'autre. L'médecin dit qu'alle passera

tantôt. Si ça s'fait tant mieux pour vous, tant pis pour mé. Ma si all'

tient jusqu'à demain ou pu longtemps tant mieux pour mé, tant pis pour

vous!

La garde, surprise, regardait l'homme. Elle n'avait jamais traité un trépas

à forfait. Elle hésitait, tentée par l'idée d'une chance à courir. Puis

elle soupçonna qu'on voulait la jouer.

--J'peux rien dire tant qu'j'aurai point vu vot' mé, répondit-elle.

--V'nez-y, la vé.

Elle essuya ses mains et le suivit aussitôt.

En route, ils ne parlèrent point. Elle allait d'un pied pressé, tandis

qu'il allongeait ses grandes jambes comme s'il devait, à chaque pas,

traverser un ruisseau.

Les vaches couchées dans les champs, accablées par la chaleur, levaient

lourdement la tête et poussaient un faible meuglement vers ces deux gens

qui passaient, pour leur demander de l'herbe fraîche.

En approchant de sa maison, Honoré Bontemps murmura:

---Si c'était fini, tout d'même?

Et le désir inconscient qu'il en avait se manifesta dans le son de sa voix.

Mais la vieille n'était point morte. Elle demeurait sur le dos, en son

grabat, les mains sur la couverture d'indienne violette, des mains

affreusement maigres, nouées, pareilles à des bêtes étranges, à des crabes,

et fermées par les rhumatismes, les fatigues, les besognes presque

séculaires qu'elles avaient accomplies.

La Rapet s'approcha du lit et considéra la mourante. Elle lui tâta le

pouls, lui palpa la poitrine, l'écouta respirer, la questionna pour

l'entendre parler; puis l'ayant encore longtemps contemplée, elle sortit

suivie d'Honoré. Son opinion était assise. La vieille n'irait pas à la

nuit. Il demanda:

--Hé ben?

La garde répondit:

--Hé ben, ça durera deux jours, p'têt trois. Vous me donnerez six francs,

tout compris.

Il s'écria:

--Six francs! six francs! Avez-vous perdu le sens? Mé, je vous dis qu'elle

en a pour cinq ou six heures, pas plus!

Et ils discutèrent longtemps, acharnés tous deux. Comme la garde allait se

retirer, comme le temps passait, comme son blé ne se rentrerait pas tout

seul, à la fin, il consentit:

--Eh ben, c'est dit, six francs, tout compris, jusqu'à la l'vée du corps.

--C'est dit, six francs.

Et il s'en alla, à longs pas, vers son blé couché sur le sol, sous le lourd

soleil qui mûrit les moissons.

La garde rentra dans la maison.

Elle avait apporté de l'ouvrage; car auprès des mourants et des morts elle

travaillait sans relâche, tantôt pour elle, tantôt pour la famille qui

l'employait à cette double besogne moyennant un supplément de salaire.

Tout à coup, elle demanda:

--Vous a-t-on administrée au moins, la mé Bontemps?

La paysanne fit «non» de la tête; et la Rapet, qui était dévote, se leva

avec vivacité.

--Seigneur Dieu, c'est-il possible? J'vas quérir m'sieur l'curé.

Et elle se précipita vers le presbytère, si vite, que les gamins, sur la

place, la voyant trotter ainsi, crurent un malheur arrivé.

\* \* \* \* \*

Le prêtre s'en vint aussitôt, en surplis, précédé de l'enfant de choeur qui

sonnait une clochette pour annoncer le passage de Dieu dans la campagne

brûlante et calme. Des hommes, qui travaillaient au loin, ôtaient leurs

grands chapeaux et demeuraient immobiles en attendant que le blanc vêtement

eût disparu derrière une ferme; les femmes qui ramassaient les gerbes se

redressaient pour faire le signe de la croix, des poules noires, effrayées,

fuyaient le long des fossés en se balançant sur leurs pattes jusqu'au trou,

bien connu d'elles, où elles disparaissaient brusquement; un poulain,

attaché dans un pré, prit peur à la vue du surplis et se mit à tourner en

rond, au bout de sa corde, en lançant des ruades. L'enfant de choeur, en

jupe rouge, allait vite; et le prêtre, la tête inclinée sur une épaule et

coiffé de sa barrette carrée, le suivait en murmurant des prières; et la

Rapet venait derrière, toute penchée, pliée en deux, comme pour se

prosterner en marchant, et les mains jointes, comme à l'église.

Honoré, de loin, les vit passer. Il demanda:

--Ousqu'i va, not'curé?

Son valet, plus subtil, répondit:

--I porte l'bon Dieu à ta mé, pardi!

Le paysan ne s'étonna pas:

--Ça s'peut ben, tout d'même!

Et il se remit au travail.

La mère Bontemps se confessa, reçut l'absolution, communia; et le prêtre

s'en revint, laissant seules les deux femmes dans la chaumière étouffante.

Alors la Rapet commença à considérer la mourante, en se demandant si cela

durerait longtemps.

Le jour baissait; l'air plus frais entrait par souffles plus vifs, faisait

voltiger contre le mur une image d'Épinal tenue par deux épingles; les

petits rideaux de la fenêtre, jadis blancs, jaunes maintenant et couverts

de taches de mouche, avaient l'air de s'envoler, de se débattre, de vouloir

partir, comme l'âme de la vieille.

Elle, immobile, les yeux ouverts, semblait attendre avec indifférence la

mort si proche qui tardait à venir. Son haleine, courte, sifflait un peu

dans sa gorge serrée. Elle s'arrêterait tout à l'heure, et il y aurait sur

la terre une femme de moins, que personne ne regretterait.

A la nuit tombante, Honoré rentra. S'étant approché du lit, il vit que sa

mère vivait encore, et il demanda:

--Ça va-t-il?

Comme il faisait autrefois quand elle était indisposée.

Puis il renvoya la Rapet en lui recommandant:

--D'main, cinq heures, sans faute. Elle répondit:

--D'main, cinq heures.

Elle arriva, en effet, au jour levant.

Honoré, avant de se rendre aux terres, mangeait sa soupe, qu'il avait faite

lui-même.

La garde demanda:

--Eh ben, vot'mé a-t-all' passé?

Il répondit, avec un pli malin au coin des yeux:

--All'va plutôt mieux.

Et il s'en alla.

La Rapet, saisie d'inquiétude, s'approcha de l'agonisante, qui demeurait

dans le même état, oppressée et impassible, l'oeil ouvert et les mains

crispées sur sa couverture.

Et la garde comprit que cela pouvait durer deux jours, quatre jours, huit

jours ainsi; et une épouvante étreignit son coeur d'avare, tandis qu'une

colère furieuse la soulevait contre ce finaud qui l'avait jouée et contre

cette femme qui ne mourait pas.

Elle se mit au travail néanmoins et attendit, le regard fixé sur la face

ridée de la mère Bontemps.

Honoré revint pour déjeuner; il semblait content, presque goguenard; puis

il repartit. Il rentrait son blé, décidément, dans des conditions

excellentes.

\* \* \* \* \*

La Rapet s'exaspérait; chaque minute écoulée lui semblait, maintenant, du

temps volé, de l'argent volé. Elle avait envie, une envie folle de prendre

par le cou cette vieille bourrique, cette vielle têtue, cette vieille

obstinée, et d'arrêter, en serrant un peu, ce petit souffle rapide qui lui

volait son temps et son argent.

Puis elle réfléchit au danger; et, d'autres idées lui passant par la tête,

elle se rapprocha du lit.

Elle demanda:

--Vos avez-t-il déjà vu l'Diable?

La mère Bontemps murmura:

--Non.

Alors la garde se mit à causer, à lui conter des histoires pour terroriser

son âme débile de mourante.

Quelques minutes avant qu'on expirât, le Diable apparaissait, disait-elle,

à tous les agonisants. Il avait un balai à la main, une marmite sur la

tête, et il poussait de grands cris. Quand on l'avait vu, c'était fini, on

n'en avait plus que pour peu d'instants. Et elle énumérait tous ceux à qui

le Diable était apparu devant elle, cette année-là: Joséphin Loisel,

Eulalie Ratier, Sophie Padagnau, Séraphine Grospied.

La mère Bontemps, émue enfin, s'agitait, remuait les mains, essayait de

tourner la tête pour regarder au fond de la chambre.

Soudain la Rapet disparut au pied du lit. Dans l'armoire, elle prit un drap

et s'enveloppa dedans; elle se coiffa de la marmite, dont les trois pieds

courts et courbés se dressaient ainsi que trois cornes; elle saisit un

balai de sa main droite, et, de la main gauche, un seau de fer-blanc,

qu'elle jeta brusquement en l'air pour qu'il retombât avec bruit.

Il fit, en heurtant le sol, un fracas épouvantable; alors, grimpée sur une

chaise, la garde souleva le rideau qui pendait au bout du lit, et elle

apparut, gesticulant, poussant des clameurs aiguës au fond du pot de fer

qui lui cachait la face, et menaçant de son balai, comme un diable de

guignol, la vieille paysanne à bout de vie.

Eperdue, le regard fou, la mourante fit un effort surhumain pour se

soulever et s'enfuir; elle sortit même de sa couche ses épaules et sa

poitrine; puis elle retomba avec un grand soupir. C'était fini.

Et la Rapet, tranquillement, remit en place tous les objets, le balai au

coin de l'armoire, le drap dedans, la marmite sur le foyer, le seau sur la

planche et la chaise contre le mur. Puis, avec les gestes professionnels,

elle ferma les yeux énormes de la morte, posa sur le lit une assiette,

versa dedans l'eau du bénitier, y trempa le buis cloué sur la commode et,

s'agenouillant, se mit à réciter avec ferveur les prières des trépassés

qu'elle savait par coeur, par métier.

Et quand Honoré rentra, le soir venu, il la trouva priant, et il calcula

tout de suite qu'elle gagnait encore vingt sous sur lui, car elle n'avait

passé que trois jours et une nuit, ce qui faisait en tout cinq francs, au

lieu de six qu'il lui devait.

\* \* \* \* \*

LES ROIS

--Ah! dit le capitaine comte de Garens, je crois bien que je me le

rappelle, ce souper des Rois, pendant la guerre!

J'étais alors maréchal des logis de hussards, et depuis quinze jours rôdant

en éclaireur en face d'une avant-garde allemande. La veille, nous avions

sabré quelques uhlans et perdu trois hommes, dont ce pauvre petit

Raudeville. Vous vous rappelez bien, Joseph de Raudeville.

Or, ce jour-là, mon capitaine m'ordonna de prendre dix cavaliers et d'aller

occuper et de garder toute la nuit le village de Porterin, où l'on s'était

battu cinq fois en trois semaines. Il ne restait pas vingt maisons debout

ni douze habitants dans ce guêpier.

Je pris donc dix cavaliers et je partis vers quatre heures. A cinq heures,

en pleine nuit, nous atteignîmes les premiers murs de Porterin. Je fis

halte et j'ordonnai à Marchas, vous savez bien, Pierre de Marchas, qui a

épousé depuis la petite Martel-Auvelin, la fille du marquis de

Martel-Auvelin, d'entrer tout seul dans le village et de m'apporter des

nouvelles.

Je n'avais choisi que des volontaires, tous de bonne famille. Ça fait

plaisir, dans le service, de ne pas tutoyer des mufles. Ce Marchas était

dégourdi comme pas un, fin comme un renard et souple comme un serpent. Il

savait éventer des Prussiens ainsi qu'un chien évente un lièvre, trouver

des vivres là où nous serions morts de faim sans lui, et il obtenait des

renseignements de tout le monde, des renseignements toujours sûrs, avec une

adresse inimaginable.

Il revint au bout de dix minutes:

--Ça va bien, dit-il; aucun Prussien n'a passé par ici depuis trois jours.

Il est sinistre, ce village. J'ai causé avec une bonne soeur qui garde

quatre ou cinq malades dans un couvent abandonné.

J'ordonnai d'aller de l'avant, et nous pénétrâmes dans la rue principale.

On apercevait vaguement à droite, à gauche, des murs sans toit, à peine

visibles dans la nuit profonde. De place en place, une lumière brillait

derrière une vitre: une famille était restée pour garder sa demeure à peu

près debout, une famille de braves ou de pauvres. La pluie commençait à

tomber, une pluie menue, glacée, qui nous gelait avant de nous avoir

mouillés, rien qu'en touchant les manteaux. Les chevaux trébuchaient sur

des pierres, sur des poutres, sur des meubles. Marchas nous guidait, à

pied, devant nous, et traînant sa bête par la bride.

--Où nous mènes-tu? lui demandai-je.

Il répondit:

--J'ai un gîte, un bon.

Et il s'arrêta bientôt devant une petite maison bourgeoise demeurée

entière, bien close, bâtie sur la rue, avec un jardin derrière.

Au moyen d'un gros caillou ramassé près de la grille, Marchas fit sauter la

serrure, puis il gravit le perron, défonça la porte d'entrée à coups de

pied et à coups d'épaule, alluma un bout de bougie qu'il avait toujours en

poche, et nous précéda dans un bon et confortable logis de particulier

riche, en nous guidant avec assurance, avec une assurance admirable, comme

s'il avait vécu dans cette maison qu'il voyait pour la première fois.

Deux hommes restés dehors gardaient nos chevaux.

Marchas dit au gros Ponderel, qui le suivait:

--Les écuries doivent être à gauche; j'ai vu ça en entrant; va donc y loger

les bêtes, dont nous n'avons pas besoin.

Puis, se tournant vers moi:

--Donne des ordres, sacrebleu!

Il m'étonnait toujours, ce gaillard-là. Je répondis en riant:

--Je vais placer mes sentinelles aux abords du pays. Je te retrouverai ici.

Il demanda:

--Combien prends-tu d'hommes?

--Cinq. Les autres les relèveront à dix heures du soir.

--Bon. Tu m'en laisses quatre pour faire les provisions, la cuisine, et

mettre la table. Moi, je trouverai la cachette au vin.

Et je m'en allai reconnaître les rues désertes jusqu'à la sortie sur la

plaine, pour y placer mes factionnaires.

Une demi-heure plus tard, j'étais de retour. Je trouvai Marchas étendu dans

un grand fauteuil Voltaire, dont il avait ôté la housse, par amour du luxe,

disait-il. Il se chauffait les pieds au feu, en fumant un cigare excellent

dont le parfum emplissait la pièce. Il était seul, les coudes sur les bras

du siège, la tête entre les épaules, les joues roses, l'oeil brillant,

l'air enchanté.

Dans la pièce voisine, j'entendais un bruit de vaisselle. Marchas me dit en

souriant d'une façon béate:

--Ça va, j'ai trouvé le bordeaux dans le poulailler, le champagne sous les

marches du perron, l'eau-de-vie,--cinquante bouteilles de vraie fine--dans

le potager, sous un poirier qui, vu à la lanterne, ne m'a pas semblé droit.

Comme solide, nous avons deux poules, une oie, un canard, trois pigeons et

un merle cueilli dans une cage, rien que de la plume, comme tu vois. Tout

ça cuit en ce moment. Ce pays est excellent.

Je m'étais assis en face de lui. La flamme de la cheminée me grillait le

nez et les joues:

--Où as-tu trouvé ce bois-là? demandai-je.

Il murmura:

--Bois magnifique, voiture de maître, coupé. C'est la peinture qui donne

cette flambée, un punch d'essence et de vernis. Bonne maison!

Je riais, tant je le trouvais drôle, l'animal. Il reprit:

--Dire que c'est jour de Rois! J'ai fait mettre une fève dans l'oie; mais

pas de reine, c'est embêtant, ça!

Je répétai, comme un écho:

--C'est embêtant; mais que veux-tu que j'y fasse, moi?

--Que tu en trouves, parbleu!

--De quoi?

--Des femmes.

--Des femmes?... Tu es fou!

--J'ai bien trouvé l'eau-de-vie sous un poirier, moi, et le champagne sous

les marches du perron; et rien ne pouvait me guider encore.--Tandis que,

pour toi, une jupe c'est un indice certain. Cherche, mon vieux.

Il avait l'air si grave, si sérieux, si convaincu que je ne savais plus

s'il plaisantait.

Je répondis:

--Voyons, Marchas, tu blagues?

--Je ne blague jamais dans le service.

--Mais où diable veux-tu que j'en trouve, des femmes?

--Où tu voudras. Il doit en rester deux ou trois dans le pays. Déniche et

apporte.

Je me levai. Il faisait trop chaud devant ce feu. Marchas reprit:

--Veux-tu une idée?

--Oui.

--Va trouver le curé.

--Le curé? Pourquoi faire?

--Invite-le à souper et prie-le d'amener une femme.

--Le curé! Une femme! Ah! ah! ah!

Marchas reprit avec une extraordinaire gravité:

--Je ne ris pas. Va trouver le curé, raconte-lui notre situation. Il doit

s'embêter affreusement, il viendra. Mais dis-lui qu'il nous faut une femme

au minimum, une femme comme il faut, bien entendu, puisque nous sommes tous

des hommes du monde. Il doit connaître ses paroissiennes sur le bout du

doigt. S'il y en a une possible pour nous, et si tu t'y prends bien, il te

l'indiquera.

--Voyons, Marchas? A quoi penses-tu?

--Mon cher Garens, tu peux faire ça très bien. Ce serait même très drôle.

Nous savons vivre, parbleu! et nous serons d'une distinction parfaite, d'un

chic extrême. Nomme-nous à l'abbé, fais-le rire, attendris-le, séduis-le et

décide-le!

--Non, c'est impossible.

Il rapprocha son fauteuil et, comme il connaissait mes côtés faibles, le

gredin reprit:

--Songe donc comme ce serait crâne à faire et amusant à raconter. On en

parlerait dans toute l'armée. Ça te ferait une rude réputation.

J'hésitais, tenté par l'aventure. Il insista:

--Allons, mon petit Garens. Tu es chef de détachement, toi seul peux aller

trouver le chef de l'Eglise en ce pays. Je t'en prie, vas-y. Je raconterai

la chose en vers, dans la \_Revue des Deux-Mondes\_, après la guerre, je te

le promets. Tu dois bien ça à tes hommes. Tu les fais assez marcher depuis

un mois.

Je me levai en demandant:

--Où est le presbytère?

--Tu prends la seconde rue à gauche. Au bout, tu trouveras une avenue; et,

au bout de l'avenue, l'église. Le presbytère est à côté.

Je sortais; il me cria:

--Dis-lui le menu pour lui donner faim!

\* \* \* \* \*

Je découvris sans peine la petite maison de l'ecclésiastique, à côté d'une

grande vilaine église de briques. Je frappai à coups de poing dans la

porte, qui n'avait ni sonnette ni marteau, et une voix forte demanda de

l'intérieur:

--Qui va là?

Je répondis:

--Maréchal des logis de hussards.

J'entendis un bruit de verrous et de clef tournée, et je me trouvai en face

d'un grand prêtre à gros ventre, avec une poitrine de lutteur, des mains

formidables sortant de manches retroussées, un teint rouge et un air brave

homme.

Je fis le salut militaire.

--Bonjour, monsieur le curé.

Il avait craint une surprise, une embûche de rôdeurs, et il sourit en

répondant:

--Bonjour, mon ami; entrez.

Je le suivis dans une petite chambre à pavés rouges, où brûlait un maigre

feu, bien différent du brasier de Marchas.

Il me montra une chaise, et puis me dit:

--Qu'y a-t-il pour votre service?

--Monsieur l'abbé, permettez-moi d'abord de me présenter.

Et je lui tendis ma carte.

Il la reçut et lut à mi-voix:

«Le comte de Garens.»

Je repris:

--Nous sommes ici onze, monsieur l'abbé, cinq en grand'garde et six

installés chez un habitant inconnu. Ces six-là se nomment Garens, ici

présent, Pierre de Marchas, Ludovic de Ponderel, le baron d'Etreillis, Karl

Massouligny, le fils du peintre, et Joseph Herbon, un jeune musicien. Je

viens, en leur nom et au mien, vous prier de nous faire l'honneur de souper

avec nous. C'est un souper des Rois, monsieur le curé, et nous voudrions le

rendre un peu gai.

Le prêtre souriait. Il murmura:

--Il me semble que ce n'est guère l'occasion de s'amuser.

Je répondis:

--Nous nous battons tous les jours, Monsieur. Quatorze de nos camarades

sont morts depuis un mois, et trois sont restés par terre, hier encore.

C'est la guerre. Nous jouons notre vie à tout instant, n'avons-nous pas le

droit de la jouer gaiement? Nous sommes Français, nous aimons rire, nous

savons rire partout. Nos pères riaient bien sur l'échafaud! Ce soir, nous

voudrions nous dégourdir un peu, en gens comme il faut, et non pas en

soudards, vous me comprenez. Avons-nous tort?

Il répondit vivement:

--Vous avez raison, mon ami, et j'accepte avec grand plaisir votre

invitation.

Il cria:

--Hermance!

Une vieille paysanne, tordue, ridée, horrible, apparut et demanda:

--Qué qui a?

--Je ne dîne pas ici, ma fille.

--Où que vous dînez donc?

--Avec MM. les hussards.

J'eus envie de dire: «Amenez votre bonne, pour voir la tête de Marchas»,

mais je n'osai point.

Je repris:

--Parmi vos paroissiens restés dans le village, en voyez-vous quelqu'un ou

quelqu'une que je puisse inviter aussi?

Il hésita, chercha et déclara:

--Non, personne!

J'insistai:

--Personne!... Voyons, monsieur le curé, cherchez. Ce serait très galant

d'avoir des dames. Je m'entends, des ménages! Est-ce que je sais, moi? Le

boulanger avec sa femme, l'épicier, le... le... le... l'horloger... le...

le cordonnier... le... le pharmacien avec la pharmacienne... Nous avons un

bon repas, du vin, et serions enchantés de laisser un bon souvenir aux gens

d'ici.

Le curé médita longtemps encore, puis prononça avec résolution:

--Non, personne.

Je me mis à rire:

--Sacristi! monsieur le curé, c'est ennuyeux de n'avoir pas une reine, car

nous avons une fève. Voyons, cherchez. Il n'y a pas un maire marié, un

adjoint marié, un conseiller municipal marié, un instituteur marié?...

--Non, toutes les dames sont parties.

--Quoi, il n'y a pas dans tout le pays une brave bourgeoise avec son

bourgeois de mari, à qui nous pourrions faire ce plaisir, car ce serait un

plaisir pour eux, un grand, dans les circonstances présentes?

Mais tout à coup le curé se mit à rire, d'un rire violent qui le secouait

tout entier, et il criait:

--Ah! ah! ah! j'ai votre affaire, Jésus, Marie, j'ai votre affaire! Ah! ah!

ah! nous allons rire, mes enfants, nous allons rire. Et elles seront bien

contentes, allez, bien contentes, ah! ah!... Où gîtez-vous?

J'expliquai la maison en la décrivant. Il comprit:

--Très bien. C'est la propriété de M. Bertin-Lavaille. J'y serai dans une

demi-heure avec quatre dames!!!... Ah! ah! ah! quatre dames!!!...

Il sortit avec moi, riant toujours, et me quitta, en répétant:

--Ça va; dans une demi-heure, maison Bertin-Lavaille.

Je rentrai vite, très étonné, très intrigué.

--Combien de couverts? demanda Marchas en m'apercevant.

--Onze. Nous sommes six hussards, plus M. le curé et quatre dames.

Il fut stupéfait. Je triomphais.

Il répétait:

--Quatre dames! Tu dis: quatre dames?

--Je dis: quatre dames.

--De vraies femmes?

--De vraies femmes.

--Bigre! Mes compliments!

--Je les accepte. Je les mérite.

Il quitta son fauteuil, ouvrit la porte et j'aperçus une belle nappe

blanche jetée sur une longue table autour de laquelle trois hussards en

tablier bleu disposaient des assiettes et des verres.

--Il y aura des femmes! cria Marchas.

Et les trois hommes se mirent à danser en applaudissant de toute leur

force.

Tout était prêt. Nous attendions. Nous attendîmes près d'une heure. Une

odeur délicieuse de volailles rôties flottait dans toute la maison.

Un coup frappé contre le volet nous souleva tous en même temps. Le gros

Ponderel courut ouvrir, et, au bout d'une minute à peine, une petite bonne

Soeur apparut dans l'encadrement de la porte. Elle était maigre, ridée,

timide, et saluait coup sur coup les quatre hussards effarés qui la

regardaient entrer. Derrière elle, un bruit de bâtons martelait le pavé du

vestibule, et dès qu'elle eut pénétré dans le salon, j'aperçus, l'une

suivant l'autre, trois vieilles têtes en bonnet blanc, qui s'en venaient en

se balançant avec des mouvements différents, l'une chavirant à droite,

tandis que l'autre chavirait à gauche. Et, trois bonnes femmes se

présentèrent, boitant, traînant la jambe, estropiées par les maladies et

déformées par la vieillesse, trois infirmes hors de service, les trois

seules pensionnaires capables de marcher encore de l'établissement

hospitalier que dirigeait la Soeur Saint-Benoît.

Elle s'était retournée vers ses invalides, pleine de sollicitude pour

elles; puis, voyant mes galons de maréchal des logis, elle me dit:

--Je vous remercie bien, monsieur l'officier, d'avoir pensé à ces pauvres

femmes. Elles ont bien peu de plaisir dans la vie, et c'est pour elles en

même temps un grand bonheur et un grand honneur que vous leur faites.

J'aperçus le curé, resté dans l'ombre du couloir et qui riait de tout son

coeur. A mon tour, je me mis à rire, en regardant surtout la tête de

Marchas. Puis montrant des sièges à la religieuse:

--Asseyez-vous, ma Soeur; nous sommes très fiers et très heureux que vous

ayez accepté notre modeste invitation.

Elle prit trois chaises contre le mur, les aligna devant le feu, y

conduisit ses trois bonnes femmes, les plaça dessus, leur ôta leurs cannes

et leurs châles qu'elle alla déposer dans un coin; puis, désignant la

première, une maigre à ventre énorme, une hydropique assurément:

--Celle-là est la mère Paumelle, dont le mari s'est tué en tombant d'un

toit, et dont le fils est mort en Afrique. Elle a soixante-deux ans.

Puis elle désigna la seconde, une grande dont la tête tremblait sans cesse:

--Celle-là est la mère Jean-Jean, âgée de soixante-sept ans. Elle n'y voit

plus guère, ayant eu la figure flambée dans un incendie et la jambe droite

brûlée à moitié.

Elle nous montra, enfin, la troisième, une espèce de naine, avec des yeux

saillants, qui roulaient de tous les côtés, ronds et stupides.

--C'est la Putois, une innocente. Elle est âgée de quarante-quatre ans

seulement.

J'avais salué les trois femmes comme si on m'eût présenté à des Altesses

Royales, et, me tournant vers le curé:

--Vous êtes, monsieur l'abbé, un homme précieux, à qui nous devrons tous

ici de la reconnaissance.

Tout le monde riait, en effet, hormis Marchas, qui semblait furieux.

--Notre Soeur Saint-Benoît est servie! cria tout à coup Karl Massouligny.

Je la fis passer devant avec le curé, puis je soulevai la mère Paumelle,

dont je pris le bras et que je traînai dans la pièce voisine, non sans

peine, car son ventre ballonné semblait plus pesant que du fer.

Le gros Ponderel enleva la mère Jean-Jean, qui gémissait pour avoir sa

béquille; et le petit Joseph Herbon dirigea l'idiote, la Putois, vers la

salle à manger, pleine d'odeur de viandes.

Dès que nous fûmes en face de nos assiettes, la Soeur tapa trois coups dans

ses mains, et les femmes firent, avec la précision de soldats qui

présentent les armes, un grand signe de croix rapide. Puis le prêtre

prononça, lentement, les paroles latines du \_Benedicite\_.

On s'assit, et les deux poules parurent, apportées par Marchas, qui voulait

servir pour ne point assister en convive à ce repas ridicule.

Mais je criai: «Vite le champagne!» Un bouchon sauta avec un bruit de

pistolet qu'on décharge, et, malgré la résistance du curé et de la bonne

Soeur, les trois hussards assis à côté des trois infirmes leur versèrent de

force dans la bouche leurs trois verres pleins.

Massouligny, qui avait la faculté d'être chez lui partout et à l'aise avec

tout le monde, faisait la cour à la mère Paumelle de la façon la plus

drôle. L'hydropique, dont l'humeur était restée gaie, malgré ses malheurs,

lui répondait en badinant avec une voix de fausset qui semblait factice, et

elle riait si fort des plaisanteries de son voisin que son gros ventre

semblait prêt à monter et à rouler sur la table. Le petit Herbon avait

entrepris sérieusement de griser l'idiote et le baron d'Etreillis, qui

n'avait pas l'esprit alerte, interrogeait la Jean-Jean sur la vie, les

habitudes et le règlement de l'hospice.

La religieuse, effarée, criait à Massouligny:

--Oh! oh! vous allez la rendre malade; ne la faites pas rire comme ça, je

vous en prie, Monsieur. Oh! Monsieur...

Puis elle se levait et se jetait sur Herbon pour lui arracher des mains un

verre plein qu'il vidait prestement, entre les lèvres de la Putois.

Et le curé riait à se tordre, répétait à la Soeur:

--Laissez donc, pour une fois, ça ne leur fait pas de mal. Laissez donc.

Après les deux poules, on avait mangé le canard, flanqué des trois pigeons

et du merle; et l'oie parut, fumante, dorée, répandant une odeur chaude de

viande rissolée et grasse.

La Paumelle, qui s'animait, battit des mains; la Jean-Jean cessa de

répondre aux questions nombreuses du baron, et la Putois poussa des

grognements de joie, moitié cris et moitié soupirs, comme font les petits

enfants à qui on montre des bonbons.

--Permettez-vous, dit le curé, que je me charge de cet animal. Je m'entends

comme personne à ces opérations-là.

--Mais certainement, monsieur l'abbé.

Et la Soeur dit:

--Si on ouvrait un peu la fenêtre? Elles ont trop chaud. Je suis sûre

qu'elles seront malades.

Je me tournai vers Marchas:

--Ouvre la fenêtre une minute.

Il l'ouvrit, et l'air froid du dehors entra, fit vaciller les flammes des

bougies et tournoyer la fumée de l'oie, dont le prêtre, une serviette au

cou, soulevait les ailes avec science.

Nous le regardions faire, sans parler maintenant, intéressés par le travail

alléchant de ses mains, saisis d'un renouveau d'appétit à la vue de cette

grosse bête dorée, dont les membres tombaient l'un après l'autre dans la

sauce brune, au fond du plat.

Et tout à coup, au milieu de ce silence gourmand qui nous tenait attentifs,

entra, par la fenêtre ouverte, le bruit lointain d'un coup de feu.

\* \* \* \* \*

Je fus debout si vite, que ma chaise roula derrière moi; et je criai:

--Tout le monde à cheval! Toi, Marchas, tu vas prendre deux hommes et aller

aux nouvelles. Je t'attends ici dans cinq minutes.

Et pendant que les trois cavaliers s'éloignaient au galop dans la nuit, je

me mis en selle avec mes deux autres hussards, devant le perron de la

villa, tandis que le curé, la Soeur et les trois bonnes femmes montraient

aux fenêtres leurs têtes effarées.

On n'entendait plus rien, qu'un aboiement de chien dans la campagne. La

pluie avait cessé; il faisait froid, très froid. Et bientôt, je distinguai

de nouveau le galop d'un cheval, d'un seul cheval qui revenait.

C'était Marchas. Je lui criai:

--Eh bien?

Il répondit:

--Rien du tout, François a blessé un vieux paysan, qui refusait de répondre

au: «Qui vive?» et qui continuait d'avancer, malgré l'ordre de passer au

large. On l'apporte, d'ailleurs. Nous verrons ce que c'est.

J'ordonnai de remettre les chevaux à l'écurie et j'envoyai mes deux soldats

au devant des autres, puis je rentrai dans la maison.

Alors le curé, Marchas et moi, nous descendîmes un matelas dans le salon

pour y déposer le blessé; la Soeur, déchirant une serviette, se mit à faire

de la charpie, tandis que les trois femmes éperdues restaient assises dans

un coin.

Bientôt, je distinguai un bruit de sabres, traînés sur la route; je pris

une bougie pour éclairer les hommes qui revenaient; et ils parurent,

portant cette chose inerte, molle, longue et sinistre, que devient un corps

humain quand la vie ne le soutient plus.

\* \* \* \* \*

On déposa le blessé sur le matelas préparé pour lui; et je vis du premier

coup d'oeil que c'était un moribond.

Il râlait et crachait du sang qui coulait des coins de ses lèvres, chassé

de sa bouche à chacun de ses hoquets. L'homme en était couvert! Ses joues,

sa barbe, ses cheveux, son cou, ses vêtements, semblaient en avoir été

frottés, avoir été baignés dans une cuve rouge. Et ce sang s'était figé sur

lui, était devenu terne, mêlé de boue, horrible à voir.

Le vieillard, enveloppé dans une grande limousine de berger, entr'ouvrait

par moments ses yeux mornes, éteints, sans pensée, qui paraissaient

stupides d'étonnement, comme ceux des bêtes que le chasseur tue et qui le

regardent, tombées à ses pieds, aux trois quarts mortes déjà, abruties par

la surprise et par l'épouvante.

Le curé s'écria:

--Ah! c'est le père Placide, le vieux pasteur des Moulins. Il est sourd, le

pauvre, et n'a rien entendu. Ah! mon Dieu! vous avez tué ce malheureux!

La Soeur avait écarté la blouse et la chemise, et regardait au milieu de la

poitrine un petit trou violet qui ne saignait plus.

--Il n'y a rien à faire, dit-elle.

Le berger, haletant affreusement, crachait toujours du sang avec chacun de

ses derniers souffles, et on entendait dans sa gorge, jusqu'au fond de ses

poumons, un gargouillement sinistre et continu.

Le curé, debout au-dessus de lui, leva sa main droite, décrivit le signe de

la croix et prononça, d'une voix lente et solennelle, les paroles latines

qui lavent les âmes.

Avant qu'il les eût achevées, le vieillard fut agité d'une courte secousse,

comme si quelque chose venait de se briser en lui. Il ne respirait plus. Il

était mort.

M'étant retourné, je vis un spectacle plus effrayant que l'agonie de ce

misérable: les trois vieilles, debout, serrées l'une contre l'autre,

hideuses, grimaçaient d'angoisse et d'horreur.

Je m'approchai d'elles, et elles se mirent à pousser des cris aigus, en

essayant de se sauver, comme si j'allais les tuer aussi.

La Jean-Jean, que sa jambe brûlée ne portait plus, tomba tout de son long

par terre.

La Soeur Saint-Benoît, abandonnant le mort, courut vers ses infirmes, et

sans un mot pour moi, sans un regard, les couvrit de leurs châles, leur

donna leurs béquilles, les poussa vers la porte, les fit sortir et disparut

avec elles dans la nuit profonde, si noire.

Je compris que je ne pouvais même les faire accompagner par un hussard, car

le seul bruit du sabre les eût affolées.

Le curé regardait toujours le mort.

S'étant enfin retourné vers moi:

--Ah! quelle vilaine chose, dit-il.

\* \* \* \* \*

AU BOIS

Le maire allait se mettre à table pour déjeuner quand on le prévint que le

garde champêtre l'attendait à la mairie avec deux prisonniers.

Il s'y rendit aussitôt, et il aperçut en effet son garde champêtre, le père

Hochedur, debout et surveillant d'un air sévère un couple de bourgeois

mûrs.

L'homme, un gros père, à nez rouge et à cheveux blancs, semblait accablé;

tandis que la femme, une petite mère endimanchée, très ronde, très grasse,

aux joues luisantes, regardait d'un oeil de défi l'agent de l'autorité qui

les avait captivés.

Le maire demanda:

--Qu'est-ce que c'est, père Hochedur?

Le garde champêtre fit sa déposition.

Il était sorti le matin, à l'heure ordinaire, pour accomplir sa tournée du

côté des bois Champioux jusqu'à la frontière d'Argenteuil. Il n'avait rien

remarqué d'insolite dans la campagne sinon qu'il faisait beau temps et que

les blés allaient bien, quand le fils aux Bredel, qui binait sa vigne,

avait crié:

--Hé, père Hochedur, allez voir au bord du bois, au premier taillis, vous y

trouverez une couple de pigeons qu'ont bien cent trente ans à eux deux.

Il était parti dans la direction indiquée; il était entré dans le fourré et

il avait entendu des paroles et des soupirs qui lui firent supposer un

flagrant délit de mauvaises moeurs.

Donc, avançant sur ses genoux et sur ses mains comme pour surprendre un

braconnier, il avait appréhendé le couple présent au moment où il

s'abandonnait à son instinct.

Le maire stupéfait considéra les coupables. L'homme comptait bien soixante

ans et la femme au moins cinquante-cinq.

Il se mit à les interroger, en commençant par le mâle, qui répondait d'une

voix si faible qu'on l'entendait à peine.

--Votre nom.

--Nicolas Beaurain.

--Votre profession.

--Mercier, rue des Martyrs, à Paris.

--Qu'est-ce que vous faisiez dans ce bois?

Le mercier demeura muet, les yeux baissés sur son gros ventre, les mains à

plat sur ses cuisses.

Le maire reprit:

--Niez-vous ce qu'affirme l'agent de l'autorité municipale?

--Non, Monsieur.

--Alors, vous avouez?

--Oui, Monsieur.

--Qu'avez-vous à dire pour votre défense?

--Rien, Monsieur.

--Où avez-vous rencontré votre complice?

--C'est ma femme, Monsieur.

--Votre femme?

--Oui, Monsieur.

--Alors... alors... vous ne vivez donc pas ensemble... à Paris?

--Pardon, Monsieur, nous vivons ensemble!

--Mais... alors... vous êtes fou, tout à fait fou, mon cher Monsieur, de

venir vous faire pincer ainsi, en plein champ, à dix heures du matin.

Le mercier semblait prêt à pleurer de honte. Il murmura:

--C'est elle qui a voulu ça! Je lui disais bien que c'était stupide. Mais

quand une femme a quelque chose dans la tête... vous savez... elle ne l'a

pas ailleurs.

Le maire, qui aimait l'esprit gaulois, sourit et répliqua:

--Dans votre cas, c'est le contraire qui aurait dû avoir lieu. Vous ne

seriez pas ici si elle ne l'avait eu que dans la tête.

Alors une colère saisit M. Beaurain, et se tournant vers sa femme:

--Vois-tu où tu nous as menés avec ta poésie? Hein, y sommes-nous? Et nous

irons devant les tribunaux, maintenant, à notre âge, pour attentat aux

moeurs! Et il nous faudra fermer boutique, vendre la clientèle et changer

de quartier! Y sommes-nous?

Mme Beaurain se leva, et, sans regarder son mari, elle s'expliqua sans

embarras, sans vaine pudeur, presque sans hésitation.

--Mon Dieu, monsieur le maire, je sais bien que nous sommes ridicules.

Voulez-vous me permettre de plaider ma cause comme un avocat, ou mieux

comme une pauvre femme; et j'espère que vous voudrez bien nous renvoyer

chez nous, et nous épargner la honte des poursuites.

«Autrefois, quand j'étais jeune, j'ai fait la connaissance de M. Beaurain

dans ce pays-ci, un dimanche. Il était employé dans un magasin de mercerie;

moi j'étais demoiselle dans un magasin de confections. Je me rappelle de ça

comme d'hier. Je venais passer les dimanches ici, de temps en temps, avec

une amie, Rose Levêque, avec qui j'habitais rue Pigalle. Rose avait un bon

ami, et moi pas. C'est lui qui nous conduisait ici. Un samedi, il

m'annonça, en riant, qu'il amènerait un camarade le lendemain. Je compris

bien ce qu'il voulait; mais je répondis que c'était inutile. J'étais sage,

Monsieur.

«Le lendemain donc, nous avons trouvé au chemin de fer Monsieur Beaurain.

Il était bien de sa personne à cette époque-là. Mais j'étais décidée à ne

pas céder, et je ne cédai pas non plus.

«Nous voici donc arrivés à Bezons. Il faisait un temps superbe, de ces

temps qui vous chatouillent le coeur. Moi, quand il fait beau, aussi bien

maintenant qu'autrefois, je deviens bête à pleurer, et quand je suis à la

campagne je perds la tête. La verdure, les oiseaux qui chantent, les blés

qui remuent au vent, les hirondelles qui vont si vite, l'odeur de l'herbe,

les coquelicots, les marguerites, tout ça me rend folle! C'est comme le

champagne quand on n'en a pas l'habitude!

«Donc il faisait un temps superbe, et doux, et clair, qui vous entrait dans

le corps par les yeux en regardant et par la bouche en respirant. Rose et

Simon s'embrassaient toutes les minutes! Ça me faisait quelque chose de les

voir. M. Beaurain et moi nous marchions derrière eux, sans guère parler.

Quand on ne se connaît pas on ne trouve rien à se dire. Il avait l'air

timide, ce garçon, et ça me plaisait de le voir embarrassé. Nous voici

arrivés dans le petit bois. Il y faisait frais comme dans un bain, et tout

le monde s'assit sur l'herbe. Rose et son ami me plaisantaient sur ce que

j'avais l'air sévère; vous comprenez bien que je ne pouvais pas être

autrement. Et puis voilà qu'ils recommencent à s'embrasser sans plus se

gêner que si nous n'étions pas là; et puis ils se sont parlé tout bas; et

puis ils se sont levés et ils sont partis dans les feuilles sans rien dire.

Jugez quelle sotte figure je faisais, moi, en face de ce garçon que je

voyais pour la première fois. Je me sentais tellement confuse de les voir

partir ainsi que ça me donna du courage; et je me suis mise à parler. Je

lui demandai ce qu'il faisait; il était commis de mercerie, comme je vous

l'ai appris tout à l'heure. Nous causâmes donc quelques instants; ça

l'enhardit, lui, et il voulut prendre des privautés, mais je le remis à sa

place, et roide, encore. Est-ce pas vrai, monsieur Beaurain?»

M. Beaurain, qui regardait ses pieds avec confusion, ne répondit pas.

Elle reprit: «Alors il a compris que j'étais sage, ce garçon, et il s'est

mis à me faire la cour gentiment, en honnête homme. Depuis ce jour il est

revenu tous les dimanches. Il était très amoureux de moi, Monsieur. Et moi

aussi je l'aimais beaucoup, mais là, beaucoup! c'était un beau garçon,

autrefois.

«Bref, il m'épousa en septembre et nous prîmes notre commerce rue des

Martyrs.

«Ce fut dur pendant des années, Monsieur. Les affaires n'allaient pas; et

nous ne pouvions guère nous payer des parties de campagne. Et puis, nous en

avions perdu l'habitude. On a autre chose en tête; on pense à la caisse

plus qu'aux fleurettes, dans le commerce. Nous vieillissions, peu à peu,

sans nous en apercevoir, en gens tranquilles qui ne pensent plus guère à

l'amour. On ne regrette rien tant qu'on ne s'aperçoit pas que ça vous

manque.

«Et puis, Monsieur, les affaires ont mieux été, nous nous sommes rassurés

sur l'avenir! Alors, voyez-vous, je ne sais pas trop ce qui s'est passé en

moi, non, vraiment, je ne sais pas!

«Voilà que je me suis remise à rêver comme une petite pensionnaire. La vue

des voiturettes de fleurs qu'on traîne dans les rues me tirait les larmes.

L'odeur des violettes venait me chercher à mon fauteuil, derrière ma

caisse, et me faisait battre le coeur! Alors je me levais et je m'en venais

sur le pas de ma porte pour regarder le bleu du ciel entre les toits. Quand

on regarde le ciel dans une rue, ça a l'air d'une rivière, d'une longue

rivière qui descend sur Paris en se tortillant; et les hirondelles passent

dedans comme des poissons. C'est bête comme tout, ces choses-là, à mon âge!

Que voulez-vous, Monsieur, quand on a travaillé toute sa vie, il vient un

moment où on s'aperçoit qu'on aurait pu faire autre chose, et, alors, on

regrette, oh! oui, on regrette! Songez donc que, pendant vingt ans,

j'aurais pu aller cueillir des baisers dans les bois, comme les autres,

comme les autres femmes. Je songeais comme c'est bon d'être couché sous les

feuilles en aimant quelqu'un! Et j'y pensais tous les jours, toutes les

nuits! Je rêvais de clairs de lune sur l'eau jusqu'à avoir envie de me

noyer.

«Je n'osais pas parler de ça à M. Beaurain dans les premiers temps. Je

savais bien qu'il se moquerait de moi et qu'il me renverrait vendre mon fil

et mes aiguilles! Et puis, à vrai dire, M. Beaurain ne me disait plus grand

chose; mais en me regardant dans ma glace, je comprenais bien aussi que je

ne disais plus rien à personne, moi!

«Donc, je me décidai et je lui proposai une partie de campagne au pays où

nous nous étions connus. Il accepta sans défiance et nous voici arrivés, ce

matin, vers les neuf heures.

«Moi je me sentis toute retournée quand je suis entrée dans les blés. Ça ne

vieillit pas, le coeur des femmes! Et, vrai, je ne voyais plus mon mari tel

qu'il est, mais bien tel qu'il était autrefois! Ça, je vous le jure,

Monsieur. Vrai de vrai, j'étais grise. Je me mis à l'embrasser; il en fut

plus étonné que si j'avais voulu l'assassiner. Il me répétait: «Mais tu es

folle. Mais tu es folle, ce matin. Qu'est-ce qui te prend?...» Je ne

l'écoutais pas, moi, je n'écoutais que mon coeur. Et je le fis entrer dans

le bois... Et voilà!... J'ai dit la vérité, monsieur le maire, toute la

vérité.»

Le maire était un homme d'esprit. Il se leva, sourit, et dit: «Allez en

paix, Madame, et ne péchez plus... sous les feuilles.»

\* \* \* \* \*

UNE FAMILLE

J'allais revoir mon ami Simon Radevin que je n'avais point aperçu depuis

quinze ans.

Autrefois c'était mon meilleur ami, l'ami de ma pensée, celui avec qui on

passe les longues soirées tranquilles et gaies, celui à qui on dit les

choses intimes du coeur, pour qui on trouve, en causant doucement, les

idées rares, fines, ingénieuses, délicates, nées de la sympathie même qui

excite l'esprit et le met à l'aise.

Pendant bien des années nous ne nous étions guère quittés. Nous avions

vécu, voyagé, songé, rêvé ensemble, aimé les mêmes choses d'un même amour,

admiré les mêmes livres, compris les mêmes oeuvres, frémi des mêmes

sensations, et si souvent ri des mêmes êtres que nous nous comprenions

complètement, rien qu'en échangeant un coup d'oeil.

Puis il s'était marié. Il avait épousé tout à coup une fillette de province

venue à Paris pour chercher un fiancé. Comment cette petite blondasse,

maigre, aux mains niaises, aux yeux clairs et vides, à la voix fraîche et

bête, pareille à cent mille poupées à marier, avait-elle cueilli ce garçon

intelligent et fin? Peut-on comprendre ces choses-là? Il avait sans doute

espéré le bonheur, lui, le bonheur simple, doux et long entre les bras

d'une femme bonne, tendre et fidèle; et il avait entrevu tout cela, dans le

regard transparent de cette gamine aux cheveux pâles.

Il n'avait pas songé que l'homme actif, vivant et vibrant, se fatigue de

tout dès qu'il a saisi la stupide réalité, à moins qu'il ne s'abrutisse au

point de ne plus rien comprendre.

Comment allais-je le retrouver? Toujours vif, spirituel, rieur et

enthousiaste, ou bien endormi par la vie provinciale? Un homme peut changer

en quinze ans!

\* \* \* \* \*

Le train s'arrêta dans une petite gare. Comme je descendais de wagon, un

gros, très gros homme, aux joues rouges, au ventre rebondi, s'élança vers

moi, les bras ouverts, en criant: «Georges.» Je l'embrassai, mais je ne

l'avais pas reconnu. Puis je murmurai stupéfait: «Cristi, tu n'as pas

maigri.» Il répondit en riant: «Que veux-tu? La bonne vie! la bonne table!

les bonnes nuits! Manger et dormir voilà mon existence!»

Je le contemplai, cherchant dans cette large figure les traits aimés.

L'oeil seul n'avait point changé; mais je ne retrouvais plus le regard et

je me disais: «S'il est vrai que le regard est le reflet de la pensée, la

pensée de cette tête-là n'est plus celle d'autrefois, celle que je

connaissais si bien.»

L'oeil brillait pourtant, plein de joie et d'amitié; mais il n'avait plus

cette clarté intelligente qui exprime, autant que la parole, la valeur d'un

esprit.

Tout à coup, Simon me dit:

--Tiens, voici mes deux aînés.

Une fillette de quatorze ans, presque femme, et un garçon de treize ans,

vêtu en collégien, s'avancèrent d'un air timide et gauche.

Je murmurai: «C'est à toi?»

Il répondit en riant: «Mais, oui.

--Combien en as-tu donc?

--Cinq! Encore trois restés à la maison!

Il avait répondu cela d'un air fier, content, presque triomphant; et moi je

me sentais saisi d'une pitié profonde, mêlée d'un vague mépris, pour ce

reproducteur orgueilleux et naïf qui passait ses nuits à faire des enfants

entre deux sommes, dans sa maison de province, comme un lapin dans une

cage.

Je montai dans une voiture qu'il conduisait lui-même et nous voici partis à

travers la ville, triste ville, somnolente et terne où rien ne remuait par

les rues, sauf quelques chiens et deux ou trois bonnes. De temps en temps,

un boutiquier, sur sa porte, ôtait son chapeau; Simon rendait le salut et

nommait l'homme pour me prouver sans doute qu'il connaissait tous les

habitants par leur nom. La pensée me vint qu'il songeait à la députation,

ce rêve de tous les enterrés de province.

On eut vite traversé la cité, et la voiture entra dans un jardin qui avait

des prétentions de parc, puis s'arrêta devant une maison à tourelles qui

cherchait à passer pour château.

--Voilà mon trou, disait Simon, pour obtenir un compliment.

Je répondis:

--C'est délicieux.

Sur le perron, une dame apparut, parée pour la visite, coiffée pour la

visite, avec des phrases prêtes pour la visite. Ce n'était plus la fillette

blonde et fade que j'avais vue à l'église quinze ans plus tôt, mais une

grosse dame à falbalas et à frisons, une de ces dames sans âge, sans

caractère, sans élégance, sans esprit, sans rien de ce qui constitue une

femme. C'était une mère, enfin, une grosse mère banale, la pondeuse, la

poulinière humaine, la machine de chair qui procrée sans autre

préoccupation dans l'âme que ses enfants et son livre de cuisine.

Elle me souhaita la bienvenue et j'entrai dans le vestibule où trois

mioches alignés par rang de taille semblaient placés là pour une revue

comme des pompiers devant un maire.

Je dis:

--Ah! ah! voici les autres?

Simon, radieux les nomma «Jean, Sophie et Gontran».

La porte du salon était ouverte. J'y pénétrai et j'aperçus au fond d'un

fauteuil quelque chose qui tremblotait, un homme, un vieux homme paralysé.

Madame Radevin s'avança:

--C'est mon grand-père, monsieur. Il a quatre-vingt-sept ans.

Puis elle cria dans l'oreille du vieillard trépidant: «C'est un ami de

Simon, papa.» L'ancêtre fit un effort pour me dire bonjour et il vagit:

«Oua, oua, oua» en agitant sa main. Je répondis: «Vous êtes trop aimable,

Monsieur,» et je tombai sur un siège.

Simon venait d'entrer; il riait:

--Ah! ah! tu as fait la connaissance de bon papa. Il est impayable, ce

vieux; c'est la distraction des enfants. Il est gourmand, mon cher, à se

faire mourir à tous les repas. Tu ne te figures point ce qu'il mangerait si

on le laissait libre. Mais tu verras, tu verras. Il fait de l'oeil aux

plats sucrés comme si c'étaient des demoiselles. Tu n'as jamais rien

rencontré de plus drôle, tu verras tout à l'heure.

Puis on me conduisit dans ma chambre, pour faire ma toilette, car l'heure

du dîner approchait. J'entendais dans l'escalier un grand piétinement et je

me retournai. Tous les enfants me suivaient en procession, derrière leur

père, sans doute pour me faire honneur.

Ma chambre donnait sur la plaine, une plaine sans fin, toute nue, un océan

d'herbes, de blés et d'avoine, sans un bouquet d'arbres ni un coteau, image

saisissante et triste de la vie qu'on devait mener dans cette maison.

Une cloche sonna. C'était pour le dîner. Je descendis.

Mme Radevin prit mon bras d'un air cérémonieux et on passa dans la salle à

manger. Un domestique roulait le fauteuil du vieux qui, à peine placé

devant son assiette, promena sur le dessert un regard avide et curieux en

tournant avec peine, d'un plat vers l'autre, sa tête branlante.

Alors Simon se frotta les mains: «Tu vas t'amuser,» me dit-il. Et tous les

enfants, comprenant qu'on allait me donner le spectacle de grand-papa

gourmand, se mirent à rire en même temps, tandis que leur mère souriait

seulement en haussant les épaules.

Radevin se mit à hurler vers le vieillard en formant porte-voix de ses

mains.

--Nous avons ce soir de la crème au riz sucré.

La face ridée de l'aïeul s'illumina et il trembla plus fort de haut en bas,

pour indiquer qu'il avait compris et qu'il était content.

Et on commença à dîner.

«Regarde,» murmura Simon. Le grand-père n'aimait pas la soupe et refusait

d'en manger. On l'y forçait, pour sa santé; et le domestique lui enfonçait

de force dans la bouche la cuiller pleine, tandis qu'il soufflait avec

énergie, pour ne pas avaler le bouillon rejeté ainsi en jet d'eau sur la

table et sur ses voisins.

Les petits enfants se tordaient de joie tandis que leur père, très content,

répétait: «Est-il drôle, ce vieux?»

Et tout le long du repas on ne s'occupa que de lui. Il dévorait du regard

les plats posés sur la table; et de sa main follement agitée essayait de

les saisir et de les attirer à lui. On les posait presque à portée pour

voir ses efforts éperdus, son élan tremblotant vers eux, l'appel désolé de

tout son être, de son oeil, de sa bouche, de son nez qui les flairait. Et

il bavait d'envie sur sa serviette en poussant des grognements inarticulés.

Et toute la famille se réjouissait de ce supplice odieux et grotesque.

Puis on lui servait sur son assiette un tout petit morceau qu'il mangeait

avec une gloutonnerie fiévreuse, pour avoir plus vite autre chose.

Quand arriva le riz sucré, il eut presque une convulsion. Il gémissait de

désir.

Gontran lui cria: «Vous avez trop mangé, vous n'en aurez pas.» Et on fit

semblant de ne lui en point donner.

Alors il se mit à pleurer. Il pleurait en tremblant plus fort, tandis que

tous les enfants riaient.

On lui apporta enfin sa part, une toute petite part; et il fit, en mangeant

la première bouchée de l'entremets, un bruit de gorge comique et glouton,

et un mouvement du cou pareil à celui des canards qui avalent un morceau

trop gros.

Puis, quand il eut fini, il se mit à trépigner pour en obtenir encore.

Pris de pitié devant la torture de ce Tantale attendrissant et ridicule,

j'implorai pour lui: «Voyons, donne-lui encore un peu de riz?»

Simon répondit: «Oh! non, mon cher, s'il mangeait trop, à son âge, ça

pourrait lui faire mal.»

Je me tus, rêvant sur cette parole. O morale, ô logique, ô sagesse! A son

âge! Donc, on le privait du seul plaisir qu'il pouvait encore goûter, par

souci de sa santé! Sa santé! qu'en ferait-il, ce débris inerte et

tremblotant? On ménageait ses jours, comme on dit? Ses jours? Combien de

jours, dix, vingt, cinquante ou cent? Pourquoi? Pour lui? ou pour conserver

plus longtemps à la famille le spectacle de sa gourmandise impuissante?

Il n'avait plus rien à faire en cette vie, plus rien. Un seul désir lui

restait, une seule joie; pourquoi ne pas lui donner entièrement cette joie

dernière, la lui donner jusqu'à ce qu'il en mourût.

Puis, après une longue partie de cartes, je montai dans ma chambre pour me

coucher: j'étais triste, triste, triste!

Et je me mis à ma fenêtre. On n'entendait rien au dehors qu'un très léger,

très doux, très joli gazouillement d'oiseau dans un arbre, quelque part.

Cet oiseau devait chanter ainsi, à voix basse, dans la nuit, pour bercer sa

femelle endormie sur ses oeufs.

Et je pensai aux cinq enfants de mon pauvre ami, qui devait ronfler

maintenant aux côtés de sa vilaine femme.

\* \* \* \* \*

JOSEPH

Elles étaient grises, tout à fait grises, la petite baronne Andrée de

Fraisières et la petite comtesse Noëmi de Gardens.

Elles avaient dîné en tête-à-tête, dans le salon vitré qui regardait la

mer. Par les fenêtres ouvertes, la brise molle d'un soir d'été entrait,

tiède et fraîche en même temps, une brise savoureuse d'océan. Les deux

jeunes femmes, étendues sur leurs chaises longues, buvaient maintenant de

minute en minute une goutte de chartreuse en fumant des cigarettes, et

elles se faisaient des confidences intimes, des confidences que seule cette

jolie ivresse inattendue pouvait amener sur leurs lèvres.

Leurs maris étaient retournés à Paris dans l'après-midi, les laissant

seules sur cette petite plage déserte qu'ils avaient choisie pour éviter

les rôdeurs galants des stations à la mode. Absents cinq jours sur sept,

ils redoutaient les parties de campagne, les déjeuners sur l'herbe, les

leçons de natation et la rapide familiarité qui naît dans le désoeuvrement

des villes d'eaux. Dieppe, Etretat, Trouville leur paraissant donc à

craindre, ils avaient loué une maison bâtie et abandonnée par un original

dans le vallon de Roqueville, près Fécamp, et ils avaient enterré là leurs

femmes pour tout l'été.

Elles étaient grises. Ne sachant qu'inventer pour se distraire, la petite

baronne avait proposé à la petite comtesse un dîner fin, au champagne.

Elles s'étaient d'abord beaucoup amusées à cuisiner elles-mêmes ce dîner;

puis elles l'avaient mangé avec gaieté en buvant ferme pour calmer la soif

qu'avait éveillée dans leur gorge la chaleur des fourneaux. Maintenant

elles bavardaient et déraisonnaient à l'unisson en fumant des cigarettes et

en se gargarisant doucement avec la chartreuse. Vraiment, elles ne savaient

plus du tout ce qu'elles disaient.

La comtesse, les jambes en l'air sur le dossier d'une chaise, était plus

partie encore que son amie.

--Pour finir une soirée comme celle-là, disait-elle, il nous faudrait des

amoureux. Si j'avais prévu ça tantôt, j'en aurais fait venir deux de Paris

et je t'en aurais cédé un...

--Moi, reprit l'autre, j'en trouve toujours; même ce soir, si j'en voulais

un, je l'aurais.

--Allons donc! A Roqueville, ma chère? un paysan, alors.

--Non, pas tout à fait.

--Alors, raconte-moi.

--Qu'est-ce que tu veux que je te raconte?

--Ton amoureux?

--Ma chère, moi je ne peux pas vivre sans être aimée. Si je n'étais pas

aimée, je me croirais morte.

--Moi aussi.

--N'est-ce pas?

--Oui. Les hommes ne comprennent pas ça! nos maris surtout!

--Non, pas du tout. Comment veux-tu qu'il en soit autrement? L'amour qu'il

nous faut est fait de gâteries, de gentillesses, de galanteries. C'est la

nourriture de notre coeur, ça. C'est indispensable à notre vie,

indispensable, indispensable...

--Indispensable.

--Il faut que je sente que quelqu'un pense à moi, toujours, partout. Quand

je m'endors, quand je m'éveille, il faut que je sache qu'on m'aime quelque

part, qu'on rêve de moi, qu'on me désire. Sans cela je serais malheureuse,

malheureuse. Oh! mais malheureuse à pleurer tout le temps.

--Moi aussi.

--Songe donc que c'est impossible autrement. Quand un mari a été gentil

pendant six mois, ou un an, ou deux ans, il devient forcément une brute,

oui, une vraie brute... Il ne se gêne plus pour rien, il se montre tel

qu'il est, il fait des scènes pour les notes, pour toutes les notes. On ne

peut pas aimer quelqu'un avec qui on vit toujours.

--Ça, c'est bien vrai.

--N'est-ce pas?... Où donc en étais-je? Je ne me rappelle plus du tout.

--Tu disais que tous les maris sont des brutes!

--Oui, des brutes... tous.

--C'est vrai.

--Et après?...

--Quoi, après?

--Qu'est-ce que je disais après?

--Je ne sais pas, moi, puisque tu ne l'as pas dit?

--J'avais pourtant quelque chose à te raconter.

--Oui, c'est vrai, attends?...

--Ah! j'y suis...

--Je t'écoute.

--Je te disais donc que moi, je trouve partout des amoureux.

--Comment fais-tu?

--Voilà. Suis-moi bien. Quand j'arrive dans un pays nouveau, je prends des

notes et je fais mon choix.

--Tu fais ton choix?

--Oui, parbleu. Je prends des notes d'abord. Je m'informe. Il faut avant

tout qu'un homme soit discret, riche et généreux, n'est-ce pas?

--C'est vrai?

--Et puis, il faut qu'il me plaise comme homme.

--Nécessairement.

--Alors je l'amorce.

--Tu l'amorces?

--Oui, comme on fait pour prendre du poisson. Tu n'as jamais pêché à la

ligne?

--Non, jamais.

--Tu as eu tort. C'est très amusant. Et puis c'est instructif. Donc, je

l'amorce...

--Comment fais-tu?

--Bête, va. Est-ce qu'on ne prend pas les hommes qu'on veut prendre, comme

s'ils avaient le choix! Et ils croient choisir encore... ces imbéciles...

mais c'est nous qui choisissons... toujours... Songe donc, quand on n'est

pas laide, et pas sotte, comme nous, tous les hommes sont des prétendants,

tous, sans exception. Nous, nous les passons en revue du matin au soir, et

quand nous en avons visé un nous l'amorçons...

--Ça ne me dit pas comment tu fais?

--Comment je fais?... mais je ne fais rien. Je me laisse regarder, voilà

tout.

--Tu te laisses regarder?...

--Mais oui. Ça suffit. Quand on s'est laissé regarder plusieurs fois de

suite, un homme vous trouve aussitôt la plus jolie et la plus séduisante de

toutes les femmes. Alors il commence à vous faire la cour. Moi je lui

laisse comprendre qu'il n'est pas mal, sans rien dire bien entendu; et il

tombe amoureux comme un bloc. Je le tiens. Et ça dure plus ou moins, selon

ses qualités.

--Tu prends comme ça tous ceux que tu veux?

--Presque tous.

--Alors, il y en a qui résistent?

--Quelquefois.

--Pourquoi?

--Oh! pourquoi? On est Joseph pour trois raisons. Parce qu'on est très

amoureux d'une autre. Parce qu'on est d'une timidité excessive et parce

qu'on est... comment dirai-je?... incapable de mener jusqu'au bout la

conquête d'une femme...

--Oh! ma chère!... Tu crois?...

--Oui... oui... J'en suis sûre... il y en a beaucoup de cette dernière

espèce, beaucoup, beaucoup... beaucoup plus qu'on ne croit. Oh! ils ont

l'air de tout le monde... ils sont habillés comme les autres... ils font

les paons... Quand je dis les paons... je me trompe, ils ne pourraient pas

se déployer.

--Oh! ma chère...

--Quand aux timides, ils sont quelquefois d'une sottise imprenable. Ce sont

des hommes qui ne doivent pas savoir se déshabiller, même pour se coucher

tout seuls, quand ils ont une glace dans leur chambre. Avec ceux-là, il

faut être énergique, user du regard et de la poignée de main. C'est même

quelquefois inutile. Ils ne savent jamais comment ni par où commencer.

Quand on perd connaissance devant eux, comme dernier moyen... ils vous

soignent... Et pour peu qu'on tarde à reprendre ses sens... ils vont

chercher du secours.

Ceux que je préfère, moi, ce sont les amoureux des autres. Ceux-là, je les

enlève d'assaut, à... à... à... à la bayonnette, ma chère!

--C'est bon, tout ça, mais quand il n'y a pas d'hommes, comme ici, par

exemple.

--J'en trouve.

--Tu en trouves. Où ça?

--Partout. Tiens, ça me rappelle mon histoire.

«Voilà deux ans, cette année, que mon mari m'a fait passer l'été dans sa

terre de Bougrolles. Là, rien... mais tu entends, rien de rien, de rien, de

rien! Dans les manoirs des environs, quelques lourdauds dégoûtants, des

chasseurs de poil et de plume vivant dans des châteaux sans baignoires, de

ces hommes qui transpirent et se couchent par là-dessus, et qu'il serait

impossible de corriger, parce qu'ils ont des principes d'existence

malpropres.

«Devine ce que j'ai fait?

--Je ne devine pas!

--Ah! ah! ah! Je venais de lire un tas de romans de George Sand pour

l'exaltation de l'homme du peuple, des romans où les ouvriers sont sublimes

et tous les hommes du monde criminels. Ajoute à cela que j'avais vu

\_Ruy-Blas\_ l'hiver précédent et que ça m'avait beaucoup frappée. Eh bien!

un de nos fermiers avait un fils, un beau gars de vingt-deux ans, qui avait

étudié pour être prêtre, puis quitté le séminaire par dégoût. Eh bien, je

l'ai pris comme domestique!

--Oh!... Et après!...

--Après... après, ma chère, je l'ai traité de très haut, en lui montrant

beaucoup de ma personne. Je ne l'ai pas amorcé, celui-là, ce rustre, je

l'ai allumé!...

--Oh! Andrée!

--Oui, ça m'amusait même beaucoup. On dit que les domestiques, ça ne compte

pas! Eh bien il ne comptait point. Je le sonnais pour les ordres chaque

matin quand ma femme de chambre m'habillait, et aussi chaque soir quand

elle me déshabillait.

--Oh! Andrée?

--Ma chère, il a flambé comme un toit de paille. Alors, à table, pendant

les repas, je n'ai plus parlé que de propreté, de soins du corps, de

douches, de bains. Si bien qu'au bout de quinze jours il se trempait matin

et soir dans la rivière, puis se parfumait à empoisonner le château. J'ai

même été obligée de lui interdire les parfums, en lui disant, d'un air

furieux, que les hommes ne devaient jamais employer que l'eau de Cologne.

--Oh! Andrée!

--Alors, j'ai eu l'idée d'organiser une bibliothèque de campagne. J'ai fait

venir quelques centaines de romans moraux que je prêtais à tous nos paysans

et à mes domestiques. Il s'était glissé dans ma collection quelques

livres... quelques livres... poétiques... de ceux qui troublent les âmes...

des pensionnaires et des collégiens... Je les ai donnés à mon valet de

chambre. Ça lui a appris la vie... une drôle de vie.

--Oh... Andrée!

--Alors je suis devenue familière avec lui, je me suis mise à le tutoyer.

Je l'avais nommé Joseph. Ma chère, il était dans un état... dans un état

effrayant... Il devenait maigre comme... comme un coq... et il roulait des

yeux de fou. Moi je m'amusais énormément. C'est un de mes meilleurs étés...

--Et après?...

--Après... oui... Eh bien, un jour que mon mari était absent, je lui ai dit

d'atteler le panier pour me conduire dans les bois. Il faisait très chaud,

très chaud... Voilà!

--Oh! Andrée, dis-moi tout... Ça m'amuse tant.

--Tiens, bois un verre de Chartreuse, sans ça je finirais le carafon toute

seule. Eh bien après, je me suis trouvée mal en route.

--Comment ça?

--Que tu es bête. Je lui ai dit que j'allais me trouver mal et qu'il

fallait me porter sur l'herbe. Et puis quand j'ai été sur l'herbe j'ai

suffoqué et je lui ai dit de me délacer. Et puis, quand j'ai été délacée,

j'ai perdu connaissance.

--Tout à fait.

--Oh non, pas du tout.

--Eh bien?

--Eh bien! j'ai été obligée de rester près d'une heure sans connaissance.

Il ne trouvait pas de remède. Mais j'ai été patiente, et je n'ai rouvert

les yeux qu'après sa chute.

--Oh! Andrée!... Et qu'est-ce que tu lui as dit?

--Moi rien! Est-ce que je savais quelque chose, puisque j'étais sans

connaissance? Je l'ai remercié. Je lui ai dit de me remettre en voiture; et

il m'a ramenée au château. Mais il a failli verser en tournant la barrière!

--Oh! Andrée! Et c'est tout?...

--C'est tout...

--Tu n'as perdu connaissance qu'une fois?

--Rien qu'une fois, parbleu! Je ne voulais pas faire mon amant de ce

goujat.

--L'as-tu gardé longtemps après ça?

--Mais oui. Je l'ai encore. Pourquoi est-ce que je l'aurais renvoyé. Je

n'avais pas à m'en plaindre.

--Oh! Andrée! Et il t'aime toujours?

--Parbleu.

--Où est-il?

La petite baronne étendit la main vers la muraille et poussa le timbre

électrique. La porte s'ouvrit presque aussitôt, et un grand valet entra qui

répandait autour de lui une forte senteur d'eau de Cologne.

La baronne lui dit: «Joseph, mon garçon, j'ai peur de me trouver mal, va me

chercher ma femme de chambre.»

L'homme demeurait immobile comme un soldat devant un officier, et fixait un

regard ardent sur sa maîtresse, qui reprit: «Mais va donc vite, grand sot,

nous ne sommes pas dans le bois aujourd'hui, et Rosalie me soignera mieux

que toi.»

Il tourna sur ses talons et sortit.

La petite comtesse, effarée, demanda:

--Et qu'est-ce que tu diras à ta femme de chambre?

--Je lui dirai que c'est passé! Non, je me ferai tout de même délacer. Ça

me soulagera la poitrine, car je ne peux plus respirer. Je suis grise... ma

chère... mais grise à tomber si je me levais.

\* \* \* \* \*

L'AUBERGE

Pareille à toutes les hôtelleries de bois plantées dans les Hautes-Alpes,

au pied des glaciers, dans ces couloirs rocheux et nus qui coupent les

sommets blancs des montagnes, l'auberge de Schwarenbach sert de refuge aux

voyageurs qui suivent le passage de la Gemmi.

Pendant 6 mois elle reste ouverte, habitée par la famille de Jean Hauser;

puis, dès que les neiges s'amoncellent, emplissant le vallon et rendant

impraticable la descente sur Loëche, les femmes, le père et les trois fils

s'en vont, et laissent pour garder la maison le vieux guide Gaspard Hari

avec le jeune guide Ulrich Kunsi, et Sam le gros chien de montagne.

Les deux hommes et la bête demeurent jusqu'au printemps dans cette prison

de neige, n'ayant devant les yeux que la pente immense et blanche du

Balmhorn, entourés de sommets pâles et luisants, enfermés, bloqués,

ensevelis sous la neige qui monte autour d'eux, enveloppe, étreint, écrase

la petite maison, s'amoncelle sur le toit, atteint les fenêtres et mure la

porte.

C'était le jour où la famille Hauser allait retourner à Loëche, l'hiver

approchant et la descente devenant périlleuse.

Trois mulets partirent en avant, chargés de hardes et de bagages et

conduits par les trois fils. Puis la mère, Jeanne Hauser, et sa fille

Louise montèrent sur un quatrième mulet, et se mirent en route à leur tour.

Le père les suivait accompagné des deux gardiens qui devaient escorter la

famille jusqu'au sommet de la descente.

Ils contournèrent d'abord le petit lac, gelé maintenant au fond du grand

trou de rochers qui s'étend devant l'auberge, puis ils suivirent le vallon

clair comme un drap et dominé de tous côtés par des sommets de neige.

Une averse de soleil tombait sur ce désert blanc éclatant et glacé,

l'allumait d'une flamme aveuglante et froide; aucune vie n'apparaissait

dans cet océan des monts; aucun mouvement dans cette solitude démesurée;

aucun bruit n'en troublait le profond silence.

Peu à peu, le jeune guide Ulrich Kunsi, un grand suisse aux longues jambes,

laissa derrière lui le père Hauser et le vieux Gaspard Hari, pour rejoindre

le mulet qui portait les deux femmes.

La plus jeune le regardait venir, semblait l'appeler d'un oeil triste.

C'était une petite paysanne blonde, dont les joues laiteuses et les cheveux

pâles paraissaient décolorés par les longs séjours au milieu des glaces.

Quand il eut rejoint la bête qui la portait, il posa la main sur la croupe

et ralentit le pas. La mère Hauser se mit à lui parler, énumérant avec des

détails infinis toutes les recommandations de l'hivernage. C'était la

première fois qu'il restait là-haut, tandis que le vieux Hari avait déjà

passé quatorze hivers sous la neige dans l'auberge de Schwarenbach.

Ulrich Kunsi écoutait, sans avoir l'air de comprendre, et regardait sans

cesse la jeune fille. De temps en temps il répondait: «Oui, madame Hauser.»

Mais sa pensée semblait loin et sa figure calme demeurait impassible.

Ils atteignirent le lac de Daube, dont la longue surface gelée s'étendait,

toute plate, au fond du val. A droite, le Daubenhorn montrait ses rochers

noirs dressés à pic auprès des énormes moraines du glacier de Loemmern que

dominait le Wildstrubel.

Comme ils approchaient du col de la Gemmi, où commence la descente sur

Loëche, ils découvrirent tout à coup l'immense horizon des Alpes du Valais

dont les séparait la profonde et large vallée du Rhône.

C'était, au loin, un peuple de sommets blancs, inégaux, écrasés ou pointus

et luisants sous le soleil: le Mischabel avec ses deux cornes, le puissant

massif du Wissehorn, le lourd Brunnegghorn, la haute et redoutable pyramide

du Cervin, ce tueur d'hommes, et la Dent-Blanche, cette monstrueuse

coquette.

Puis, au-dessous d'eux, dans un trou démesuré, au fond d'un abîme

effrayant, ils aperçurent Loëche, dont les maisons semblaient des grains de

sable jetés dans cette crevasse énorme que finit et que ferme la Gemmi, et

qui s'ouvre, là-bas, sur le Rhône.

Le mulet s'arrêta au bord du sentier qui va, serpentant, tournant sans

cesse et revenant, fantastique et merveilleux, le long de la montagne

droite, jusqu'à ce petit village presque invisible, à son pied. Les femmes

sautèrent dans la neige.

Les deux vieux les avaient rejoints.

--Allons, dit le père Hauser, adieu et bon courage, à l'an prochain, les

amis.

Le père Hari répéta: «A l'an prochain.»

Ils s'embrassèrent. Puis Mme Hauser, à son tour, tendit ses joues; et la

jeune fille en fit autant.

Quand ce fut le tour d'Ulrich Kunsi, il murmura dans l'oreille de Louise:

«N'oubliez point ceux d'en-haut.» Elle répondit «non» si bas, qu'il devina

sans l'entendre.

--Allons, adieu, répéta Jean Hauser, et bonne santé.

Et, passant devant les femmes, il commença à descendre.

Ils disparurent bientôt tous les trois au premier détour du chemin.

Et les deux hommes s'en retournèrent vers l'auberge de Schwarenbach.

Ils allaient lentement, côte à côte, sans parler. C'était fini, ils

resteraient seuls, face à face, quatre ou cinq mois.

Puis Gaspard Hari se mit à raconter sa vie de l'autre hiver. Il était

demeuré avec Michel Canol, trop âgé maintenant pour recommencer; car un

accident peut arriver pendant cette longue solitude. Ils ne s'étaient pas

ennuyés, d'ailleurs; le tout était d'en prendre son parti dès le premier

jour; et on finissait par se créer des distractions, des jeux, beaucoup de

passe-temps.

Ulrich Kunsi l'écoutait, les yeux baissés, suivant en pensée ceux qui

descendaient vers le village par tous les festons de la Gemmi.

Bientôt ils aperçurent l'auberge, à peine visible, si petite, un point noir

au pied de la monstrueuse vague de neige.

Quand ils ouvrirent, Sam, le gros chien frisé, se mit à gambader autour

d'eux.

--Allons, fils, dit le vieux Gaspard, nous n'avons plus de femme

maintenant, il faut préparer le dîner, tu vas éplucher les pommes de terre.

Et tous deux, s'asseyant sur des escabeaux de bois, commencèrent à tremper

la soupe.

La matinée du lendemain sembla longue à Ulrich Kunsi. Le vieux Hari fumait

et crachait dans l'âtre, tandis que le jeune homme regardait par la fenêtre

l'éclatante montagne en face de la maison.

Il sortit dans l'après-midi, et refaisant le trajet de la veille, il

cherchait sur le sol les traces des sabots du mulet qui avait porté les

deux femmes. Puis quand il fut au col de la Gemmi, il se coucha sur le

ventre au bord de l'abîme, et regarda Loëche.

Le village dans son puits de rocher n'était pas encore noyé sous la neige,

bien qu'elle vint tout près de lui, arrêtée net par les forêts de sapins

qui protégeaient ses environs. Ses maisons basses ressemblaient, de

là-haut, à des pavés, dans une prairie.

La petite Hauser était là, maintenant, dans une de ces demeures grises.

Dans laquelle? Ulrich Kunsi se trouvait trop loin pour les distinguer

séparément. Comme il aurait voulu descendre, pendant qu'il le pouvait

encore!

Mais le soleil avait disparu derrière la grande cime de Wildstrubel; et le

jeune homme rentra. Le père Hari fumait. En voyant revenir son compagnon,

il lui proposa une partie de cartes; et ils s'assirent en face l'un de

l'autre des deux côtés de la table.

Ils jouèrent longtemps, un jeu simple qu'on nomme la brisque, puis, ayant

soupé, ils se couchèrent.

Les jours qui suivirent furent pareils au premier, clairs et froids, sans

neige nouvelle. Le vieux Gaspard passait ses après-midi à guetter les

aigles et les rares oiseaux qui s'aventurent sur ces sommets glacés, tandis

que Ulrich retournait régulièrement au col de la Gemmi pour contempler le

village. Puis ils jouaient aux cartes, aux dés, aux dominos, gagnaient et

perdaient de petits objets pour intéresser leur partie.

Un matin, Hari, levé le premier, appela son compagnon. Un nuage mouvant,

profond et léger, d'écume blanche s'abattait sur eux, autour d'eux, sans

bruit, les ensevelissait peu à peu sous un épais et sourd matelas de

mousse. Cela dura quatre jours et quatre nuits. Il fallut dégager la porte

et les fenêtres, creuser un couloir et tailler des marches pour s'élever

sur cette poudre de glace que douze heures de gelée avaient rendue plus

dure que le granit des moraines.

Alors, ils vécurent comme des prisonniers, ne s'aventurant plus guère en

dehors de leur demeure. Ils s'étaient partagé les besognes qu'ils

accomplissaient régulièrement. Ulrich Kunsi se chargeait des nettoyages,

des lavages, de tous les soins et de tous les travaux de propreté. C'était

lui aussi qui cassait le bois, tandis que Gaspard Hari faisait la cuisine

et entretenait le feu. Leurs ouvrages, réguliers et monotones, étaient

interrompus par de longues parties de cartes ou de dés. Jamais ils ne se

querellaient, étant tous deux calmes et placides. Jamais même ils n'avaient

d'impatiences, de mauvaise humeur, ni de paroles aigres, car ils avaient

fait provision de résignation pour cet hivernage sur les sommets.

Quelquefois, le vieux Gaspard prenait son fusil et s'en allait à la

recherche des chamois; il en tuait de temps en temps. C'était alors fête

dans l'auberge de Schwarenbach et grand festin de chair fraîche.

Un matin, il partit ainsi. Le thermomètre du dehors marquait dix-huit

au-dessous de glace. Le soleil n'étant pas encore levé, le chasseur

espérait surprendre les bêtes aux abords du Wildstrubel.

Ulrich, demeuré seul, resta couché jusqu'à dix heures. Il était d'un

naturel dormeur; mais il n'eût point osé s'abandonner ainsi à son penchant

en présence du vieux guide toujours ardent et matinal.

Il déjeuna lentement avec Sam, qui passait aussi ses jours et ses nuits à

dormir devant le feu; puis il se sentit triste, effrayé même de la

solitude, et saisi par le besoin de la partie de cartes quotidienne, comme

on l'est par le désir d'une habitude invincible.

Alors il sortit pour aller au-devant de son compagnon qui devait rentrer à

quatre heures.

La neige avait nivelé toute la profonde vallée, comblant les crevasses,

effaçant les deux lacs, capitonnant les rochers; ne faisant plus, entre les

sommets immenses, qu'une immense cuve blanche régulière, aveuglante et

glacée.

Depuis trois semaines, Ulrich n'était plus revenu au bord de l'abîme d'où

il regardait le village. Il y voulut retourner avant de gravir les pentes

qui conduisaient à Wildstrubel. Loëche maintenant était aussi sous la

neige, et les demeures ne se reconnaissaient plus guère, ensevelies sous ce

manteau pâle.

Puis, tournant à droite, il gagna le glacier de Loemmern. Il allait de son

pas allongé de montagnard, en frappant de son bâton ferré la neige aussi

dure que la pierre. Et il cherchait avec son oeil perçant le petit point

noir et mouvant, au loin, sur cette nappe démesurée.

Quand il fut au bord du glacier, il s'arrêta, se demandant si le vieux

avait bien pris ce chemin; puis il se mit à longer les moraines d'un pas

plus rapide et plus inquiet.

Le jour baissait; les neiges devenaient roses; un vent sec et gelé courait

par souffles brusques sur leur surface de cristal. Ulrich poussa un cri

d'appel aigu, vibrant, prolongé. La voix s'envola dans le silence de mort

où dormaient les montagnes; elle courut au loin, sur les vagues immobiles

et profondes d'écume glaciale, comme un cri d'oiseau sur les vagues de la

mer; puis elle s'éteignit et rien ne lui répondit.

Il se remit à marcher. Le soleil s'était enfoncé, là-bas, derrière les

cimes que les reflets du ciel empourpraient encore; mais les profondeurs de

la vallée devenaient grises. Et le jeune homme eut peur tout à coup. Il lui

sembla que le silence, le froid, la solitude, la mort hivernale de ces

monts entraient en lui, allaient arrêter et geler son sang, raidir ses

membres, faire de lui un être immobile et glacé. Et il se mit à courir,

s'enfuyant vers sa demeure. Le vieux, pensait-il, était rentré pendant son

absence. Il avait pris un autre chemin; il serait assis devant le feu, avec

un chamois mort à ses pieds.

Bientôt il aperçut l'auberge. Aucune fumée n'en sortait. Ulrich courut plus

vite, ouvrit la porte. Sam s'élança pour le fêter, mais Gaspard Hari

n'était point revenu.

Effaré, Kunsi tournait sur lui-même, comme s'il se fût attendu à découvrir

son compagnon caché dans un coin. Puis il ralluma le feu et fit la soupe,

espérant toujours voir revenir le vieillard.

De temps en temps, il sortait pour regarder s'il n'apparaissait pas. La

nuit était tombée, la nuit blafarde des montagnes, la nuit pâle, la nuit

livide qu'éclairait, au bord de l'horizon, un croissant jaune et fin prêt à

tomber derrière les sommets.

Puis le jeune homme rentrait, s'asseyait, se chauffait les pieds et les

mains en rêvant aux accidents possibles.

Gaspard avait pu se casser une jambe, tomber dans un trou, faire un faux

pas qui lui avait tordu la cheville. Et il restait étendu dans la neige,

saisi, raidi par le froid, l'âme en détresse, perdu, criant peut-être au

secours, appelant de toute la force de sa gorge dans le silence de la nuit.

Mais où? La montagne était si vaste, si rude, si périlleuse aux environs,

surtout en cette saison, qu'il aurait fallu être dix ou vingt guides et

marcher pendant huit jours dans tous les sens pour trouver un homme en

cette immensité.

Ulrich Kunsi, cependant, se résolut à partir avec Sam si Gaspard Hari

n'était point revenu entre minuit et une heure du matin.

Et il fit ses préparatifs.

Il mit deux jours de vivres dans un sac, prit ses crampons d'acier, roula

autour de sa taille une corde longue, mince et forte, vérifia l'état de son

bâton ferré et de la hachette qui sert à tailler des degrés dans la glace.

Puis il attendit. Le feu brûlait dans la cheminée; le gros chien ronflait

sous la clarté de la flamme; l'horloge battait comme un coeur ses coups

réguliers dans sa gaine de bois sonore.

Il attendait, l'oreille éveillée aux bruits lointains, frissonnant quand le

vent léger frôlait le toit et les murs.

Minuit sonna; il tressaillit. Puis, comme il se sentait frémissant et

apeuré, il posa de l'eau sur le feu, afin de boire du café bien chaud avant

de se mettre en route.

Quand l'horloge fit tinter une heure, il se dressa, réveilla Sam, ouvrit la

porte et s'en alla dans la direction du Wildstrubel. Pendant cinq heures,

il monta, escaladant des rochers au moyen de ses crampons, taillant la

glace, avançant toujours et parfois hâlant, au bout de sa corde, le chien

resté au bas d'un escarpement trop rapide. Il était six heures environ,

quand il atteignit un des sommets où le vieux Gaspard venait souvent à la

recherche des chamois.

Et il attendit que le jour se levât.

Le ciel pâlissait sur sa tête; et soudain une lueur bizarre, née on ne sait

d'où, éclaira brusquement l'immense océan des cimes pâles qui s'étendaient

à cent lieues autour de lui. On eût dit que cette clarté vague sortait de

la neige elle-même pour se répandre dans l'espace. Peu à peu les sommets

lointains les plus hauts devinrent tous d'un rose tendre comme de la chair,

et le soleil rouge apparut derrière les lourds géants des Alpes bernoises.

Ulrich Kunsi se remit en route. Il allait comme un chasseur, courbé, épiant

des traces, disant au chien: «Cherche, mon gros, cherche.»

Il redescendait la montagne à présent, fouillant de l'oeil les gouffres, et

parfois appelant, jetant un cri prolongé, mort bien vite dans l'immensité

muette. Alors, il collait à terre l'oreille, pour écouter; il croyait

distinguer une voix, se mettait à courir, appelait de nouveau, n'entendait

plus rien et s'asseyait, épuisé, désespéré. Vers midi, il déjeuna et fit

manger Sam, aussi las que lui-même. Puis il recommença ses recherches.

Quand le soir vint, il marchait encore, ayant parcouru cinquante kilomètres

de montagne. Comme il se trouvait trop loin de sa maison pour y rentrer, et

trop fatigué pour se traîner plus longtemps, il creusa un trou dans la

neige et s'y blottit avec son chien, sous une couverture qu'il avait

apportée. Et ils se couchèrent l'un contre l'autre, l'homme, et la bête,

chauffant leurs corps l'un à l'autre et gelés jusqu'aux moëlles cependant.

Ulrich ne dormit guère, l'esprit hanté de visions, les membres secoués de

frissons.

Le jour allait paraître quand il se releva. Ses jambes étaient raides comme

des barres de fer, son âme faible à le faire crier d'angoisse, son coeur

palpitant à le laisser choir d'émotion dès qu'il croyait entendre un bruit

quelconque.

Il pensa soudain qu'il allait aussi mourir de froid dans cette solitude, et

l'épouvante de cette mort, fouettant son énergie, réveilla sa vigueur.

Il descendait maintenant vers l'auberge, tombant, se relevant, suivi de

loin par Sam, qui boitait sur trois pattes.

Ils atteignirent Schwarenbach seulement vers quatre heures de l'après-midi.

La maison était vide. Le jeune homme fit du feu, mangea et s'endormit,

tellement abruti qu'il ne pensait plus à rien.

Il dormit longtemps, très longtemps, d'un sommeil invincible. Mais soudain,

une voix, un cri, un nom: «Ulrich», secoua son engourdissement profond et

le fit se dresser. Avait-il rêvé? Était-ce un de ces appels bizarres qui

traversent les rêves des âmes inquiètes? Non, il l'entendait encore, ce cri

vibrant, entré dans son oreille et resté dans sa chair jusqu'au bout de ses

doigts nerveux. Certes, on avait crié; on avait appelé: «Ulrich!» Quelqu'un

était là, près de la maison. Il n'en pouvait douter. Il ouvrit donc la

porte et hurla: «C'est toi, Gaspard!» de toute la puissance de sa gorge.

Rien ne répondit; aucun son, aucun murmure, aucun gémissement, rien. Il

faisait nuit. La neige était blême.

Le vent s'était levé, le vent glacé qui brise les pierres et ne laisse rien

de vivant sur ces hauteurs abandonnées. Il passait par souffles brusques

plus desséchants et plus mortels que le vent de feu du désert. Ulrich, de

nouveau, cria: «Gaspard!--Gaspard!--Gaspard!»

Puis il attendit. Tout demeura muet sur la montagne! Alors, une épouvante

le secoua jusqu'aux os. D'un bond il rentra dans l'auberge, ferma la porte

et poussa les verrous; puis il tomba grelottant sur une chaise, certain

qu'il venait d'être appelé par son camarade au moment où il rendait

l'esprit.

De cela il était sûr, comme on est sûr de vivre ou de manger du pain. Le

vieux Gaspard Hari avait agonisé pendant deux jours et trois nuits quelque

part, dans un trou, dans un de ces profonds ravins immaculés dont la

blancheur est plus sinistre que les ténèbres des souterrains. Il avait

agonisé pendant deux jours et trois nuits, et il venait de mourir tout à

l'heure en pensant à son compagnon. Et son âme, à peine libre, s'était

envolée vers l'auberge où dormait Ulrich, et elle l'avait appelé de par la

vertu mystérieuse et terrible qu'ont les âmes des morts de hanter les

vivants. Elle avait crié, cette âme sans voix, dans l'âme accablée du

dormeur; elle avait crié son adieu dernier, ou son reproche, ou sa

malédiction sur l'homme qui n'avait point assez cherché.

Et Ulrich la sentait là, tout près, derrière le mur, derrière la porte

qu'il venait de refermer. Elle rôdait, comme un oiseau de nuit qui frôle de

ses plumes une fenêtre éclairée; et le jeune homme éperdu était prêt à

hurler d'horreur. Il voulait s'enfuir et n'osait point sortir; il n'osait

point et n'oserait plus désormais, car le fantôme resterait là, jour et

nuit, autour de l'auberge, tant que le corps du vieux guide n'aurait pas

été retrouvé et déposé dans la terre bénite d'un cimetière.

Le jour vint et Kunsi reprit un peu d'assurance au retour brillant du

soleil. Il prépara son repas, fit la soupe de son chien, puis il demeura

sur une chaise, immobile, le coeur torturé, pensant au vieux couché sur la

neige.

Puis, dès que la nuit recouvrit la montagne, des terreurs nouvelles

l'assaillirent. Il marchait maintenant dans la cuisine noire, éclairée à

peine par la flamme d'une chandelle, il marchait d'un bout à l'autre de la

pièce, à grands pas, écoutant, écoutant si le cri effrayant de l'autre nuit

n'allait pas encore traverser le silence morne du dehors. Et il se sentait

seul, le misérable, comme aucun homme n'avait jamais été seul! Il était

seul dans cet immense désert de neige, seul à deux mille mètres au-dessus

de la terre habitée, au-dessus des maisons humaines, au-dessus de la vie

qui s'agite, bruit et palpite, seul dans le ciel glacé! Une envie folle le

tenaillait de se sauver n'importe où, n'importe comment, de descendre à

Loëche en se jetant dans l'abîme; mais il n'osait seulement pas ouvrir la

porte, sûr que l'autre, le mort, lui barrerait la route, pour ne pas rester

seul non plus là-haut.

Vers minuit, las de marcher, accablé d'angoisse et de peur, il s'assoupit

enfin sur une chaise, car il redoutait son lit comme on redoute un lieu

hanté.

Et soudain le cri strident de l'autre soir lui déchira les oreilles, si

suraigu qu'Ulrich étendit les bras pour repousser le revenant, et il tomba

sur le dos avec son siège.

Sam, réveillé par le bruit, se mit à hurler comme hurlent les chiens

effrayés, et il tournait autour du logis cherchant d'où venait le danger.

Parvenu près de la porte, il flaira dessous, soufflant et reniflant avec

force, le poil hérissé, la queue droite et grognant.

Kunsi, éperdu, s'était levé et, tenant par un pied sa chaise, il cria:

«N'entre pas, n'entre pas, n'entre pas ou je te tue.» Et le chien, excité

par cette menace, aboyait avec fureur contre l'invisible ennemi que défiait

la voix de son maître.

Sam, peu à peu, se calma et revint s'étendre auprès du foyer, mais il

demeurait inquiet, la tête levée, les yeux brillants et grondant entre ses

crocs.

Ulrich, à son tour, reprit ses sens, mais comme il se sentait défaillir de

terreur, il alla chercher une bouteille d'eau-de-vie dans le buffet, et il

en but, coup sur coup, plusieurs verres. Ses idées devenaient vagues; son

courage s'affermissait; une fièvre de feu glissait dans ses veines.

Il ne mangea guère le lendemain, se bornant à boire de l'alcool. Et pendant

plusieurs jours de suite il vécut, saoul comme une brute. Dès que la pensée

de Gaspard Hari lui revenait, il recommençait à boire jusqu'à l'instant où

il tombait sur le sol, abattu par l'ivresse. Et il restait là, sur la face,

ivre mort, les membres rompus, ronflant, le front par terre. Mais à peine

avait-il digéré le liquide affolant et brûlant, que le cri toujours le même

«Ulrich!» le réveillait comme une balle qui lui aurait percé le crâne; et

il se dressait chancelant encore, étendant les mains pour ne point tomber,

appelant Sam à son secours. Et le chien, qui semblait devenir fou comme son

maître, se précipitait sur la porte, la grattait de ses griffes, la

rongeait de ses longues dents blanches, tandis que le jeune homme, le col

renversé, la tête en l'air, avalait à pleines gorgées, comme de l'eau

fraîche après une course, l'eau-de-vie qui tout à l'heure endormirait de

nouveau sa pensée, et son souvenir, et sa terreur éperdue.

En trois semaines, il absorba toute sa provision d'alcool. Mais cette

saoulerie continue ne faisait qu'assoupir son épouvante qui se réveilla

plus furieuse dès qu'il lui fut impossible de la calmer. L'idée fixe alors,

exaspérée par un mois d'ivresse, et grandissant sans cesse dans l'absolue

solitude, s'enfonçait en lui à la façon d'une vrille. Il marchait

maintenant dans sa demeure ainsi qu'une bête en cage, collant son oreille à

la porte pour écouter si l'autre était là, et le défiant, à travers le mur.

Puis, dès qu'il sommeillait, vaincu par la fatigue, il entendait la voix

qui le faisait bondir sur ses pieds.

Une nuit enfin, pareil aux lâches poussés à bout, il se précipita sur la

porte et l'ouvrît pour voir celui qui l'appelait et pour le forcer à se

taire.

Il reçut en plein visage un souffle d'air froid qui le glaça jusqu'aux os

et il referma le battant et poussa les verrous, sans remarquer que Sam

s'était élancé dehors. Puis, frémissant, il jeta du bois au feu, et s'assit

devant pour se chauffer; mais soudain il tressaillit, quelqu'un grattait le

mur en pleurant.

Il cria éperdu: «Va-t-en.» Une plainte lui répondit, longue et douloureuse.

Alors tout ce qui lui restait de raison fut emporté par la terreur. Il

répétait «Va-t-en» en tournant sur lui-même pour trouver un coin où se

cacher. L'autre, pleurant toujours, passait le long de la maison en se

frottant contre le mur. Ulrich s'élança vers le buffet de chêne plein de

vaisselle et de provisions, et, le soulevant avec une force surhumaine, il

le traîna jusqu'à la porte, pour s'appuyer d'une barricade. Puis, entassant

les uns sur les autres tout ce qui restait de meubles, les matelas, les

paillasses, les chaises, il boucha la fenêtre comme on fait lorsqu'un

ennemi vous assiège.

Mais celui du dehors poussait maintenant de grands gémissements lugubres

auxquels le jeune homme se mit à répondre par des gémissements pareils.

Et des jours et des nuits se passèrent sans qu'ils cessassent de hurler

l'un et l'autre. L'un tournait sans cesse autour de la maison et fouillait

la muraille de ses ongles avec tant de force qu'il semblait vouloir la

démolir; l'autre, au dedans, suivait tous ses mouvements, courbé, l'oreille

collée contre la pierre, et il répondait à tous ses appels par

d'épouvantables cris.

Un soir, Ulrich n'entendit plus rien; et il s'assit, tellement brisé de

fatigue qu'il s'endormit aussitôt.

Il se réveilla sans un souvenir, sans une pensée, comme si toute sa tête se

fût vidée pendant ce sommeil accablé. Il avait faim, il mangea.

\* \* \* \* \*

L'hiver était fini. Le passage de la Gemmi redevenait praticable; et la

famille Hauser se mit en route pour rentrer dans son auberge.

Dès qu'elles eurent atteint le haut de la montée les femmes grimpèrent sur

leur mulet, et elles parlèrent des deux hommes qu'elles allaient retrouver

tout à l'heure.

Elles s'étonnaient que l'un deux ne fût pas descendu quelques jours plus

tôt, dès que la route était devenue possible, pour donner des nouvelles de

leur long hivernage.

On aperçut enfin l'auberge encore couverte et capitonnée de neige. La porte

et la fenêtre étaient closes; un peu de fumée sortait du toit, ce qui

rassura le père Hauser. Mais en approchant, il aperçut, sur le seuil, un

squelette d'animal dépecé par les aigles, un grand squelette couché sur le

flanc.

Tous l'examinèrent. «Ça doit être Sam,» dit la mère. Et elle appela: «Hé,

Gaspard.» Un cri répondit à l'intérieur, un cri aigu, qu'on eût dit poussé

par une bête. Le père Hauser répéta: «Hé, Gaspard.» Un autre cri pareil au

premier se fit entendre.

Alors les trois hommes, le père et les deux fils, essayèrent d'ouvrir la

porte. Elle résista. Ils prirent dans l'étable vide une longue poutre comme

bélier, et la lancèrent à toute volée. Le bois cria, céda, les planches

volèrent en morceaux; puis un grand bruit ébranla la maison et ils

aperçurent, dedans, derrière le buffet écroulé un homme debout, avec des

cheveux qui lui tombaient aux épaules, une barbe qui lui tombait sur la

poitrine, des yeux brillants et des lambeaux d'étoffe sur le corps.

Ils ne le reconnaissaient point, mais Louise Hauser s'écria: «C'est Ulrich,

maman.» Et la mère constata que c'était Ulrich, bien que ses cheveux

fussent blancs.

Il les laissa venir; il se laissa toucher; mais il ne répondit point aux

questions qu'on lui posa; et il fallut le conduire à Loëche où les médecins

constatèrent qu'il était fou.

Et personne ne sut jamais ce qu'était devenu son compagnon.

La petite Hauser faillit mourir, cet été-là, d'une maladie de langueur

qu'on attribua au froid de la montagne.

\* \* \* \* \*

LE VAGABOND

Depuis quarante jours, il marchait, cherchant partout du travail. Il avait

quitté son pays, Ville-Avaray, dans la Manche, parce que l'ouvrage

manquait. Compagnon charpentier, âgé de vingt-sept ans, bon sujet,

vaillant, il était resté pendant deux mois à la charge de sa famille, lui,

fils aîné, n'ayant plus qu'à croiser ses bras vigoureux, dans le chômage

général. Le pain devint rare dans la maison; les deux soeurs allaient en

journée, mais gagnaient peu; et lui, Jacques Randel, le plus fort, ne

faisait rien parce qu'il n'avait rien à faire, et mangeait la soupe des

autres.

Alors, il s'était informé à la mairie; et le secrétaire avait répondu qu'on

trouvait à s'occuper dans le Centre.

Il était donc parti, muni de papiers et de certificats, avec sept francs

dans sa poche et portant sur l'épaule, dans un mouchoir bleu attaché au

bout de son bâton, une paire de souliers de rechange, une culotte et une

chemise.

Et il avait marché sans repos, pendant les jours et les nuits, par les

interminables routes, sous le soleil et sous les pluies, sans arriver

jamais à ce pays mystérieux où les ouvriers trouvent de l'ouvrage.

Il s'entêta d'abord à cette idée qu'il ne devait travailler qu'à la

charpente, puisqu'il était charpentier. Mais, dans tous les chantiers où il

se présenta, on répondit qu'on venait de congédier des hommes, faute de

commandes, et il se résolut, se trouvant à bout de ressources, à accomplir

toutes les besognes qu'il rencontrerait sur son chemin.

Donc, il fut tour à tour terrassier, valet d'écurie, scieur de pierres; il

cassa du bois, ébrancha des arbres, creusa un puits, mêla du mortier, lia

des fagots, garda des chèvres sur une montagne, tout cela moyennant

quelques sous, car il n'obtenait, de temps en temps, deux ou trois jours de

travail qu'en se proposant à vil prix, pour tenter l'avarice des patrons et

des paysans.

Et maintenant, depuis une semaine, il ne trouvait plus rien, il n'avait

plus rien et il mangeait un peu de pain, grâce à la charité des femmes

qu'il implorait sur le seuil des portes, en passant le long des routes.

Le soir tombait, Jacques Randel harassé, les jambes brisées, le ventre

vide, l'âme en détresse, marchait nu-pieds sur l'herbe au bord du chemin,

car il ménageait sa dernière paire de souliers, l'autre n'existant plus

depuis longtemps déjà. C'était un samedi, vers la fin de l'automne. Les

nuages gris roulaient dans le ciel, lourds et rapides, sous les poussées du

vent qui sifflait dans les arbres. On sentait qu'il pleuvrait bientôt. La

campagne était déserte, à cette tombée de jour, la veille d'un dimanche. De

place en place, dans les champs, s'élevaient, pareilles à des champignons

jaunes, monstrueux, des meules de paille égrenées; et les terres semblaient

nues, étant ensemencées déjà pour l'autre année.

Randel avait faim, une faim de bête, une de ces faims qui jettent les loups

sur les hommes. Exténué, il allongeait les jambes pour faire moins de pas,

et, la tête pesante, le sang bourdonnant aux tempes, les yeux rouges, la

bouche sèche, il serrait son bâton dans sa main avec l'envie vague de

frapper à tour de bras sur le premier passant qu'il rencontrerait rentrant

chez lui manger la soupe.

Il regardait les bords de la route avec l'image, dans les yeux, de pommes

de terre défouies, restées sur le sol retourné. S'il en avait trouvé

quelques-unes, il eût ramassé du bois mort, fait un petit feu dans le

fossé, et bien soupé, ma foi, avec le légume chaud et rond, qu'il eût tenu

d'abord, brûlant, dans ses mains froides.

Mais la saison était passée, et il devrait, comme la veille, ronger une

betterave crue, arrachée dans un sillon.

Depuis deux jours il parlait haut en allongeant le pas sous l'obsession de

ses idées. Il n'avait guère pensé, jusque-là, appliquant tout son esprit,

toutes ses simples facultés, à sa besogne professionnelle. Mais voilà que

la fatigue, cette poursuite acharnée d'un travail introuvable, les refus,

les rebuffades, les nuits passées sur l'herbe, le jeûne, le mépris qu'il

sentait chez les sédentaires pour le vagabond, cette question posée chaque

jour: «Pourquoi ne restez-vous pas chez vous?» le chagrin de ne pouvoir

occuper ses bras vaillants qu'il sentait pleins de force, le souvenir des

parents demeurés à la maison et qui n'avaient guère de sous, non plus,

l'emplissaient, peu à peu d'une colère lente, amassée chaque jour, chaque

heure, chaque minute, et qui s'échappait de sa bouche, malgré lui, en

phrases courtes et grondantes.

Tout en trébuchant sur les pierres qui roulaient sous ses pieds nus, il

grognait: «Misère... misère... tas de cochons... laisser crever de faim un

homme... un charpentier... tas de cochons... pas quatre sous... pas quatre

sous... v'là qu'il pleut... tas de cochons!...»

Il s'indignait de l'injustice du sort et s'en prenait aux hommes, à tous

les hommes, de ce que la nature, la grande mère aveugle, est inéquitable,

féroce et perfide.

Il répétait, les dents serrées: «Tas de cochons!» en regardant la mince

fumée grise qui sortait des toits, à cette heure du dîner. Et, sans

réfléchir à cette autre injustice, humaine celle-là, qui se nomme violence

et vol, il avait envie d'entrer dans une de ces demeures, d'assommer les

habitants et de se mettre à table, à leur place.

Il disait: «J'ai pas le droit de vivre, maintenant... puisqu'on me laisse

crever de faim... je ne demande qu'à travailler, pourtant... tas de

cochons!» Et la souffrance de ses membres, la souffrance de son ventre, la

souffrance de son coeur lui montaient à la tête comme une ivresse

redoutable, et faisaient naître, en son cerveau, cette idée simple: «J'ai

le droit de vivre, puisque je respire, puisque l'air est à tout le monde.

Alors, donc, on n'a pas le droit de me laisser sans pain!»

La pluie tombait, fine, serrée, glacée. Il s'arrêta et murmura: «Misère...

encore un mois de route avant de rentrer à la maison...» Il revenait en

effet chez lui maintenant, comprenant qu'il trouverait plutôt à s'occuper

dans sa ville natale, où il était connu, en faisant n'importe quoi, que sur

les grands chemins où tout le monde le suspectait.

Puisque la charpente n'allait pas, il deviendrait manoeuvre, gâcheur de

plâtre, terrassier, casseur de cailloux. Quand il ne gagnerait que vingt

sous par jour, ce serait toujours de quoi manger.

Il noua autour de son cou ce qui restait de son dernier mouchoir, afin

d'empêcher l'eau froide de lui couler dans le dos et sur la poitrine. Mais

il sentit bientôt qu'elle traversait déjà la mince toile de ses vêtements

et il jeta autour de lui un regard d'angoisse, d'être perdu qui ne sait

plus où cacher son corps, où reposer sa tête, qui n'a pas un abri par le

monde.

La nuit venait, couvrant d'ombre les champs. Il aperçut, au loin, dans un

pré, une tache sombre sur l'herbe, une vache. Il enjamba le fossé de la

route et alla vers elle, sans trop savoir ce qu'il faisait.

Quand il fut auprès, elle leva vers lui sa grosse tête, et il pensa: «Si

seulement j'avais un pot, je pourrais boire un peu de lait.»

Il regardait la vache; et la vache le regardait; puis, soudain, lui lançant

dans le flanc un grand coup de pied: «Debout!» dit-il.

La bête se dressa lentement, laissant pendre sous elle sa lourde mamelle;

alors l'homme se coucha sur le dos, entre les pattes de l'animal, et il

but, longtemps, longtemps, pressant de ses deux mains le pis gonflé, chaud,

et qui sentait l'étable. Il but tant qu'il resta du lait dans cette source

vivante.

Mais la pluie glacée tombait plus serrée, et toute la plaine était nue sans

lui montrer un refuge. Il avait froid; et il regardait une lumière qui

brillait entre les arbres, à la fenêtre d'une maison.

La vache s'était recouchée, lourdement. Il s'assit à côté d'elle, en lui

flattant la tête, reconnaissant d'avoir été nourri. Le souffle épais et

fort de la bête, sortant de ses naseaux comme deux jets de vapeur dans

l'air du soir, passait sur la face de l'ouvrier qui se mit à dire: «Tu n'as

pas froid là-dedans, toi.»

Maintenant, il promenait ses mains sur le poitrail, sous les pattes, pour y

trouver de la chaleur. Alors une idée lui vint, celle de se coucher et de

passer la nuit contre ce gros ventre tiède. Il chercha donc une place, pour

être bien, et posa juste son front contre la mamelle puissante qui l'avait

abreuvé tout à l'heure. Puis, comme il était brisé de fatigue, il

s'endormit tout à coup.

Mais, plusieurs fois, il se réveilla, le dos ou le ventre glacé, selon

qu'il appliquait l'un ou l'autre sur le flanc de l'animal; alors il se

retournait pour réchauffer et sécher la partie de son corps qui était

restée à l'air de la nuit; et il se rendormait bientôt de son sommeil

accablé.

Un coq chantant le mit debout. L'aube allait paraître; il ne pleuvait plus;

le ciel était pur.

La vache se reposait, le mufle sur le sol; il se baissa en s'appuyant sur

ses mains, pour baiser cette large narine de chair humide, et il dit:

«Adieu, ma belle... à une autre fois... t'es une bonne bête... Adieu...»

Puis il mit ses souliers, et s'en alla.

Pendant deux heures, il marcha devant lui, suivant toujours la même route;

puis une lassitude l'envahit si grande, qu'il s'assit dans l'herbe.

Le jour était venu; les cloches des églises sonnaient, des hommes en blouse

bleue, des femmes en bonnet blanc, soit à pied, soit montés en des

charrettes, commençaient à passer sur les chemins, allant aux villages

voisins fêter le dimanche chez des amis, chez des parents.

Un gros paysan parut, poussant devant lui une vingtaine de moutons inquiets

et bêlants qu'un chien rapide maintenait en troupeau.

Randel se leva, salua: «Vous n'auriez pas du travail pour un ouvrier qui

meurt de faim?» dit-il.

L'autre répondit en jetant au vagabond un regard méchant:

--Je n'ai point de travail pour les gens que je rencontre sur les routes.

Et le charpentier retourna s'asseoir sur le fossé.

Il attendit longtemps; regardant défiler devant lui les campagnards, et

cherchant une bonne figure, un visage compatissant pour recommencer sa

prière.

Il choisit une sorte de bourgeois en redingote, dont une chaîne d'or ornait

le ventre.

--Je cherche du travail depuis deux mois, dit-il. Je ne trouve rien; et je

n'ai plus un sou dans ma poche.

Le demi-monsieur répliqua: «Vous auriez dû lire l'avis affiché à l'entrée

du pays.--La mendicité est interdite sur le territoire de la

commune.--Sachez que je suis le maire, et, si vous ne filez pas bien vite,

je vais vous faire ramasser.»

Randel, que la colère gagnait, murmura: «Faites-moi ramasser si vous

voulez, j'aime mieux cela, je ne mourrai pas de faim, au moins.»

Et il retourna s'asseoir sur son fossé.

Au bout d'un quart d'heure, en effet, deux gendarmes apparurent sur la

route. Ils marchaient lentement, côte à côte, bien en vue, brillants au

soleil avec leurs chapeaux cirés, leurs buffleteries jaunes et leurs

boutons de métal, comme pour effrayer les malfaiteurs et les mettre en

fuite de loin, de très loin.

Le charpentier comprit bien qu'ils venaient pour lui; mais il ne remua pas,

saisi soudain d'une envie sourde de les braver, d'être pris par eux, et de

se venger, plus tard.

Ils approchaient sans paraître l'avoir vu, allant de leur pas militaire,

lourd et balancé comme la marche des oies. Puis tout à coup, en passant

devant lui, ils eurent l'air de le découvrir, s'arrêtèrent et se mirent à

le dévisager d'un oeil menaçant et furieux.

Et le brigadier s'avança en demandant:

--Qu'est-ce que vous faites ici?

L'homme répliqua tranquillement:

--Je me repose.

--D'où venez-vous?

--S'il fallait vous dire tous les pays où j'ai passé, j'en aurais pour plus

d'une heure.

--Où allez-vous?

--A Ville-Avaray.

--Où c'est-il ça?

--Dans la Manche.

--C'est votre pays?

--C'est mon pays.

--Pourquoi en êtes-vous parti?

--Pour chercher du travail.

Le brigadier se retourna vers son gendarme, et, du ton colère d'un homme

que la même supercherie finit par exaspérer:

--Ils disent tous ça, ces bougres-là. Mais je la connais, moi.

Puis il reprit:

--Vous avez des papiers?

--Oui, j'en ai.

--Donnez-les.

Randel prit dans sa poche ses papiers, ses certificats, de pauvres papiers

usés et sales qui s'en allaient en morceaux, et les tendit au soldat.

L'autre les épelait en ânonnant, puis constatant qu'ils étaient en règle,

il les rendit avec l'air mécontent d'un homme qu'un plus malin vient de

jouer.

Après quelques moments de réflexion, il demanda de nouveau:

--Vous avez de l'argent sur vous?

--Non.

--Rien?

--Rien.

--Pas un sou seulement?

--Pas un sou seulement!

--De quoi vivez-vous, alors?

--De ce qu'on me donne.

--Vous mendiez, alors?

Randel répondit résolument:

--Oui, quand je peux.

Mais le gendarme déclara: «Je vous prends en flagrant délit de vagabondage

et de mendicité, sans ressource et sans profession, sur la route, et je

vous enjoins de me suivre.»

Le charpentier se leva.

--Ousque vous voudrez, dit-il.

Et se plaçant entre les deux militaires avant même d'en recevoir l'ordre,

il ajouta:

--Allez, coffrez-moi. Ça me mettra un toit sur la tête quand il pleut.

Et ils partirent vers le village dont on apercevait les tuiles, à travers

des arbres dépouillés de feuilles, à un quart de lieue de distance.

C'était l'heure de la messe, quand ils traversèrent le pays. La place était

pleine de monde, et deux haies se formèrent aussitôt pour voir passer le

malfaiteur qu'une troupe d'enfants excités suivait. Paysans et paysannes le

regardaient, cet homme arrêté, entre deux gendarmes, avec une haine allumée

dans les yeux, et une envie de lui jeter des pierres, de lui arracher la

peau avec les ongles, de l'écraser sous leurs pieds. On se demandait s'il

avait volé et s'il avait tué. Le boucher, ancien spahi, affirma: «C'est un

déserteur.» Le débitant de tabac crut le reconnaître pour un homme qui lui

avait passé une pièce fausse de cinquante centimes, le matin même, et le

quincailler vit en lui indubitablement l'introuvable assassin de la veuve

Malet que la police cherchait depuis six mois.

Dans la salle du conseil municipal, où ses gardiens le firent entrer,

Randel retrouva le maire, assis devant la table des délibérations et

flanqué de l'instituteur.

--Ah! ah! s'écria le magistrat, vous revoilà, mon gaillard. Je vous avais

bien dit que je vous ferais coffrer. Eh bien, brigadier, qu'est-ce que

c'est?»

Le brigadier répondit: «Un vagabond sans feu ni lieu, monsieur le maire,

sans ressources et sans argent sur lui, à ce qu'il affirme, arrêté en état

de mendicité et de vagabondage, muni de bons certificats et de papiers bien

en règle.»

--Montrez-moi ces papiers, dit le maire. Il les prit, les lut, les relut,

les rendit, puis ordonna: «Fouillez-le.» On fouilla Randel; on ne trouva

rien.

Le maire semblait perplexe. Il demanda à l'ouvrier:

--Que faisiez-vous, ce matin, sur la route?

--Je cherchais de l'ouvrage.

--De l'ouvrage?... Sur la grand'route?

--Comment voulez-vous que j'en trouve si je me cache dans les bois?

Ils se dévisageaient tous les deux avec une haine de bêtes appartenant à

des races ennemies. Le magistrat reprit: «Je vais vous faire mettre en

liberté, mais que je ne vous y reprenne pas!»

Le charpentier répondit: «J'aime mieux que vous me gardiez. J'en ai assez

de courir les chemins.»

Le maire prit un air sévère:

--Taisez-vous.

Puis il ordonna aux gendarmes:

--Vous conduirez cet homme à deux cents mètres du village, et vous le

laisserez continuer son chemin.

L'ouvrier dit: «Faites-moi donner à manger, au moins.»

L'autre fut indigné: «Il ne manquerait plus que de vous nourrir! Ah! ah!

ah! elle est forte celle-là!»

Mais Randel reprit avec fermeté: «Si vous me laissez encore crever de faim,

vous me forcerez à faire un mauvais coup. Tant pis pour vous autres, les

gros.»

Le maire s'était levé, et il répéta: «Emmenez-le vite, parce que je

finirais par me fâcher.»

Les deux gendarmes saisirent donc le charpentier par les bras et

l'entraînèrent. Il se laissa faire, retraversa le village, se retrouva sur

la route; et les hommes l'ayant conduit à deux cents mètres de la borne

kilométrique, le brigadier déclara:

--Voilà, filez et que je ne vous revoie point dans le pays, ou bien vous

aurez de mes nouvelles.

Et Randel se mit en route sans rien répondre, et sans savoir où il allait.

Il marcha devant lui un quart d'heure ou vingt minutes, tellement abruti

qu'il ne pensait plus à rien.

Mais soudain, en passant devant une petite maison dont la fenêtre était

entr'ouverte une odeur de pot-au-feu lui entra dans la poitrine et l'arrêta

net, devant ce logis.

Et, tout à coup, la faim, une faim féroce, dévorante, affolante, le

souleva, faillit le jeter comme une brute contre les murs de cette demeure.

Il dit, tout haut, d'une voix grondante: «Nom de Dieu! faut qu'on m'en

donne, cette fois.» Et il se mit à heurter la porte à grands coups de son

bâton. Personne ne répondit; il frappa plus fort, criant: «Hé! hé! hé! là

dedans, les gens! hé! ouvrez!»

Rien ne remua; alors, s'approchant de la fenêtre, il la poussa avec sa

main, et l'air enfermé de la cuisine, l'air tiède plein de senteurs de

bouillon chaud, de viande cuite et de choux s'échappa vers l'air froid du

dehors.

D'un saut, le charpentier fut dans la pièce. Deux couverts étaient mis sur

une table. Les propriétaires, partis sans doute à la messe, avaient laissé

sur le feu leur dîner, le bon bouilli du dimanche, avec la soupe grasse aux

légumes.

Un pain frais attendait sur la cheminée, entre deux bouteilles qui

semblaient pleines.

Randel d'abord se jeta sur le pain, le cassa avec autant de violence que

s'il eût étranglé un homme, puis il se mit à le manger voracement, par

grandes bouchées vite avalées. Mais l'odeur de la viande, presque aussitôt,

l'attira vers la cheminée, et, ayant ôté le couvercle du pot, il y plongea

une fourchette et fit sortir un gros morceau de boeuf, lié d'une ficelle.

Puis il prit encore des choux, des carottes, des oignons, jusqu'à ce que

son assiette fût pleine, et, l'ayant posée sur la table, il s'assit devant,

coupa le bouilli en quatre parts et dîna comme s'il eût été chez lui. Quand

il eut dévoré le morceau presque entier, plus une quantité de légumes, il

s'aperçut qu'il avait soif et il alla chercher une des bouteilles posées

sur la cheminée.

A peine vit-il le liquide en son verre qu'il reconnut de l'eau-de-vie. Tant

pis, c'était chaud, cela lui mettrait du feu dans les veines, ce serait

bon, après avoir eu si froid; et il but.

Il trouva cela bon en effet, car il en avait perdu l'habitude; il s'en

versa de nouveau un plein verre, qu'il avala en deux gorgées. Et, presque

aussitôt, il se sentit gai, réjoui par l'alcool comme si un grand bonheur

lui avait coulé dans le ventre.

Il continuait à manger, moins vite, en mâchant lentement et trempant son

pain dans le bouillon. Toute la peau de son corps était devenue brûlante,

le front surtout où le sang battait.

Mais, soudain, une cloche tinta au loin. C'était la messe qui finissait; et

un instinct plutôt qu'une peur, l'instinct de prudence qui guide et rend

perspicaces tous les êtres en danger, fit se dresser le charpentier, qui

mit dans une poche le reste du pain, dans l'autre la bouteille

d'eau-de-vie, et, à pas furtifs, gagna la fenêtre et regarda la route.

Elle était encore toute vide. Il sauta et se remit en marche; mais, au lieu

de suivre le grand chemin, il fuit à travers champs vers un bois qu'il

apercevait.

Il se sentait alerte, fort, joyeux, content de ce qu'il avait fait et

tellement souple qu'il sautait les clôtures des champs, à pieds joints,

d'un seul bond.

Dès qu'il fut sous les arbres, il tira de nouveau la bouteille de sa poche,

et se remit à boire, par grandes lampées, tout en marchant. Alors ses idées

se brouillèrent, ses yeux devinrent troubles, ses jambes élastiques comme

des ressorts.

Il chantait la vieille chanson populaire:

Ah! qu'il fait donc bon

Qu'il fait donc bon

Cueillir la fraise.

Il marchait maintenant sur une mousse épaisse, humide et fraîche, et ce

tapis doux sous les pieds lui donna des envies folles de faire la culbute,

comme un enfant.

Il prit son élan, cabriola; se releva, recommença. Et, entre chaque

pirouette, il se remettait à chanter:

Ah! qu'il fait donc bon

Qu'il fait donc bon

Cueillir la fraise.

Tout à coup, il se trouva au bord d'un chemin creux et il aperçut, dans le

fond, une grande fille, une servante qui rentrait au village, portant aux

mains deux seaux de lait, écartés d'elle par un cercle de barrique.

Il la guettait, penché, les yeux allumés comme ceux d'un chien qui voit une

caille.

Elle le découvrit, leva la tête, se mit à rire et lui cria:

--C'est-il vous qui chantiez comme ça?

Il ne répondit point et sauta dans le ravin, bien que le talus fût haut de

six pieds au moins.

Elle dit, le voyant soudain debout devant elle: «Cristi, vous m'avez fait

peur!»

Mais il ne l'entendait pas, il était ivre, il était fou, soulevé par une

autre rage plus dévorante que la faim, enfiévré par l'alcool, par

l'irrésistible furie d'un homme qui manque de tout, depuis deux mois, et

qui est gris, et qui est jeune, ardent, brûlé par tous les appétits que la

nature a semés dans la chair vigoureuse des mâles.

La fille reculait devant lui, effrayée de son visage, de ses yeux, de sa

bouche entr'ouverte, de ses mains tendues.

Il la saisit par les épaules, et, sans dire un mot, la culbuta sur le

chemin.

Elle laissa tomber ses seaux qui roulèrent à grand bruit en répandant leur

lait, puis elle cria, puis, comprenant que rien ne servirait d'appeler dans

ce désert, et voyant bien à présent qu'il n'en voulait pas à sa vie, elle

céda, sans trop de peine, pas très fâchée, car il était fort, le gars, mais

par trop brutal vraiment.

Quand elle se fut relevée, l'idée de ses seaux répandus l'emplit tout à

coup de fureur, et, ôtant son sabot d'un pied, elle se jeta, à son tour,

sur l'homme, pour lui casser la tête s'il ne payait pas son lait.

Mais lui, se méprenant à cette attaque violente, un peu dégrisé, éperdu,

épouvanté de ce qu'il avait fait, se sauva de toute la vitesse de ses

jarrets, tandis qu'elle lui jetait des pierres, dont quelques-unes

l'atteignirent dans le dos.

Il courut longtemps, longtemps, puis il se sentit las comme il ne l'avait

jamais été. Ses jambes devenaient molles à ne le plus porter; toutes ses

idées étaient brouillées, il perdait souvenir de tout, ne pouvait plus

réfléchir à rien.

Et il s'assit au pied d'un arbre.

Au bout de cinq minutes il dormait.

Il fut réveillé par un grand choc, et, ouvrant les yeux, il aperçut deux

tricornes de cuir verni penchés sur lui, et les deux gendarmes du matin qui

lui tenaient et lui liaient les bras.

--Je savais bien que je te repincerais, dit le brigadier goguenard.

Randel se leva sans répondre un mot. Les hommes le secouaient, prêts à le

rudoyer, s'il faisait un geste, car il était leur proie à présent, il était

devenu du gibier de prison, capturé par ces chasseurs de criminels qui ne

le lâcheraient plus.

--En route! commanda le gendarme.

Ils partirent. Le soir venait, étendant sur la terre un crépuscule

d'automne, lourd et sinistre.

Au bout d'une demi-heure, ils atteignirent le village.

Toutes les portes étaient ouvertes, car on savait les événements. Paysans

et paysannes, soulevés de colère, comme si chacun eût été volé, comme si

chacune eût été violée, voulaient voir rentrer le misérable pour lui jeter

des injures.

Ce fut une huée qui commença à la première maison pour finir à la mairie,

où le maire attendait aussi, vengé lui-même de ce vagabond.

Dès qu'il l'aperçut, il cria de loin:

--Ah! mon gaillard! nous y sommes.

Et il se frottait les mains, content comme il l'était rarement.

Il reprit: «Je l'avais dit, je l'avais dit, rien qu'en le voyant sur la

route.»

Puis, avec un redoublement de joie:

--Ah! gredin, ah! sale gredin, tu tiens tes vingt ans, mon gaillard!

FIN

\* \* \* \* \*

TABLE

LE HORLA

AMOUR

LE TROU

SAUVÉE

CLOCHETTE

LE MARQUIS DE FUMEROL

LE SIGNE

LE DIABLE

LES ROIS

AU BOIS

UNE FAMILLE

JOSEPH

L'AUBERGE

LE VAGABOND

End of Project Gutenberg's Le Horla and Others, by Guy de Maupassant

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LE HORLA AND OTHERS \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 10775-8.txt or 10775-8.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

http://www.gutenberg.net/1/0/7/7/10775/

Produced by Miranda van de Heijning, Christine De Ryck and the Online

Distributed Proofreading Team from images generously made available

by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at

http://gallica.bnf.fr.

Updated editions will replace the previous one--the old editions

will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no

one owns a United States copyright in these works, so the Foundation

(and you!) can copy and distribute it in the United States without

permission and without paying copyright royalties. Special rules,

set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to

copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to

protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project

Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you

charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you

do not charge anything for copies of this eBook, complying with the

rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose

such as creation of derivative works, reports, performances and

research. They may be modified and printed and given away--you may do

practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is

subject to the trademark license, especially commercial

redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free

distribution of electronic works, by using or distributing this work

(or any other work associated in any way with the phrase "Project

Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project

Gutenberg-tm License (available with this file or online at

http://gutenberg.net/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm

electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm

electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to

and accept all the terms of this license and intellectual property

(trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all

the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy

all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession.

If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project

Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the

terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or

entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be

used on or associated in any way with an electronic work by people who

agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few

things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works

even without complying with the full terms of this agreement. See

paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project

Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement

and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic

works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation"

or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project

Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the

collection are in the public domain in the United States. If an

individual work is in the public domain in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from

copying, distributing, performing, displaying or creating derivative

works based on the work as long as all references to Project Gutenberg

are removed. Of course, we hope that you will support the Project

Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by

freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of

this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with

the work. You can easily comply with the terms of this agreement by

keeping this work in the same format with its attached full Project

Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern

what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in

a constant state of change. If you are outside the United States, check

the laws of your country in addition to the terms of this agreement

before downloading, copying, displaying, performing, distributing or

creating derivative works based on this work or any other Project

Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning

the copyright status of any work in any country outside the United

States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate

access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently

whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the

phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project

Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed,

copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived

from the public domain (does not contain a notice indicating that it is

posted with permission of the copyright holder), the work can be copied

and distributed to anyone in the United States without paying any fees

or charges. If you are redistributing or providing access to a work

with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the

work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1

through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the

Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or

1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted

with the permission of the copyright holder, your use and distribution

must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional

terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked

to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the

permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm

License terms from this work, or any files containing a part of this

work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this

electronic work, or any part of this electronic work, without

prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with

active links or immediate access to the full terms of the Project

Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary,

compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any

word processing or hypertext form. However, if you provide access to or

distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than

"Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version

posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net),

you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a

copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon

request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other

form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm

License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying,

performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works

unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided

that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from

the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method

you already use to calculate your applicable taxes. The fee is

owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he

has agreed to donate royalties under this paragraph to the

Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments

must be paid within 60 days following each date on which you

prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax

returns. Royalty payments should be clearly marked as such and

sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the

address specified in Section 4, "Information about donations to

the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies

you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he

does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm

License. You must require such a user to return or

destroy all copies of the works possessed in a physical medium

and discontinue all use of and all access to other copies of

Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any

money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the

electronic work is discovered and reported to you within 90 days

of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free

distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm

electronic work or group of works on different terms than are set

forth in this agreement, you must obtain permission in writing from

both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael

Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the

Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable

effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread

public domain works in creating the Project Gutenberg-tm

collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic

works, and the medium on which they may be stored, may contain

"Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or

corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual

property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a

computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by

your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right

of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project

Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project

Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all

liability to you for damages, costs and expenses, including legal

fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT

LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE

PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium with

your written explanation. The person or entity that provided you with

the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a

refund. If you received the work electronically, the person or entity

providing it to you may choose to give you a second opportunity to

receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy

is also defective, you may demand a refund in writing without further

opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO

WARRANTIES OF MERCHANTIBILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages.

If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the

law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be

interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by

the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any

provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the

trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone

providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance

with this agreement, and any volunteers associated with the production,

promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works,

harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees,

that arise directly or indirectly from any of the following which you do

or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm

work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any

Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of

electronic works in formats readable by the widest variety of computers

including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists

because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from

people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the

assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's

goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will

remain freely available for generations to come. In 2001, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure

and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations.

To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4

and the Foundation web page at http://www.pglaf.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive

Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit

501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the

state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal

Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification

number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at

http://pglaf.org/fundraising. Contributions to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent

permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S.

Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered

throughout numerous locations. Its business office is located at

809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email

business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact

information can be found at the Foundation's web site and official

page at http://pglaf.org

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby

Chief Executive and Director

gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide

spread public support and donations to carry out its mission of

increasing the number of public domain and licensed works that can be

freely distributed in machine readable form accessible by the widest

array of equipment including outdated equipment. Many small donations

($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt

status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating

charities and charitable donations in all 50 states of the United

States. Compliance requirements are not uniform and it takes a

considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up

with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To

SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any

particular state visit http://pglaf.org

While we cannot and do not solicit contributions from states where we

have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition

against accepting unsolicited donations from donors in such states who

approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make

any statements concerning tax treatment of donations received from

outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation

methods and addresses. Donations are accepted in a number of other

ways including including checks, online payments and credit card

donations. To donate, please visit: http://pglaf.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic

works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm

concept of a library of electronic works that could be freely shared

with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project

Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed

editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S.

unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily

keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Each eBook is in a subdirectory of the same number as the eBook's

eBook number, often in several formats including plain vanilla ASCII,

compressed (zipped), HTML and others.

Corrected EDITIONS of our eBooks replace the old file and take over

the old filename and etext number. The replaced older file is renamed.

VERSIONS based on separate sources are treated as new eBooks receiving

new filenames and etext numbers.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.net

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm,

including how to make donations to the Project Gutenberg Literary

Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to

subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

EBooks posted prior to November 2003, with eBook numbers BELOW #10000,

are filed in directories based on their release date. If you want to

download any of these eBooks directly, rather than using the regular

search system you may utilize the following addresses and just

download by the etext year.

http://www.gutenberg.net/etext06

(Or /etext 05, 04, 03, 02, 01, 00, 99,

98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 92, 91 or 90)

EBooks posted since November 2003, with etext numbers OVER #10000, are

filed in a different way. The year of a release date is no longer part

of the directory path. The path is based on the etext number (which is

identical to the filename). The path to the file is made up of single

digits corresponding to all but the last digit in the filename. For

example an eBook of filename 10234 would be found at:

http://www.gutenberg.net/1/0/2/3/10234

or filename 24689 would be found at:

http://www.gutenberg.net/2/4/6/8/24689

An alternative method of locating eBooks:

http://www.gutenberg.net/GUTINDEX.ALL